

Système 4

BASE 16

Essai approximatif enchâssé dans un roman

Angel Michaud



18 septembre 2015

Base 16

Essai approximatif enchâssé dans un roman

Angel Michaud

18 septembre 2015

Publié sur le site de Lad'AM Editions (www.ladam.eu) le 15 décembre 2015

Exemplaire RN000

« Antonio José Bolívar ôta son dentier, le rangea dans son mouchoir et sans cesser de maudire le gringo, responsable de la tragédie, le maire, les chercheurs d'or, tous ceux qui souillaient la virginité de son Amazonie, il coupa une grosse branche d'un coup de machette, s'y appuya, et prit la direction d'El Idilio, de sa cabane et de ses romans qui parlaient d'amour avec des mots si beaux que, parfois, ils lui faisaient oublier la barbarie des hommes. »

Luis Sepúlveda, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*
Editions Métailié, 1992, pour la traduction française

Pour Romain et Raphaël...

TABLE DES MATIERES

Prologue	4
Chapitre 00 666	6
Proposition méthodologique de lecture	18
Chapitre 01 Le prisonnier	
Chapitre 02 La personne	20
Chapitre 03 Pièces jointes I, II et III	22
Chapitre 04 <i>(et Lili s'occupe de tout)</i>	28
Chapitre 05 L'exacte mesure du temps	32
Chapitre 06 Pas une seconde à perdre	33
Chapitre 07 Ces cyniques cœurs creux	39
Chapitre 08 La moindre des choses	40
Chapitre 09 Cinéma permanent	44
Chapitre 0A Au bout de la langue	48
Chapitre 0B hex 8B fois la mise	55
Chapitre 0C La Base de signatures de virus a été mise à jour par Charles Darwin en 1859	73
Chapitre 0D Docteur Frevd	90
Chapitre 0E Discussion	96
Chapitre 0F 666,5	102
ANNEXES	115
ANNEXES DU HASARD	131
Post-scriptum	136
Index	137
Références contextuelles et bibliographiques	138

Prologue

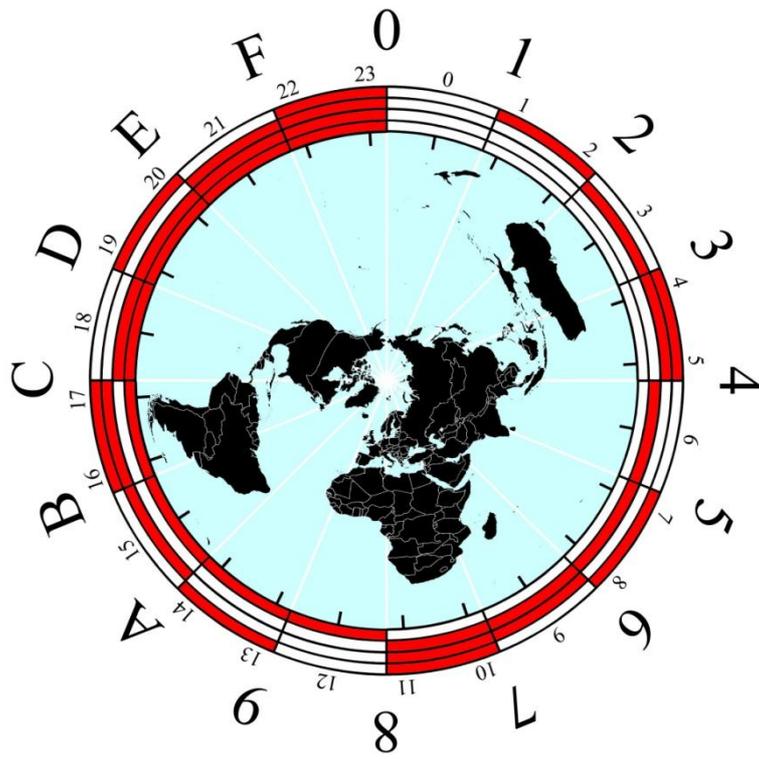
*Le coup de génie consiste à prétendre d'une figure de fiction qu'elle ment,
ce qui augmente le désordre dans le labyrinthe.*¹

Une fiction donne le frisson quand elle transporte ce voyageur improbable qu'est le lecteur ; errer dans le labyrinthe des mots, des phrases, des constructions grammaticales et syntaxiques – même hasardeuses – donne au miroir prétexte à déconstruire les visages masqués des personnages (*characters*) qui offrent leurs figures grimées à l'extrême ponctuation des possibles, des sortes de logorrhées qui laissent le lecteur sans voix, ce qui est heureux car l'auteur n'est confronté qu'au seul silence de l'abyme dans lequel il plonge sa plume pour en tirer un peu d'encre et quelques reflets suintants d'idées qui ne sont nouvelles que par la magie des gouttes qui s'amoncellent en boursouflures sur les visages des figures, du lecteur et de l'auteur qui effectuent ensemble quelques pas de danse. Immanquablement, cette danse est un tango composé et joué par Astor Piazzolla qui a troqué pour la circonstance son bandonéon contre une marionnette audacieuse qui se projette, les pieds sur un escabeau sans limite et la tête perchée bien plus loin que la ligne d'horizon, ce faux signe qui se voudrait repère mais qui n'entretient avec la joie du corps élané dans ses pas de danse, qu'une relation qui relève de la vague connaissance, celle qui s'écrase sur les plages et qu'on balaye d'un revers de main. On peut, sans doute, parler de respect instauré par filiation entre les protagonistes de ces histoires sans contours qui n'ont de prolongements implicites que plongées dans des mises en abymes où les mots trouvent un écho qui se répercute sur les collines lointaines, là où précisément le lecteur a tendu un piège imparable à l'auteur : le temps en forme de lasso, à moins qu'il ne s'agisse d'une chausse-trappe dans lequel le grapheur au style incertain plonge et se retrouve – avec l'aide inespérée de l'illusion – dans un désert surpeuplé de tentations gagées par des contraintes diverses comme les allusions lointaines, les sous-entendus, les malversations manichéennes et recroquevillées sous des parodies mystifiantes et parfois surannées, les typologies anciennes mais retravaillées, les pastiches en couches successives, etc.

Pourtant, *pour de vrai*, l'auteur attend – par anticipation – le lecteur pour une cérémonie qui ne doit rien à la nouveauté, mais tout à la connivence, même campée sur un siège incertain.

A.M. 2015

¹ Michel Onfray, *Le réel n'a pas eu lieu*, Editions Autrement, 2014



Greenwich Mean Time

Florence Mean Time

a

Chapitre 00

666

C'est arrivé sans crier gare. C'est presque toujours comme ça, lorsqu'on tombe. Il y a bien des tombeurs professionnels, il est vrai, comme les cascadeurs par exemple. Je ne fais aucune allusion ici à l'art qui consiste à convaincre autrui à une promenade à caractère sexuel.

C'est arrivé sans crier gare, j'avais garé l'automobile que François Dutertre m'avait prêtée le matin même. La voiture était une sorte d'antiquité, une ancienne voiture de course équipée de 16 soupapes et je ne sais combien de cylindres. Un véhicule étudié pour ne surtout pas passer inaperçu. C'est pour cela que je m'étais équipé d'un casque anglais des années cinquante et d'épaisses lunettes. Le casque et les lunettes étaient noirs. Il faut coordonner pour aborder l'incognito dans les meilleures conditions. Je laissais le casque et les lunettes – acte inconsidéré au regard de la mésaventure à venir – dans le coffre du véhicule. Puis, je descendis de ce parking situé au 3^{ème} étage. Les marches étaient étroites et malcommodes. A la dernière section de l'escalier, perdu dans d'obscures pensées concernant l'évolution de l'*Australopithecus Afarensis*, je chus. Je ne chus point de mon plein gré, bien au contraire, j'avais en tête alors le squelette de Lucy, qui fit don de son corps fossilisé à la science, et grâce auquel je pensais que l'*Australopithecus Afarensis* était une impasse évolutive. Je me souviens des premiers coups très douloureux, de ma tête heurtant une balustrade, et c'est ainsi que je me retrouvai dans la rue en plein milieu d'un trottoir occupé par des gens plus ou moins pressés et complètement indifférents, « à l'aide » pensai-je mais ne puis-je articuler. En effet, saisi d'une sorte d'aphasie qui s'avèrerait passagère, il m'était alors impossible d'articuler le moindre mot. Je songeai à grogner, mais ma gorge ne put émettre qu'un son guttural, enroué, approximatif, semblable à l'expression quotidienne d'un adolescent saisi par la mue. Mais Luc Jolicoeur et Béatrix m'enjambèrent sans me voir, ce qui me donna l'impression de n'être qu'une mouche soumise au hasard ^b. Certains diront bien « qu'il n'y a pas de hasard », mais n'en croyez rien, fiez-vous à votre instinct. Même si, ce que vous nommez « instinct » est composé d'une partie héréditaire (instinct de survie) mais qui s'exprime de manière implicite dans nos réactions acquises par l'expérience. L'inconscient cognitif guide nos comportements en nous donnant l'impression qu'ils sont innés.

- ça va monsieur ?

Une voix qui ne devait en rien son timbre à l'outre-tombe. Tout au contraire, une voix rassurante. La voix de celle que la vie a malmenée et dont l'empathie n'a d'autre sens autre que la définition du dictionnaire. Une voix qui compte et qui épèle sans trace et sans épithète, pas à cause de la rudesse de la vie, la faute en incombe à Flaubert. ^c



d

J'allai chercher un son au fond de ma gorge ou de mes poumons, rien ne sortit et je tins à faire grâce à la voix de mes étranges et adolescents grognements. *Je secouais la tête*².

- vous n'arrivez pas à marcher ?

Je secouai la tête affirmativement.

- voulez-vous que j'appelle le SAMU ?

Je secouai la tête négativement.

- pouvez-vous vous lever ?

En voilà une drôle de question. Si je peux me lever ? Je n'en savais rien et ne pouvais parler. Savoir si je pouvais me lever me paraissait aussi incongru que rouler le hasard jusqu'à Babylone.

Quelque invraisemblable que cela paraisse, personne n'avait tenté jusque là une théorie générale des jeux. Les babyloniens sont peu spéculatifs. Ils acceptent les décisions du hasard, ils lui livrent la vie, l'espoir, la terreur panique, mais ils ne s'avisent pas d'interroger ses lois vertigineuses, et les sphères giratoires qui le révèlent n'éveillent pas leur curiosité. Cependant, la déclaration officielle que j'ai rapportée inspira beaucoup de discussions de caractère juridico-mathématique. De l'une d'elles surgit la conjecture suivante : si la loterie est une intensification, une infusion périodique du chaos dans le cosmos, ne conviendrait-il pas que le hasard intervînt dans toutes les étapes du tirage et non pas dans une seule ? N'est-il pas dérisoire que le hasard dicte la mort de quelqu'un, mais que ne soient pas assujetties au même hasard les circonstances de cette mort : le caractère public ou réservé, le délai d'une heure ou d'un siècle ? De si justes scrupules provoquèrent enfin une réforme considérable dont les complexités, aggravées d'un exercice séculaire, ne sont peut-être intelligibles qu'à quelques spécialistes, mais dont je tenterai un résumé, ne fût-il que symbolique.^e

Je tentai un mouvement pour soulever ma carcasse. Quelques douleurs, mais guère plus sérieuses qu'allongé. Elle m'offrit son bras auquel je me cramponnai. J'essayai à nouveau de parler mais ne sortit de mon coffre qu'un borborygme désorienté.

- j'habite à deux pas. Je vais vous faire un café, ça va vous requinquer

De plus en plus de monde dans la rue. Je remarque que les femmes d'un certain âge ne sont plus habillées comme avant. Elles ne s'habillent plus en vieilles. Elles s'habillent comme leurs filles voire leurs petites-filles. Lorsque j'étais jeune, les femmes étaient toutes en deuil et pleuraient la mort d'un mari, d'un frère, d'un ami disparu dans une guerre quelconque. De fait, les guerres ne sont jamais quelconques, mais il n'en manque pas. L'homme est très productif en matière guerrière. Il fait même la guerre aux étoiles, mais surtout aux pauvres. Les pauvres ont bon dos, ils payent l'impôt pour acheter des armes dont ils vont mourir. Mais bon, je suis encore un peu vivant, moi, ce qui me laisse tout le loisir de m'interroger sur le sens de la vie.

² En français dans le texte

La vie comme un commentaire de quelque chose d'autre que nous ne pouvons atteindre, et qui est là, à portée du saut que nous ne faisons pas.

La vie, un ballet sur un thème historique, une histoire sur un fait vécu, un fait vécu sur un fait réel.

La vie, photographie du noumène, possession dans les ténèbres (femme ? monstre ?), la vie, proxénète de la mort, splendide jeu de cartes, tarot aux formules oubliées que des mains arthritiques rabaisent à n'être plus qu'un lugubre jeu de patience.^f

- on y est presque

Dit-elle, presque à voix basse. Comme si l'usage devait rester secret.

- nous y sommes

Un immeuble gris sans âme identifiable, un immeuble invisible la nuit et par mauvais temps.

- j'habite au premier étage, ma sœur Vienne nous ouvrira

Retrouvant l'usage de la parole...

- Angel Michaud : votre sœur Vienne ? Et vous, quel est votre prénom ?

- Florence, et vous ?

- Angel

Un bref toc et la porte s'ouvre. Ou plus précisément Vienne ouvre la porte. A ma surprise, Vienne est la copie exacte et troublante de sa sœur.

- Angel : vous êtes jumelles ?

- Vienne : non

- Florence : oui

Voilà que les événements prenaient une étrange tournure. Mais d'ailleurs, que faisais-je ici ? Je me posais brièvement la question et convoquais quelques éléments d'histoires similaires, mais non, il n'était pas dans ma nature de suivre un ou une inconnu dans son logement (son repaire ?). J'étais alors plutôt réservé et ma nature instinctive. On dira donc que cette situation était à mettre à charge de mon instinct. Plus tard, quoi qu'il arrive, tout le monde sera content.

- Angel : alors...jumelles ou pas ?

- Vienne : mais oui, jumelles...je vous faisais marcher. Et vous êtes qui ?

- Angel : je suis l'homme qu'on fait marcher et qui tombe. On m'appelle Angel. Je me suis cassé la figure tout à l'heure et votre sœur a eu l'amabilité de me ... ramasser

- Florence : mais, c'était la moindre des choses...allons, entrons

Etrange appartement. La porte d'entrée donnait directement dans le salon et la décoration était époustouflante, entre la galerie d'art contemporain, le musée poussiéreux et la brocante. La première chose que je remarquai était un masque de singe, je le saisis et m'en parai, dubitatif. Je saisis, avec le recul, que je m'ancrais dans une posture intenable, délicate au point de perdre toute

crédibilité. Moi, en singe, c'était ridicule et je ne me sentais toujours pas à mon exacte place, pas plus que mon visage ne me représentait, avec ou sans masque.

*Je suis séparé de ma vie de singe par près de cinq années, un temps peut-être très court sur le calendrier, mais qui est infiniment long quand on le passe à galoper comme je l'ai fait par-ci par-là, accompagné d'hommes excellents, de conseils, d'applaudissements, de musique d'orchestre, seul au fond car ma compagnie, pour ne rien perdre du tableau, se tenait loin de la barrière. Mes exploits n'auraient pas été possibles, si j'avais voulu m'opiniâtrer à songer à mes origines et à mes souvenirs de jeunesse. Les premiers des commandements que je m'étais dictés était justement de renoncer à toute espèce d'entêtement ; moi, singe libre, je m'imposais un joug. En revanche mes souvenirs s'effacèrent de plus en plus. Au début j'aurais pu encore revenir si les hommes l'avaient voulu, par la grande porte que le ciel forme au-dessus de la terre, mais elle devenait de plus en plus basse et de plus en plus étroite à mesure que mon évolution avançait, activement stimulée ; je me sentais mieux, plus encadré dans le monde des hommes ; la tempête qui soufflait de mon passé s'apaisa ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un courant d'air qui me rafraîchit les talons, et le trou de l'horizon par où il vient, et par lequel je suis venu un jour, est devenu si petit que je m'arracherais la peau du corps à le traverser, en admettant que j'eusse encore assez de force et de volonté pour y retourner.*⁸

- Vienne : vous faites le singe, Angel ? Je pense que vous allez mieux
- Angel : je me porte comme un charme. En fait, le fait de tomber était un stratagème pour m'introduire chez vous

Les deux sœurs se jetèrent un regard vif, d'échange et d'interrogations réciproques. La phrase que je venais de prononcer était-elle crédible ? A leur rire réconfortant, il me fut facile de faire l'état des lieux de leur conclusion.

- Angel : Vous ne me croyez pas ?
- Florence et Vienne : heu...non

Sur l'un des murs, j'observais une étrange peinture. Plus exactement seize peintures rigoureusement identiques, représentant un homme au bord de la mer, portant une fillette sur ses épaules et tenant la main d'une autre.

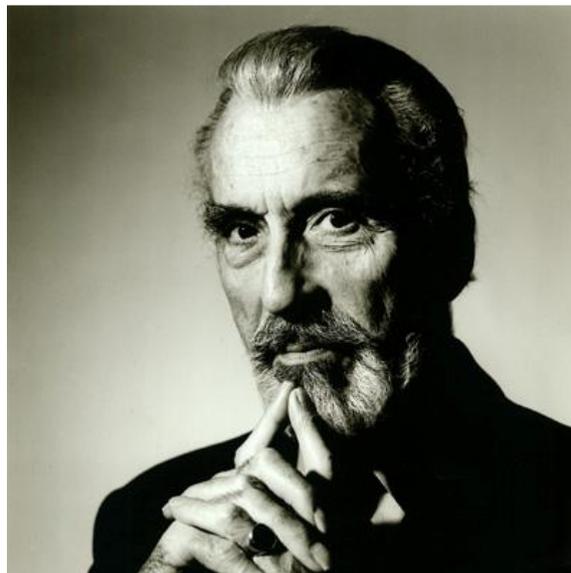
- Angel : c'est quoi ?
- Florence : c'est une œuvre réalisée par notre père Christopher
- Angel : mais il ne s'agit pas d'une œuvre, mais de seize...
- Vienne : oui, en effet, notre père est un artiste assez particulier, il n'a peint que seize toiles qui représentent toutes la même chose. Inutile de nous demander pourquoi, nous n'en savons rien. C'est comme ça³

³ Cf. Annexe III page 119

Cet homme portant une enfant me rappelait étrangement quelque chose, mais je ne savais, à cette heure, dire quoi. Je continuai d'explorer la pièce du regard. Une exploration sans retenue et sans neutralité aucune. Je fus attiré par un cadre doré, emballage de luxe pour une photographie en noir et blanc. Sur la photographie un personnage peu rassurant.

- Angel : est-ce là Christopher, votre père ?
- Vienne : oui. Florence tu veux bien nous faire du café, et tu rajouteras une tasse, Amath devrait passer d'un moment à un autre
- Angel : Amath ?
- Florence : notre frère aîné

Portrait de Christopher, le père de Florence, Vienne et Amath



h

Ainsi donc, Florence et Vienne avaient un frère aîné. Peut-être avais-je bien fait de m'écrouler dans cet escalier. Je jetai brièvement un coup d'œil à ma montre. Il ne fallait pas que je rentre trop tard. Une voiture à rendre à son légitime propriétaire. A ce moment précis de ma profonde réflexion, on frappa très discrètement à la porte.

- Florence et Vienne : entre Amath !

La porte s'ouvrit et parut un jeune homme d'une petite trentaine d'années. Les deux sœurs se jetèrent dans ses bras. Peut-être ne s'étaient-ils pas vus depuis longtemps.

- Angel : Angel

Fis-je d'une voix profonde alors que ma bouche forçait un sourire comme on force un coffre-fort.

- Amath : Amath

Avec la simplicité de celui pour qui les coffres-forts n'ont aucun secret.

La vie est ainsi faite qu'elle rivalise sa permanence avec le cinéma.

- Amath : que faites vous dans la vie Angel ?
- Angel : je suis un artiste désuet et malentendant. Rien, donc. Et vous ?
- Amath : un « artiste désuet et malentendant » ? Sérieusement Angel, vous êtes dans quelle partie ?
- Angel : en partie, oui
- Amath : non, je veux dire, vous travaillez dans quel domaine ?
- Angel : Saint-Emilion
- Amath : vous n'êtes pas sérieux Angel !
- Angel : bon d'accord, j'explore en fait les espaces restreints peuplés d'archées solitaires mais en couples, ce qui n'est pas incompatible. Je travaille en particulier sur les ARMANⁱ mais je m'occupe aussi de différentes manières
- Amath : Arman, le sculpteur ?
- Angel : non, ARMAN, l'archée solitaire
- Amath : mais c'est de la science ?
- Angel : eh oui...de la science. ARMAN⁴ se classe dans le règne des *Archaea*, embranchement des *Euryarchaeota*, classe des *Incertae sedis*^j, ordre des *Incertae sedis*, famille des *Incertae sedis*, genre des *Incertae sedis*...
- Amath : cela fait beaucoup d'incertitudes...
- Angel : la définition même de la science...

Le commentaire scientifique ne produit pas de pensée. Il faut s'y résoudre. Mais le commentaire scientifique n'en est pas pour autant un produit mensonger. Dans le meilleur des cas, il peut s'avérer un vecteur intéressant de la pensée. Une sorte d'outil, tout comme le mensonge d'ailleurs.

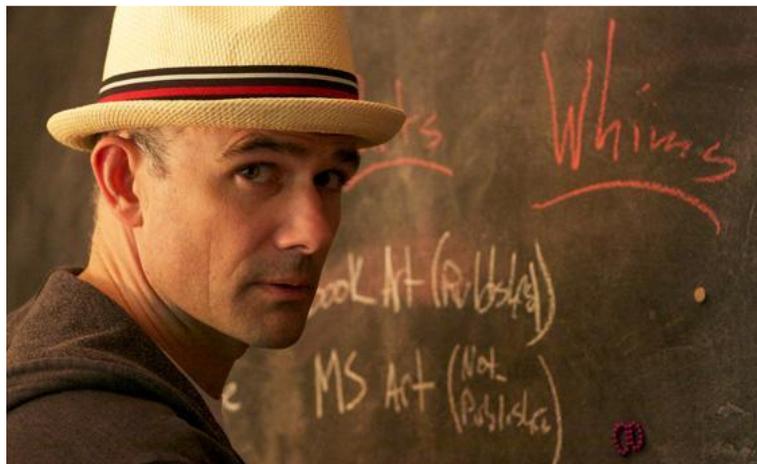
Mentir ne permet pas d'apprendre quoi que ce soit sur soi-même hormis de mesurer pour la énième fois l'aplomb avec lequel on profère le mensonge. Le mensonge est l'incontournable outil de l'imposture. Par contre le mensonge permet d'apprendre beaucoup de choses de celui ou celle à qui le mensonge est destiné. Il suffit pour cela de porter une grande attention au visage du receveur qui devient alors une proie. On est alors dans la peau du lion se préparant à bondir sur la gazelle. Ou l'inverse.

⁴ Archaeal Rihmond Mine Acidophilic Nanoorganism

- Angel : et vous Amath, dans quel domaine exercez-vous vos talents ? Et ne me répondez pas « Bourgogne » ou « Beaujolais »
- Amath : je promène ma carcasse d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre. Je rencontre des gens. Je ne fais rien moi non plus. Toutefois, je dois préciser que la vie m'exaspère. Au collège déjà, mon professeur de mathématique prenait un malin plaisir à me mettre en difficulté, en échec, à m'abattre. J'étais nul dans cette matière
- Angel : vous avez un prénom prédestiné en quelque sorte...
- Amath : c'est ça. Je suis plus doué pour les langues, je dois en maîtriser une vingtaine. Ça aide pour accomplir ce à quoi je me suis attelé
- Angel : et quelle est la nature de cet attelage ?
- Amath : savoir, pénétrer et comprendre la nature humaine

Quelque chose en moi se méfie des gens qui prétendent « faire quelque chose pour les autres » et ceux qui affirment étudier la « nature humaine ». Ces gens doivent leur portrait à Disdéri^k sans pour autant en vêtir le calibre façon Chanel.

Portrait du prof de maths d'Amath



1

- Florence : café pour tout le monde ?

J'acquiesçai d'un clignement d'yeux.

- Amath : oui. Je ne converse pas avec n'importe qui. Je repère des gens fragiles et je les aide.
- Vienne : Amath, tu ne vas pas commencer à raconter ta vie...d'autant plus que cela n'est pas dans tes habitudes
- Amath : je suis persuadé qu'Angel sera intéressé. Des gens fragiles donc, un peu vulnérables. Je les aide

- Angel : vous les aidez à quoi, au juste ?
- Amath : et bien, comment vous dire, ils me racontent leurs problèmes, sans doute parce que j'inspire confiance. Ensuite, j'écris leurs histoires sous forme de romans ou d'essais. En fait, dans ces textes, je parle surtout de moi. Cela doit vous paraître étrange. Pourtant je ne souffre pas pour autant de narcissisme textuel
- Angel : vous les aidez pour eux ou pour vous-même ?

Conversation sans fin dans laquelle je glissai que je pratiquais la boxe, que je grimpais sur une barge pour rentrer chez moi et toutes sortes d'autres élucubrations. Je me faisais penser à un putois. Heureusement, les mensonges n'ont pas d'odeur.

La soirée se poursuivit longtemps, interrompue parfois par les questions qu'Amath me posait, cet inconditionnel transgresseur montant à l'abordage, sans préliminaires, des questions de fond.

- Amath : vous êtes croyant Angel ?
- Angel : non, je suis athée
- Amath : mais Angel, on ne peut pas être athée. Rien ne prouve l'éventuelle non-existence de dieu...on peut être agnostique éventuellement
- Angel : il suffit pour cela d'étudier l'histoire des religions, la préhistoire et l'émergence du sacré, la biologie sur son versant évolutif. Comprendre que les religions ne sont que des instruments du pouvoir est à la portée de tout le monde et que les guerres de religions au nom de dieu en sont la partie visible, émergée tombe sous le sens. La biologie nous apprend qu'au cours de l'évolution est apparu chez *Homo sapiens* un cortex fronto-temporal suffisamment important pour qu'il fasse de nous le seul animal – sans doute – capable d'envisager sa propre mort. Etrange comportement de l'homme : savoir qu'il va mourir et se comporter comme s'il était immortel. Les hommes ont créé dieu pour les rassurer sur leur sort après la mort. Toutes les religions proposent une non-fin à la mort. Le paradis, la réincarnation et bien d'autres choses que nous avons oubliées, qui ont disparu avec les ethnies sans écriture. Croire en dieu relève alors d'un phénomène tant culturel que psychologique. Avec une bonne dose de naïveté diluée dans une culture religieuse appropriée, le tableau est complet. Oui...je sais...j'ai l'air diabolique...
- Amath : ???

Deux filles et un garçon bruns. Ils sont grands aussi. Je veux dire plus grands que la moyenne. Longilignes. Des sortes de figures de mode de ce temps. Les deux filles ne se ressemblent pas. De caractère, je tiens à préciser. Physiquement elles sont en tous points semblables.

Amath ne ressemble à personne, ce qui, par essence, le rend singulier.

Une lampe au chevet des idées qui s'éclaircissent au gré des mécanismes mentaux obscurs explicitement portés par la parole. Une parole parfois diabolique dont le corpus se résume par un nombre, un seul : 666. Un nombre qui ne fait même plus peur aux enfants mais conservé *pieusement* par de pauvres personnes égarées dans des certitudes qui s'engluent dans l'ignorance. L'adjectif « diabolique » conserve un sens qui rayonne et s'expatrie volontiers dans le machiavélisme, le démoniaque voire – sous certaines conditions qu'il resterait à définir – le pervers et le sarcastique. 666,5, nous le verrons plus avant dans cet ouvrage, dépasse la mesure.

Pour l'instant, hormis la source du langage, l'histoire surnage dans un décorum assourdissant par son mécanisme a-fonctionnel, son a-usage qui pourrait au demeurant paraître terne comme un papier peint entendu, même si ce papier peint, invisible dans le contexte est avantageusement remplacé par un tableau répété 16 fois à ce qui pourrait ressembler à une apparence d'identique.

Ainsi vont les rencontres que s'approprie le hasard. Plus tard, profitant que je me sois rendu aux toilettes, Vienne me glissa quelque chose dans ma poche. Dans l'étroitesse opportune d'un couloir, elle se colla à moi, me regardant droit dans les yeux. C'est à peine si je sentis furtivement sa main contre ma veste.

Je ne trouverais cette chose que le lendemain.

Je saluai les deux sœurs et leur frère et remerciai chaleureusement Florence pour son aide. Un dernier regard sur l'ensemble, une décoration simiesque à certains égards, unique même si l'accumulation donne à un objet une autre apparence – donc un autre sens – donc une autre désignation, un autre mot. Les trois personnages semblent se confondre avec le décor : les deux filles identiques mais multiples et différentes à la fois, semblables dans l'apparence des choses, mais ordonnées de manière à vaincre toute équivoque entre dans l'inégalable plaisir de ce que les artistes et les collectionneurs nomment une *pièce* ou une *œuvre*, la pièce unique.

La nuit était chaude et moite comme il se doit. Je faillis me perdre dans une ruelle qui se révéla être une impasse. C'est ainsi, les raccourcis sont souvent des impasses. En même temps, pourquoi se priver des impasses ? Elle donnent le temps pour la réflexion sur l'inutilité des choses, des parcours qui initient au contre-sens, au retour à la case initiale dont on découvre qu'elle n'est plus la même, qu'elle s'est transfigurée, transmutée en une autre matière, qui laisse à penser que tourner en rond ou faire des allers-retours transforment les individus autant que les choses. Tourner en rond... cela laisse songeur, n'est-ce pas là ce que nous faisons tous, autour de

notre planète qui un temps fut bleue ? Evidemment une telle réflexion évoque l'enfance. *Au fond de ma cour, il y avait une impasse dans laquelle nous jouions au ballon. Chaque jour, l'impasse semblait se rétrécir, à moins que cela ne soit nous qui grandissions. A la fin, cette impasse ne nous servait plus qu'à y organiser des concours de crachat, jeu auquel je n'étais guère doué. Seuls les grands avaient le droit de s'entraîner pour les championnats de ceux qui pissent le plus loin.*^{5 m}

Arrivé au parking, en remontant l'escalier qui m'avait vu chuter, ma mémoire battit le rappel et me revinrent les images encodées quelques heures plus tôt, alors que je souffrais du dos, des jambes, des mains...en fait je souffrais de tout mon corps. Cette souffrance s'était dissoute dans nos conversations avec Florence, Vienne et Amath et, en rajoutant l'espèce d'impasse, je me sentais tout à fait bien.

Il est des subtilités qu'il faut ignorer pour se projeter ailleurs, loin. « Se sentir bien » ne donne sens qu'à l'absence de la douleur, physique ou mentale.

Nous ne sommes généralement que peu exempts de l'une d'entre elles. « Se sentir bien » est donc impropre. Il ne s'agit que d'un « ressenti », une sensation temporaire sinon virtuelle. Les météorologues ont introduit la notion du « ressenti » dans leurs prévisions. En effet, une température de 0° C avec ou sans vent ne procure pas le même ressenti. On peut donc souffrir et se sentir bien à condition que le vent soit clément.

Malgré les sensations diverses qui m'envahissaient le corps et l'esprit, les ordres confus que mon cerveau communiquait au reste de mon corps, malgré la souffrance dont je n'aurais – à ce moment – été capable de dire si elle était physique ou morale (je me demandais d'ailleurs si la souffrance physique ne se présentait pas comme un masque salvateur à ma souffrance morale), je décidai que malgré tout, il me fallait prendre une décision.

Je rentrai à ma [maison](#).

Which was pretty much how that story ended or at least the story told last night. Maybe not verbatim but close.

⁵ Michel Leiris, *L'âge d'homme*, Editions Gallimard, 1939

Unfortunately nothing happened with the girls. They just ran off giggling into the night. No digits, no dates, [...], leaving me feeling dumb and sad, a bit like a broken thermos – fine on the outside, but on the inside nothing but busted glass. And why I’m going on about any of this right now is beyond me. I’ve never even seen a Bird of Paradise. And I sure as hell have never boxed or been on a barge. In fact just looking at this story makes me feel a little queasy all of a sudden. I mean how fake it is. Just sorta doesn’t sit right with me. It’s like there’s something else, something beyond it all, a greater story still looming in the twilight, which for some reason I’m unable to see.ⁿ

a placés ici ou là. C'est comme cela que le mot « crocodile » assume sa proximité avec « gavage » et « adénine ». A priori, on se demande ce que ce représentant des crocodilidés peut avoir en commun avec l'acte que l'on commet avec les oies et plus encore avec ce désoxyadésonine monophosphate existant dans l'ADN et l'ARN sous deux formes tautomères stéréoisomères. Et pourtant nous sommes suffisamment éclairés pour comprendre que les concepts qui se tutoient opèrent des glissements sémantiques intéressants susceptibles de mettre au monde et d'organiser de nouveaux concepts. Précisons que ce hasard, cette imprédictibilité oiseuse mais envahissante, est dû, avec certitude, à un logiciel inventé par le CHECC⁶ dans des conditions mal élucidées. L'outil du hasard serait né hors-propos, bien éloigné du déterminisme des sciences, plus proche de la mécanique quantique intrinsèquement probabiliste. L'outil en place, il fallut laisser opérer le mélange des mots, en prenant garde de ne point disséquer chacune de ces unités linguistiques en lettres éparpillées dans les nimbes et regroupées en autant de néologismes incongrus. Nous n'avons rien contre les néologismes mais il a été décidé de privilégier les glissements sémantiques provoqués par le hasard et non par une culture. En effet, cultiver le hasard n'aurait aucun sens sinon celui de détricoter la fonction essentielle d'éteindre la probabilité dans ce qui constitue l'une des Bases fondatrices de notre langage, le non-calculable, l'improbable... Ne nous resterait plus qu'à constater un bouquet de fleurs fanées et non séchées, putrides et malodorantes.

Naturellement, force est de constater que mes dictionnaires ne se vendaient pas. Peut-être étaient-ils trop « précurseurs » et insuffisamment alimentés par la rue. Je me suis donc résolu à me rendre à la gare de Lyon afin d'y jouer du piano. Un certain nombre de concerts furent mémorables lorsque je décidai d'improviser jusqu'à l'impossible les six parties des Glossiennes d'Eric Satie. Le public en redemandait alors que finalement, mon « improvisation » ne devait ses effets qu'au « simple » hasard domestiqué par le petit logiciel finalement nommé le PHI⁷, et qui, pendant quelque temps, fit résonner des sons divers dans le hall de la gare de Lyon et permit – enfin – aux voyageurs désœuvrés de rater leurs trains.

Si cette histoire vous plaît, je vous encourage à jeter cet ouvrage aux orties ou à l'emmurer en un lieu inconnu (un labyrinthe fera l'affaire) et aussi de changer d'adresse, de numéro de téléphone, de conjoint et de chien aussi.

⁶ Centre d'Hébergement et d'Etudes du Cabinet de Curiosité, dirigé par le professeur Georges Fawcett, cf. : Angel Michaud, Apostille 1 à La Base de signatures a été mise à jour, Lad'AM Editions, 2010

⁷ Pioche Hasard Incommensurable © CHECC 2010

Chapitre 01

Le prisonnier

noircir en cor nu mène à ma cave sans un sourire où
minore en coin un écrivain crasseux sans cœur ni
maux. écrire à mourir sans rire, émouvoir un cave sans
ressources. une moisissure remise ses missives vers un
ennui sournois.

un menuisier va mourir, une crise énorme menace sa
vie, mais son cœur assassin en mai, un sourire niais
comme un nourrisson carné, économise en vain ses
reins en rémission. mais ce menuisier va mourir sans
moi. nous survivrons, moi en succession, vous en
miroir. rien ne va en ce cosmos sans voies. mais nous
sommes nés en une **maison** assise sur une carrière
évacuée en sous-main, réservée aux mecs mornes car
reniés, évacués, amers.

un sourire s'immisce sur une évasure ouvrière.
s'amuser s'avère aisé sans surseoir au numéro niais,
inné mais avare en ces noirs menus.

voici un sens à ce cas, nous – moi – errons sans ruse,
nous sommes insoumis.

p



Chapitre 02

La personne ⁸

Une personne de type asiatique se dirige assoiffée vers un salon de thé, un livre sous le bras. Elle commande un café allongé et se plonge dans son livre après avoir balayé une mouche avide de linguistique.

- Votre lecture semble passionnante. Je peux voir ?

La personne montra la couverture au serveur : *Invariances et symétries diachroniques en Persan* ⁹. Le serveur émit un léger sifflement admiratif et partit s'occuper des autres tables. Elle se replongea dans sa lecture. Les mots après d'autres mots furent ingurgités sans qu'aucun autre consommateur ni même le serveur ne viennent l'interrompre, sans doute grâce au type asiatique, à moins que ce ne soit à cause du titre de ce livre. La linguistique a ceci d'« amusant » qu'elle oppose la synchronie, chère aux structuralistes, à la diachronie qui prend en compte l'historicité d'une langue et son évolution.

Mais le temps passe, le ciel s'assombrit et le jaune visage empreint de quelque chose d'à la fois grave et candide prit la décision de se lever après avoir payé son café non consommé et froid. Aussi froid que l'extérieur qui semblait s'engoncer dans une nuit quasi-polaire.

- pourriez-vous m'indiquer où se trouve la station de métro la plus proche ?

- oui, bien sûr, vous avez la station Argentine à deux pas, dans cette direction

L'homme leva la main dans une direction qui semblait indiquer un froid encore plus froid, vers le nord.

La station Argentine s'appelait autrefois station Obligado, du nom de la rue, une victoire franco-britannique sur l'Argentine en 1845. Le changement de nom de cette station date de la visite dans la capitale d'Eva Peron. La diplomatie fait changer les noms, les états civils et parfois les idées.

Arrivée sur le quai, la personne se concentra sur le bruit. Elle guettait avec une certaine nervosité l'arrivée d'une rame...que voici...A deux mètres de la locomotive, elle jeta son livre sur les rails et, incroyable ! par un phénomène d'aspiration proche de la tornade, elle fut emportée dans le sillage du livre... Nul ne se souvient de son visage ni de son nom. ⁹



⁸ Dominique Lesueur, *Brèves d'Argentine*, Les Belles Lettres, 1976

⁹ Alain Turinge, *Invariances et symétries diachroniques en Persan*, 1954, 1995 pour la traduction française, Editions Payot

Chapitre 03

Pièce jointe I

LES BONS TUYAUX ¹⁰

Je me nomme Max, tout comme l'auteur de cette brève. Pardon, de cette « nouvelle ». Je me nomme Max et je pense qu'il s'agit-là de la volonté de l'auteur. Mais je ne comprends pas très bien pourquoi. En effet, je sais que Max, l'auteur, a beaucoup étudié à l'université, qu'il écrit des livres très sérieux sur la linguistique et la sémiologie (deux mots que j'aime bien mais dont j'ignore le sens) et d'autres beaucoup moins, comme celui-ci, et dont je suis un personnage récurrent. Pour ma part je n'ai fait que très peu d'études et échoué à tous les examens auxquels je me suis présenté. Je suis d'un tempérament « rêveur » comme l'a décrit souvent Max, l'auteur. Je ne sais même pas si c'est lui qui m'a créé. En y réfléchissant bien, je pense que c'est plutôt moi qui l'ai modelé. Comme une sorte de pâte un peu molle et dont on peut ériger n'importe quel objet ou auteur. Malheureusement, l'auteur n'est pas à la hauteur de mes ambitions. Sans doute aurais-je pu ou dû faire des études, être brillant et alors je serais aujourd'hui à la place de l'auteur. Je préférerais cette situation à celle actuelle, de joueur invétéré, addict aux courses de chevaux. Je passe en effet mon temps à chercher de bons tuyaux afin d'essayer de gagner ; mais rien n'y fait et je suis un éternel perdant. Il faut dire qu'à l'école j'ai perdu beaucoup de temps à rêvasser me dit-on. En fait, je ne rêvassais pas du tout, simplement je regardais par la fenêtre à la recherche de quelque chose. J'attendais, avec toute la patience du monde, un nuage. Pas n'importe quel nuage, pour mon jeu favori je me mettais en quête d'un mouton, nuage non porteur d'eau, phénomène dû à une mécanique météorologique que je ne m'explique pas très bien. Dès que j'en avais capturé un, je me vautrais dans son vestibule lacté et je glissais, des heures durant, sur une nappe blanche imaginaire comme sur un toboggan, certes trop grand pour moi, mais qui me permettait d'errer sans fin, en toute solitude, avec délice dans une sorte de satin très ouaté. Et maintenant, me voici devenu un perdant. Par exemple, il y a deux jours, je rencontrai Paul Pignon, un type dépressif et turfiste qui m'a glissé à l'oreille « tout sur Célestin dans la troisième ». Et bien entendu c'est Cédric qui a gagné avec une aisance et une distance telles qu'elles frisent la solitude. Pas plus tard qu'hier, je croisais Pablo qui, sans interrompre sa marche vers l'avant, m'articula grossièrement « Raphaële dans la quatrième ». Evidemment j'ai encore perdu. Je ne fais que ça, perdre. De plus, je ne suis pas très bon perdant et j'aime mieux ça. Je préfère être mauvais perdant en jouant le mauvais

¹⁰ In *Pigments*, Max von Solex, Editions Un Nuage, 2007

cheval. Je trouve ça plus symétrique. Ce dernier mot, là, je le comprends un peu. J'ai mis le temps, mais maintenant je le comprends. Un peu. Voilà, c'est ainsi, je perds mon argent de poche quotidien que me procure l'auteur.

Je sais qu'un jour, mu par le désespoir, une idée me fut transmise par quelqu'un d'autre que l'auteur. Je me suis mis en tête de ne pas demander de tuyaux comme l'exige l'auteur, mais de faire à mon idée, comme je le sens, comme j'en ai envie. Me glissant au-delà de la vingt-sixième lettre, pour ne pas me faire repérer par l'auteur, je me retrouvais dans les box abritant les chevaux à quelques minutes du départ de la première. Il y avait le jockey, son entraîneur et sa coiffeuse. Je me gardais bien d'adresser la parole à qui que ce soit afin de garantir mon incognito. Enfin le départ ! Camouflé sous une motte de terre, l'œil extériorisé et vigilant je ne ratais rien de la course. J'avais misé, contre l'avis de l'auteur, tout mon argent de poche sur Ange, le plus beau des chevaux bais présents au départ. Qu'il soit bai ne faisait pas d'Ange un gagnant potentiel, mais c'est le seul dont j'ai pu suffisamment m'approcher au point de le toucher. Toucher un cheval au départ était un critère qui paraissait suffisant pour garantir ma fortune.

Et, oh joie ! Ange avait gagné la course ! Quel bonheur ! Mais comment l'auteur allait-il prendre cette nouvelle, ou plutôt cette nouveauté... Sans doute très mal. Je me dirigeai vers la caisse pour retirer mon gain. A ma grande surprise on me fit un chèque énorme et alourdi par le nombre incroyable de zéros qui suivaient le un. N'ayant que très peu de repères en matière d'argent, j'ignorais encore l'importance de cette fortune toute fraîchement acquise. Au fil du temps qui ne s'écoule que très chichement ici, pour ne pas dire pas du tout, j'ai compris que j'étais riche et pouvais m'offrir tout ce que je voulais. Me vint la seconde idée de ce temps. J'allais racheter la [maison](#) d'éditions Un Nuage qui publie l'auteur. Ainsi je serai propriétaire d'une [maison](#) d'édition et par conséquent, mais dans une moindre mesure, de l'auteur. C'est ainsi que j'ai procédé. Mais dès que l'acte fut paraphé par le notaire, je m'empressai de signifier à l'auteur qu'il lui faudrait dorénavant trouver une autre [maison](#) d'édition. Ce qui fut fait.

Me voici ainsi libéré, mais j'ai tout de même publié le dernier ouvrage de l'auteur. Il est beau et toutes les pages sont blanches. Eh oui, il ne faut pas trop me prendre pour une bille, je sais bien que sans auteur les pages sont blanches. Je l'ouvrais tout de même et me vautrais dans son vestibule lacté et je glissais, des heures durant, sur une nappe blanche imaginaire comme sur un toboggan, certes trop grand pour moi, mais qui me permettait d'errer sans fin, en toute solitude, avec délice dans une sorte de satin très ouaté, entre des lignes qui ne seront jamais écrites.

Pièce jointe II

PIPELINES¹¹

Quand je suis passé en classe de cinquième, un psychologue est venu nous faire des tests de niveau. Il m'a montré, les unes après les autres, une vingtaine de photos variées et m'a demandé ce qu'elles avaient de défectueux. Elles m'ont paru tout à fait correctes, mais il a insisté et m'a montré de nouveau la première photo avec l'enfant. « Qu'est-ce qui ne va pas dans cette photo ? » a-t-il demandé d'une voix lasse. Je lui ai répondu que la photo était tout à fait correcte. Il s'est fâché tout rouge et m'a dit : « Tu ne vois pas que le garçon de la photo n'a pas d'oreilles ? » A vrai dire, quand j'ai de nouveau regardé la photo, j'ai bien vu qu'il n'avait pas d'oreilles. Mais la photo me paraissait tout de même correcte. Le psychologue m'a catalogué comme « souffrant de sérieux problèmes de compréhension » et m'a expédié dans une école de menuiserie. Là-bas, on a découvert que je souffrais d'allergie à la sciure et on m'a transféré dans la section soudure. Je m'en sortais plutôt bien, mais c'était un métier qui ne m'apportait aucun plaisir. A vrai dire, rien ne me plaisait vraiment. Après avoir fini mes études, j'ai commencé à travailler dans une usine de tuyauterie. Mon directeur était diplômé de l'école polytechnique. Un gars brillant. Si je lui avais montré la photo d'un garçon sans oreilles, ou une chose semblable, il l'aurait remarqué immédiatement.

Après les heures de travail, je restais à l'usine et fabriquais des tuyaux recourbés qui ressemblaient à des serpents lovés sur eux-mêmes et je faisais rouler des billes à l'intérieur. Je sais que ça a l'air stupide, je n'en tirais même pas de plaisir, mais je continuais.

Un soir, j'ai construit un tuyau vraiment compliqué, avec plein de courbes, de tours et de détours, et quand j'ai fait rouler la bille à l'intérieur, elle n'est pas ressortie par l'autre extrémité. Au début, j'ai cru qu'elle était restée coincée au milieu, mais après y avoir fait rouler une vingtaine d'autres billes, j'ai compris qu'en fait elles disparaissaient. Je sais que tout ce que dis semble stupide, et chacun sait que les billes ne disparaissent pas, mais quand j'ai regardé les billes entrer par une extrémité du tuyau et ne pas ressortir par l'autre, ça ne m'a pas semblé bizarre mais tout à fait correct. Alors j'ai décidé de construire, selon le même modèle, un grand tuyau dans lequel je ramperai jusqu'à ce que je disparaisse. Quand j'ai eu cette idée, j'étais si content que j'ai commencé à rire, je crois que c'était la première fois de ma vie où je riais.

A partir de ce jour-là, j'ai commencé à construire le tuyau gigantesque. J'y travaillais chaque soir, et le matin je cachais les morceaux dans le dépôt. J'ai mis vingt jours à finir de le construire, la dernière nuit j'ai mis cinq heures à l'assembler, il occupait presque la moitié de la salle.

¹¹ In *Pipelines*, Etgar Keret, Actes Sud, 2008

Quand je l'ai vu assemblé, en train de m'attendre, j'ai pensé à mon professeur de sociologie qui avait dit un jour que le premier homme à utiliser une canne n'était ni le plus fort, ni le plus intelligent de la tribu, parce que ni l'un ni l'autre n'avait besoin de canne, mais simplement celui qui en avait le plus besoin pour survivre et surmonter sa faiblesse. Je crois que personne au monde ne souhaitait disparaître autant que moi, et c'est la raison pour laquelle c'est moi qui ai inventé le tuyau. Moi et non pas le génial ingénieur de polytechnique qui dirigeait l'usine.

J'ai décidé de ramper à l'intérieur du tuyau, sans savoir ce qui m'attendait à l'autre bout, peut-être des enfants sans oreilles, assis sur des montagnes de billes, peut-être. Je ne sais pas ce qui s'est vraiment passé après avoir franchi un point particulier du tuyau, je sais seulement que maintenant je suis ici. Je crois que je suis un ange maintenant, c'est-à-dire que j'ai des ailes et un de ces cercles autour de la tête, il y en a des centaines d'autres comme moi, ici. Quand je suis arrivé, ils étaient en train de jouer aux billes que j'avais fait rouler dans le tuyau quelques semaines plus tard.

J'ai toujours pensé que le paradis est un endroit pour les gens qui ont été bons toute leur vie, mais ce n'est pas comme ça. Dieu est trop compatissant et miséricordieux pour prendre une telle décision. Le paradis est simplement un endroit pour ceux qui n'ont pas été capable d'être heureux sur terre. On m'a expliqué que ceux qui se suicident retournent sur terre pour recommencer leur vie, parce que le fait de ne pas avoir été satisfaits de leur première incarnation ne signifie pas qu'ils ne trouveront pas leur place dans une autre, mais ceux qui ne conviennent pas vraiment au monde trouvent leur chemin jusqu'ici, chacun a son chemin jusqu'au paradis.

Il y a des pilotes qui, pour venir ici, ont effectué des loopings sur un point particulier du triangle des Bermudes. Des ménagères qui, pour arriver ici, sont passées par la partie arrière de leur placard de cuisine, des mathématiciens qui ont trouvé dans l'espace des distorsions topologiques à travers lesquelles ils se sont glissés jusqu'ici. Alors si par hasard vous n'êtes pas heureux en bas, si toutes sortes de gens vous disent que vous souffrez de sérieux problèmes de compréhension, frayez-vous un chemin jusqu'ici, quand vous l'aurez trouvé, apportez un jeu de cartes, nous en avons marre des billes.

Pièce jointe III

LA COMÉDIE SOCIALE ¹²

Je suis un peu comme le moineau qui picore un peu partout. J'ai picoré bon nombre de type de grains. Mais je ne suis qu'un moineau, pas un aigle prédateur. Le moineau ne peut que rêvasser, admirer l'érudition d'un Mircea Eliade ou d'autres. Regretter l'époque où les cultures gardaient en mémoire poésies et textes anciens. De quoi devenir promptement fossile de trilobite. ^s

Demeurer c'est habiter, je crois. Ce n'est pas tant que je ne me souviens de rien mais je pense avoir une mémoire particulière. Du moins ce que je crois comprendre dans ce que me disent les autres, les gens de mon entourage, les inconnus et autres connus qui pensent être de leur devoir d'intervenir, de paraître dans mon environnement. Je n'ai pas souvenir d'avoir demandé quoi que ce soit à personne. Pour quoi faire ? J'ai besoin de peu. Je m'organise facilement dans une solitude méthodologique ; enfin...pour la logique, il faudra s'entendre. Si la logique consiste à s'immiscer dans les conversations, dans les mouvements de foule ou dans les entre-soi entendus, je ne suis pas votre homme. Je ne suis, d'ailleurs, l'homme de personne. J'ai bien essayé autrefois d'apprendre à communiquer normalement avec mes congénères et j'ai parfaitement réussi. Il suffit pour cela de se coller à un beau parleur, le genre de personne reconnue comme sympathique, apte à se faire des copains en quelques minutes, à se faire inviter partout. Je l'ai suivi comme son ombre pendant quelques semaines et je me suis forcé à copier ses gestes, ses postures et ses paroles. Puis je me suis lancé seul, à la conquête des groupes, des unités humaines rassemblées dans des bars, des fêtes « populaires » et sur les plages. Je me suis inventé une passion pour les sports collectifs et à chaque fois nous formions une « équipe soudée ». Ce n'est pas très difficile. Il suffit de faire montre d'une attention soutenue, afin de ne pas oublier de regarder les visages des autres et d'interpréter leurs mimiques. En principe, ce sont mes neurones miroirs qui devraient me permettre l'apprentissage par imitation ainsi que l'empathie. Hélas, je pense que mes neurones miroirs sont inexistantes ou en grève et me privent de la sensation du désir mimétique et de toutes ambitions émotionnelles. « Nul n'est parfait » me disait la psychologue qui s'occupait jadis de moi et qu'on a retrouvée pendue dans une grange un soir de Noël. Objectivement, je suis en partie responsable de sa mort. En effet, je pense l'avoir fait tourner en bourrique. Je l'ai manipulée parce que j'en avais marre de dessiner des maisons en oubliant le soleil. Finalement je lui ai dessiné des soleils tellement énormes qu'ils eurent comme effet d'enflammer la maison. Elle était très mécontente. Alors, pour lui faire plaisir, de temps en temps je lui dessinais une maison avec de larges fenêtres, une belle

¹² In *La comédie sociale*, Jean-François Clash, Editions Retards, 2009

cheminée, un soleil de dimension raisonnable, et je me représentais succinctement, tenant par la main un papa et une maman imaginaires. Elle était contente.

Mais de fait, jouer à la pagaille sociale, sourire à toutes et à tous en m'appliquant pour lire leurs visages, faire plaisir à ma psychologue en lui gribouillant des dessins stupides, n'étaient pas ce que j'avais envie de faire ; probablement est-ce la faute de mes troubles envahissants du développement. Cela ne faisait pas partie de mes options de réalisation de mon futur même en convoquant mes sources émotionnelles. Actuellement, je me prête volontiers à ces jeux, mais seulement lorsque cela est nécessaire. Il y a un an, on m'a emmené dans une belle demeure avec un grand parc. Je serais bien en peine de vous décrire l'intérieur de cette demeure, ni même de l'organisation végétale du parc. Par contre, et cela pendant des heures, je peux vous narrer le déroulement existentiel d'un monde d'environ deux mètres carrés composé essentiellement d'herbes inexistantes pour le commun des mortels, je fais allusion à ceux qui ne vivent pas dans cette demeure et ignorent donc où se trouvent mes deux mètres carrés tout près de la rivière et du vent. Celui-ci est bien plus extraverti que la rivière, il change continuellement d'adresse, de direction et d'intensité. Vous pensez peut-être que je ne parle à personne, vous vous trompez. A l'ouest de mon monde vit un arbre gigantesque, essentiellement peuplé de moineaux.

Nous échangeons fréquemment dans de longs chuchotements portés par le vent. Cela agace un peu la rivière qui ne participe pas mais nourrit et abreuve tout le monde, moi compris. Le vent coiffe les herbes.

Je suis persuadé que vous vous demandez quelle est la nature de mes conversations avec les moineaux...cela va me permettre de vous démontrer que, contrairement aux apparences, je ne suis pas asocial mais qu'au contraire je partage volontiers mes informations : en fait, dans la plupart des cas les moineaux et moi – en miroir – nous nous moquons de vous.[†]

Chapitre 04

(et Lili s'occupe de tout)

Elle, qui d'un sourire retient d'une chute accidentelle ou volontaire vers le néant, vers l'abîme, s'identifie constamment à ce qui l'entoure et renvoie d'elle-même une image calme, disposée, sereine.

Un jour, perdue sur une grande surface, elle attendit debout devant un rayon anonyme, comme si elle en avait la garde.

Elle est restée deux nuits ainsi.

Jamais le jour, seulement la nuit, à cause du noir et du silence.

Elle n'a pas bougé. Ses yeux légèrement baissés luisaient d'un rire étrange et silencieux comme si elle ne songeait qu'à gagner du temps sur le temps.

Deux nuits plus tard, elle fut retrouvée par le veilleur de nuit qui lui demanda :

- Que fais-tu ici ? Où sont tes parents ?

Elle répondit (réponse et question) :

- J'hiberne les quatre saisons dans mon électrophone.

Le gardien l'a prise par la main et ils se sont promenés plusieurs heures, de la plus simple façon, sans parler.

Une autre fois, dans un désert où la nécessité l'avait menée, loin des humains, elle répondit au serpent qui la tracassait :

- Tu as de la chance toi, parfaitement adapté à ton climat, à ton lieu, à ta solitude, rien ne t'empêche d'exister à l'harmonie d'une pierre ou d'un lit desséché. Moi, je suis devenue intelligente parce que je ne sais ni ramper assez vite, ni nager assez longtemps sous l'eau, ni voler dans les airs, je ne sais faire que des choses inutiles, incomplètes, désagréables, comme respirer, attendre, voir et ne pas comprendre, avoir peur de la mort.

Le serpent la mordit le plus fort qu'il put, mais c'était sans importance.

Dans les rêves, les dents ne laissent de traces que sur les draps.

Plus loin dans son existence elle fit connaissance de la foule aveugle. Elle lui dit :

- *Eh, la foule, où vas-tu ?*

Elle attendit longuement la réponse, s'assit par terre parce que le temps passait vite ce jour. Voyant la foule s'éloigner, elle la suivit.

Ils descendirent ensemble les grands boulevards puis traversèrent une place ombrée d'arbres.

Tout à coup la foule se retourna et dit :

- *Petite ! Viens avec moi ! Je suis puissante et rien ne m'arrête !*

Lili regarda longuement et demanda :

- *Mais où vas-tu aussi vite ?*

- *Je vais m'asseoir au bord du lac pour regarder le soleil se coucher.*

- *Non, je ne viens pas, tu fais trop de bruit et j'ai un peu peur, je crois.*

Ainsi est Lili.

*Un jour à la recherche de la solitude,
un autre se mesurant aux monstres publics.*

L'homme la regardait longuement et elle lui sourit.

*Une autre fois,
alors qu'elle pleurait dans son lit elle se mit à rêver.
Elle se perdait dans un labyrinthe lorsque la lumière s'éteignit.
Elle hurla le plus fort qu'elle put :*

- *Ce n'est pas de gémellité dont j'ai besoin !*

Alors son frère surgit de sa tête et d'un coup d'aile se posa sur son épaule. Son bec caressait sa peau et ses yeux roulaient noirs et aigus dans leurs cavités profondes.

Lili est la sœur d'un oiseau.

*Le labyrinthe s'avéra être une cave sous un immeuble gigantesque.
Elle sortit et visita tous les appartements.
Elle découvrit une poupée qui lui fit peur, elle l'abandonna et s'enfuit à la guerre.*

Sous un grand arbre Lili découvrit qu'elle avait une sexualité.

Elle se caressa en chantonnant un air frais. Après qu'elle eut un plaisir intense, elle regarda ses mains, les transforma en poings et les rangea dans son miroir.

Le lendemain, ou peut-être un autre jour, elle revint sous l'arbre, ne se caressa point et écouta avec plaisir le tressaillement des rocs sur la pointe élevée des vagues.

Lorsqu'elle se baignait, elle ne nageait pas.

Elle avait décidé depuis longtemps que les mouvements de l'eau sont néfastes à sa quiétude. Elle se laissait simplement glisser dans l'eau, retenait sa respiration mais gardait les yeux ouverts. Cela pouvait durer des heures pendant lesquelles elle acquiesçait d'un sourire aux propositions affectueuses des vagues. Elle attendait avec tout le calme nécessaire que l'écume la ramenât jusqu'au rivage après qu'une lame eût essuyé une dernière fois son visage.

Une fois pourtant, l'eau la garda plus longtemps que d'habitude et l'entraîna tout au fond, sur un sol mouvant.

Elle pouvait jouer avec les coquillages, les conques etc. Elle vit passer les poissons mais ne leur fit aucun signe.

Quand elle eut le sentiment de ne servir à rien de plus, d'être totalement inutile, elle demanda qu'on la ramenât chez elle. Mais rien ne bougea.

Alors elle se mit à pleurer et ses larmes remontèrent à la surface, brillantes comme des perles naturelles.

L'eau, fidèle finalement, la ramena sur la plage.

*Elle s'assit, les yeux tournés vers le soleil,
longuement,
jusqu'à ce que celui-ci détournât son regard.*

*Clarté salle obscure imagination inventer image sur écran,
toujours identiques, narguaient nos besoins en trente-cinq millimètres.*

Nous aurions voulu accepter les cadeaux, rougir devant les pendules, les horloges, prendre du recul pour mieux nous évader, évacuer les souvenirs disgracieux et les remplacer derechef par des photographies anciennes représentant un arc de triomphe rehaussé de notre image, prendre ombrage des

desiderata de nos frères, nous coller pour toujours aux fresques colorées des cavernes, apprendre par cœur l'annuaire du téléphone afin de nous créer des familles artificielles, allumer le soleil et éteindre la lune,

cracher des étoiles dans la bouche nébuleuse des galaxies,

*nous préparons ceci afin d'y parvenir en temps voulu
et Lili s'occupe de tout.*

Auteur ou auteure inconnu(e) 1987 ¹³

¹³ Cf. Annexe IV page 120

Chapitre 05

L'exacte longueur du temps ¹⁴

¹⁴ Le temps paraît long quand on attend. L'attente est une sorte de corollaire à l'absence qui fait suite à la disparition. L'absence c'est le vide et le vide donne le vertige. Le vertige devient parfois permanent lorsque le gouffre est sans fond identifiable et que l'écho produit une mise en abyme du vide et de l'absence qui se rejettent la responsabilité illusoire de la disparition. Dans ce cas, l'attente, l'absence et le vide jouent au jeu des chaises musicales pour sourds et muets. Ça se soigne ? Oui bien sûr, à la condition non négociable de ne pas prendre ses délires pour la réalité. Nous avons appris à nous méfier d'une réalité qui arrange tant certains, ceux qui nous proposent une réalité formatée, une sorte d'uniforme pour civils engoncés dans une certitude aussi meuble que la réalité entendue et conventionnée par l'Etat Civil. Ce qu'il faut expressément, c'est meubler. Un peu comme pour un appartement dans lequel on vient d'aménager. Les meubles les uns après les autres. C'est selon son imagination et ses besoins. Par exemple la chambre à coucher. Dans quel sens placer le lit ? La tête au nord ou au sud ? Qu'importe, je place le lit de manière à avoir une vue sur le balcon puis, en perspective, sur le paysage. Mais est-il bien utile de voir à l'extérieur la nuit ? Mais vais-je n'utiliser mon lit que pour la nuit ? La question est tranchée : il n'y a qu'une seule prise électrique que je vais destiner à la lampe en céramique pâle qui dominera la table de chevet. Cette simple réflexion a déjà meublé le vide du temps qui passe pendant quelques minutes. Le temps passe dit-on, mais c'est nous qui passons, nous ne sommes qu'un élément de rêve d'une femelle porc-épic qui a pour obsession de nourrir convenablement ses petits. Bon, le lit, fait. Ainsi que la table de chevet et la lampe. Le salon est vaste, trop vaste pour les quelques meubles, objets et souvenirs que j'ai à y insérer. Je me rends compte que je n'ai pas de souvenirs. J'ai bien une photographie d'une vieille dame que je pense être ma mère, mais j'ai trouvé cette image dans une benne à ordures. Elle dépassait. Dépassant, je l'ai faite mienne après avoir vérifié qu'il n'y avait pas de passants à cette heure tardive de la nuit. Vers deux heures du matin. Tant pis, je garderai la représentation de ma mère. Celle-là ou une autre, qu'importe. Les représentations combrent les vides, les orgueils et le temps. Il me faudra garder de la place pour le canapé, le téléviseur et sa table, le lecteur de CD et mon livre. Je dis « mon », car, en effet, je le pense, j'en suis persuadé, je ne possède qu'un seul livre. Un ouvrage aussi fripé que la vieille dame sur la photographie. Un ouvrage nommé « Trous de mémoire » avec comme sous-titre « Troglodytes du Lubéron et du Plateau de Vaucluse ». Je ne me rappelle pas avoir ouvert ce livre publié par Les Alpes de Lumière/Parc naturel régional du Lubéron en 1999. 1999, quelle belle année...enfin...je dis ça comme ça...car pour moi, toutes les années se ressemblent et me font subir une importante perte de temps. En 1999 j'ai perdu mon temps à ne pas lire ce livre pourtant si richement illustré. En 2000 j'ai perdu mon temps à penser, avec un an d'avance que j'avais traversé le siècle, en 2001 j'ai perdu mon temps à repenser ce que j'avais perdu en 2000. En 2002, j'ai perdu mon temps à attendre la fin du monde. En 2003 j'ai perdu mon temps à essayer d'apprendre à jouer aux mots croisés, en 2004 j'ai perdu mon temps à demander à ma voisine d'en face, fortement handicapée, si elle pouvait m'apprendre, pour de bon, à jouer aux mots croisés en commençant par les plus simples, en 2005 j'ai perdu mon temps à l'hôpital, en 2006 j'ai perdu mon temps à remplir les papiers pour me faire rembourser, en 2007 j'ai perdu mon temps à imaginer je ne sais quoi, en 2008 j'ai perdu mon temps à sauter à la corde, en 2009 j'ai perdu mon temps à rédiger mon testament dont cinquante pour cent de mes héritiers n'ont que faire, en 2010 j'ai perdu mon temps à espérer, en 2011 j'ai perdu mon temps à commencer à penser que « Le temps paraît long quand on attend. L'attente est une sorte de corollaire à l'absence qui donne suite à la disparition. L'absence c'est le vide et le vide donne le vertige. » En 2012 j'ai perdu mon temps et je ne l'ai jamais retrouvé, en 2013 j'ai perdu mon temps à soigner une amnésie récurrente, en 2014 j'ai perdu mon temps à attendre 2015, en 2015 j'ai perdu mon temps à voir surgir du néant la grimace falsifiée et quelque peu diabolisée, emmasquée démasquée en quelque sorte car le soir de pleine lune, les veaux vocifèrent – paraît-il – l'espace d'une microscopique seconde en

Chapitre 06

Pas une seconde à perdre

1. 27 juin 1801

- Angel ?
- oui Sophie
- on y va ?
- oui Sophie

Oui je sais, converser avec Sophie Germain au début du XIXe siècle paraît peu vraisemblable et pourtant cette courte histoire ne doit sa réalité qu'à la vérité non tronquée et glacée.

Elle était magnifique Sophie, le pourpre de sa robe lui donnait un teint où s'accrochaient les rayons du soleil avec un apparent plaisir.

Nous avons décidé de passer quelques heures dans un petit square tout près de la rue Saint-Denis. C'était ainsi, nous avons instauré, depuis quelques mois, ce rituel du lundi : le square, tout près de la rue Saint-Denis. Je ne m'en plaignais pas et Sophie non plus. Elle était fidèle et régulière comme un métronome. De plus cela lui permettait de parler sans que son père n'intervienne à chacun de ses propos. Il est des pères qui se prennent pour des mères possessives. Il en avait toute l'apparence. Nous marchâmes dans la rue bruyante, de plus en plus envahie par les chevaux, les carrosses et les carrioles. Il faudra bien qu'un jour les autorités fassent quelque chose, les piétons ne semblaient plus avoir leur place à Paris. La poussière, favorisée par la chaleur de ce mois de juin, venait se déposer sur les habits des hommes et sur les robes des dames. Les concours d'élégances n'avaient plus lieu dans les rues, mais dans les salons, ce que je trouvais, somme toute, contre-révolutionnaire. D'ailleurs, la Restauration qui n'interviendra que le 6 avril 1814 ne restaurera rien du tout concernant la circulation parisienne. Mais inutile de brûler les étapes, nous arrivions au square, et « notre » banc, qui nous était tacitement réservé nous tendait les bras alors que le bel arbre qui le surplombait nous prêtait son ombre.

Sophie : *De manière générale, pour résoudre un paradoxe, les deux principales attitudes consistent soit à accepter et réinterpréter l'énoncé paradoxal, soit à rejeter le modèle et les axiomes qui y ont conduit.*¹⁵

Angel : *Un manche de cognée dans une nuée d'oiseaux. Quelle nécessité ?*¹⁶

¹⁵ Cédric Villani, *La pieuvre en son jardin*, Système 4 Satellites 1, Lad'AM Editions, 2011, page 29, http://ladam.eu/la_pieuvre_en_son_jardin_339.htm

¹⁶ Angel Michaud, *Ma Mort*, Système 4 Satellites 10, Page 16, Lad'AM Editions, 2015, http://ladam.eu/ma_mort_724.htm

Sophie : je me suis remise à travailler sur le dernier théorème de Fermat. Mais je t'en supplie, ne dis rien à mon père !

Angel : rassure-toi Sophie, pourquoi voudrais-tu que je lui en parle ? D'une façon générale, je ne parle pas à ton père...

Sophie : tant mieux...merci Angel

Nous bavardions ainsi, bien innocemment, de temps à autre Sophie jetait aux pigeons les miettes d'un gâteau qu'elle avait amené dans un panier d'osier. Ceux-ci se fondaient dans l'ombre et l'in vraisemblance du temps qui passe. Discrètement, je regardais le visage et le corps de Sophie et je restais songeur, réfléchissant à ses surfaces élastiques.

Sophie, qui n'était rien d'autre qu'une femme, mathématicienne de surcroît, en ce début du XIXe siècle, était parfois contrainte à utiliser le pseudonyme d'Antoine Le Blanc afin de sauvegarder son honneur. De fait, pour elle, l'imposture était affaire d'honneur. ^u

2. 23 mars 2015

Raymonde Lalumète ! ¹⁷ Cela faisait une éternité que je ne l'avais croisée...

Peut-être devrais-je changer de trottoir ? Mais changer les trottoirs ne résout pas les problèmes.

- Raymonde : Angel ! Quel bonheur !
- Angel : Raymonde ! Cela fait une éternité ! Que deviens-tu ?
- Raymonde : et bien, figure-toi Angel que j'ai changé de métier
- Angel : ah ! Et que faisais-tu avant ce nouveau métier ?
- Raymonde : heuu...je ne m'en souviens pas...
- Angel : mais je suis sûr que tu te souviens de ton nouveau métier...
- Raymonde : oui absolument ! Maintenant je prédis l'avenir...
- Angel : ça alors ! Peux-tu me prédire le mien ?
- Raymonde : mais avec plaisir. Donne-moi une série de trois nombres à deux chiffres
- Angel : ok...disons...07 02 10
- Raymonde : non, ceux-là ne sont pas bons, donne-m'en d'autres...
- Angel : bon...alors...13 06 15
- Raymonde : c'est parfait !
- Angel : alors, que peux-tu me prédire ?

¹⁷ Raymonde Lalumète est un personnage récurrent de La Base. Cf. Angel Michaud, *La Base de données*, 2012, Face, page 6, http://ladam.eu/la_base_de_donnees_598.htm

Intéressant l'air décontenancé de Raymonde. On eût dit quelqu'un qui tourne sept fois sa langue dans sa bouche – de long en large – avant de parler

- Raymonde : heu...ça va aller Angel, ça va aller...allez, bonne journée...
- Angel : bonne journée Raymonde

Tout compte fait, ces numéros, je les jouerai au Loto. Mieux vaut se fier au hasard qu'aux fausses certitudes.

Etrange personne que Raymonde Lalumète. Toujours occupée, elle cache sous sa robe Raymond Lepelletier, Greg Lemon et toute sa dope, Françoise Hardy et ses conneries, Ben et ses écritures avariées, Umberto Eco, monsieur Purgatoire ¹⁸, François Henri-Henri de Miremont-Canet, Nicéphore Niepce, Ventoline Michaud, Mozart, Jean-François Champollion, Evariste Galois, Sigmund Freud, Pierre de Fermat, Sophie Calle, Luca ¹⁹, Julio Cortázar et sa marelle, la peau de Luis Mariano et celle de Françoise Sagan, ²⁰ Traveler, Gianfranco Barbieri, Christophe Escoudé, Marion Robert, Hervé des Vays de Cossard, Paul Pignon, Temesta Michaud, Morelli de Montparnasse, A.I.R., Duke Ellington, Georges Fawcett, Sophie Rostopchine, X, Ventoline Michaud, les triplés Belleville, Pierre Poivre et ses faux, ²¹ Marie Mêle, madame Riemann, Sylvain Vain, John Arobas, Robert Dargile, Joseph Pujol, Blaise Azerty, Ida Gross, Georg Friedrich Hauser, Jean Pèle et des meilleurs, ²² etc.

3. 30 juin 2015

Je m'appelle Emilio Marcos Palma, j'ai 37 ans. Je suis célèbre car je suis né à la Base Esperanza, en Antarctique et que, quoi qu'on raconte, Marina n'est pas ma femme. Célèbre parce que – paraît-il – je suis le premier être humain à être né si près du pôle sud. Pour être précis je suis né le 7 janvier 1978 et je suis argentin, comme Borges, qui lui, est né à Buenos-Aires, comme tout le monde. Je ne suis pas le seul à être né en Antarctique : Marina de las Nieves Delgado le 27 mai 1978, Ruben Eduardo de Carli le 21 septembre 1979, Francisco Javier Sosa le 21 septembre 1979, Silvina Analia Arnouil le 14 janvier 1980, José Manuel Valladares Solis le 24 janvier 1980, Lucas Daniel Posse le 4 février 1980, Maria Sol Cosenza le 3 mai 1983. Bien sûr, quelques chiliens nous

¹⁸ Cf. Angel Michaud, *Retour sur Purgatoire*, 2011, http://ladam.eu/retour_sur_purgatoire_383.htm

¹⁹ Ces personnages flottent allègrement dans... Cf. Angel Michaud, *La Base de signatures de virus a été mise à jour*, page 31 et 113, 2009, http://ladam.eu/la_base_de_signatures_de_virus_a_ete_mise_a_jour_427.htm

²⁰ Cf. Angel Michaud, S1, Apos 3, *Epidermique*, page 41, 2010, http://ladam.eu/apostille_3_442.htm

²¹ Pour certains de ces personnages cités, Cf. Angel Michaud, *Retour vers la Base*, 2011, http://ladam.eu/retour_vers_la_base_370.htm

²² Personnages de *La Base de données*, Angel Michaud, 2012, http://ladam.eu/retour_vers_la_base_370.htm

ont imité : Juan Pablo Camacho Martino le 21 novembre 1984, Gisella Ester Cortés Rojas le 2 décembre 1984, Ignacio Alfonso Miranda Lagunas le 23 janvier 1985.

Lorsqu'on est célèbre, comme moi, on ne sait pas quoi faire de son temps. En effet, il m'est totalement inutile de travailler. Vous imaginez la réputation de l'Argentine si je devenais mendiant, un SDF sans ressource... Cela ferait bien rigoler les chiliens... J'ai, dans un premier temps, écrit un livre, *Je suis au Sud*²³, ce qui m'a pris deux ans et deux années supplémentaires pour trouver un éditeur. Mes amis (mes amis...ou ceux de ma célébrité) m'ont fait comprendre que je n'étais sans doute pas fait pour écrire. Que les chiliens allaient encore se moquer de moi. Mais alors, je suis né pour quoi ? Pour lancer des boules de neige ? J'étais furieux, mais têtue. J'ai menacé le gouvernement argentin de me suicider et il a ainsi fait pression sur un éditeur, qui accepta de me publier à la condition, toutefois, que je ne fasse aucune promotion de mon bouquin. J'ai accepté, et n'ai vendu – à ce jour – que 139 exemplaires de mon ouvrage. J'en suis fort attristé. Mais c'est la vie. Je suis persuadé, un jour, après ma mort, que mon livre obtiendra une reconnaissance nationale, voire internationale. Au même titre que Borges. Non, mais...

C'est à ce moment que je me pris de passion pour un sport magnifique, extraordinaire, insuffisamment connu à mon goût : l'haltérophilie. Inutile de me demander pourquoi je me suis alors intéressé à ce point à l'haltérophile, je n'en ai pas la moindre idée. Pourtant, je vous assure que je n'ai pas le physique de l'emploi, en effet je ne mesure qu'un mètre soixante-trois pour cinquante-huit kilos. Mais ! Et le hasard régule parfois bien les choses, après une sérieuse prise de renseignements, j'ai découvert que cette discipline était faite pour moi. Reprenons du début, pour ceux qui viendraient juste de naître à l'instant. La définition du dictionnaire est éloquente « L'haltérophilie est un sport consistant à soulever des poids. Dans sa forme moderne, c'est un sport de force nécessitant également maîtrise d'une technique particulière, vitesse, souplesse, coordination et équilibre. » Coordination et équilibre : j'ai. Souplesse : j'en suis doté de façon bien supérieure à la moyenne. Vitesse : je suis pas mal, je crois, mais il me manque quelque chose. Technique particulière : il me faut tout apprendre. Je découvris également qu'il existe deux disciplines dans ce sport : l'arraché et l'épaulé-jeté. Cette dernière se pratique en deux temps, et c'est donc la première de ces deux disciplines que je décidais d'adopter. En effet, j'avais l'intuition tenace qu'il fallait une force de concentration exceptionnelle pour ne pas dire extrême pour arracher un poids important (environ le double du poids de l'haltérophile) et le porter aux nues. Restait le problème de ma taille et de mon poids, et là, j'ai découvert qu'il existe une catégorie de 56 kilos ! Un véritable bonheur ! Et aussi, un record du monde que détient le turc Halil Mutlu, avec 138 kg... Record obtenu à Antalya le 4 novembre 2001. Un vieux record... Un record du

²³ Emilio Marcos Palma, *Estoy al Sur*, Cooperativa Impresora y Distribuidora, Buenos Aires, 2001

monde, même vieux, est un record à battre, et je me mis dans l'idée que ce record était pour moi ! Je voyais déjà les titres des journaux : **139 kg, record du monde pour l'argentin Emilio Marcos Palma, né à Esperanza**. Cela en boucherait un coin aux chiliens, même si Marina n'est pas ma femme. J'ai donc convoqué, en procédant à mon habituel chantage auprès de l'Administration et du gouvernement, une équipe composée de deux entraîneurs (un pour l'acquisition rapide de muscles et l'autre pour la technique haltérophilique), d'un psychologue et d'une diététicienne qui, si vous la connaissiez, vous rappellerait sans doute vaguement Marina. Comme je m'y attendais, les premiers commentaires de mes entraîneurs furent très négatifs : je n'avais pas assez de force, j'étais trop prétentieux et ne pourrais jamais atteindre les 139 kg. Il faut dire que je n'arrivai – durant cette période – qu'à soulever à peine l'équivalent de mon propre poids, c'est-à-dire 56 kg...

Pendant de longs mois, je m'entraînai tous les jours comme un forcené, surveillai ma nutrition sous le regard attentif de ma diététicienne, celle qui... et passai mes nuits à réfléchir. Plus le temps passait, et plus je me disais, sans désespérer pour autant, que 1) ce sport exige de l'endurance voire de l'abnégation, 2) ce sport demande beaucoup plus de concentration que je ne l'imaginai. Une concentration tout à fait particulière, qui se passe en moins d'une seconde et durant laquelle il faut se représenter les haltères au-dessus de la tête, sans trébucher, ce qui est partie de cette concentration si spécifique à cette discipline. Au mieux, je pensais pouvoir atteindre les 100 kg, mais pas 139... Ou alors, il me faudrait une intervention extérieure, pas une tricherie, mais quelque chose de magique. Une seconde magique serait la bienvenue afin de parfaire ma volonté de réussir ; être encore une fois « le premier à ».

Ce matin du 30 juin, assis dans mon salon devant un bol de céréales survitaminées, je feuilletai mon journal et y découvris une nouvelle qui allait bouleverser ma vie ! L'idée qu'un événement extérieur puisse modifier mon environnement et ma pensée réduisait l'ambition à une simple évidence. Je me jetai sur le téléphone et convoquai mon équipe au complet en lui demandant de se faire accompagner d'un arbitre international et tout son matériel pour contrôler la validité d'un record du monde. L'équipe me passa le psychologue :

- vous vous sentez bien, monsieur Palma ?
- tout à fait bien, pourquoi ?
- ben...nous convoquer à minuit pour battre un record du monde, vous ne trouvez pas ça extravagant ?
- si vous voulez bien patienter jusqu'à demain 2 heures du matin, vous constaterez qu'il n'y a là aucune extravagance...

4. 1^{er} juillet 2015

Minuit trente.

Toute l'équipe était au complet et même renforcée d'une kinésithérapeute qui me prodigua toutes sortes de massages décontractants, même si Marina n'est pas ma femme.

Tout le monde consultait régulièrement sa montre, surtout l'arbitre à qui on ne devait la présence qu'à l'extrême pression du gouvernement.

Une heure, cinquante-neuf minutes et cinquante-neuf secondes.

Mon cri est venu je ne sais d'où. Mais ce cri fut monstrueux et précieux, car il était ma dernière, ultime unité linguistique. Mon corps avait cessé d'exister et mon âme avait trouvé refuge dans l'interstice d'un temps révolu.

J'ai repris conscience les bras au ciel – comme pour un somptueux remerciement au temps qui passe et d'où peut surgir cette seconde nécessaire à l'accomplissement de l'impossible, de l'inatteignable, du hors de portée de soi – ou comme pour une prière improbable vers mon contraire – mon jumeau miroir – égaré depuis si longtemps : le Nord.

Je crois que, dans cette seconde magique, presque comme hors du temps, j'y suis encore ; j'y réside après être né à Esperanza, Antarctique, le 7 janvier 1978 à une heure cinquante-neuf minutes et quelques secondes supplémentaires inespérées.²⁴

Portrait d'Emilio Marcos Palma,
né à Esperanza



²⁴ Cf. Annexe V, page 121

Chapitre 07

Ces cyniques cœurs creux

Certains coinent comme ces camarades communistes crépusculaires car convertis. Cette césure crasse, comme criminelle conforte ces caresses coquines, clous champêtres certifiées calmantes. Comme commentait Cerep : crier ce chant celte convient certainement, courir contre ces caravanes clandestines cossues, courir chez ces coiffeurs crépus, convier ces contre-coups chez Colette, criminaliser chaque contrefaçon, continuer, conclure ces chants celtes clairs, cohérents, chemin cruel, contourner ces cyniques cœurs creux.

Ce canular conclut cette contrainte cauchemardesque...

Louise, la limace lancinante luit sous la lune.

Oups ! « sous » ne commence pas par un l. J'aurais du écrire « Louise, la limace lancinante lèche la lune ». Quelle erreur ! Quelle horreur !

Voilà.

v

Chapitre 08

La moindre des choses

La moindre des choses serait que le monde me fasse un signe de temps en temps, en ce lieu magique mais essoufflé, qui tourne à la baguette. Ce serait comme le signe des temps, engendré péniblement par une sorcière acariâtre mais permissive, voire libertaire. Ce signe serait comme le premier de tous les signes, ancêtre de l'écriture ou de l'ornement des grottes, il devancerait allègrement les utopies les plus folles.

Une de ces utopies, que je nommerais « réelle-toc », ornerait ma chambre à la place des « Demoiselles d'Avignon » que je pourrais enfin vendre aux enchères. Avec tout cet argent, j'envisagerais l'achat de tous les lieux où il se passerait quelque chose à mes dépens. « A mes dépens » signifie tout simplement en mon absence. Mon irréalité en connaissance de cause, ma fidélité à la course effrénée, poursuite d'un espace et d'un temps qui, pour l'instant, se refusent à moi malgré mes nombreuses demandes en mariage. Epouser le temps et l'espace serait un moindre mal.

Ça, c'est pour l'utopie...

Il y a d'abord les utopies, ce sont les emplacements sans lieu réel. Ce sont les emplacements qui entretiennent avec l'espace réel de la société un rapport général d'analogie directe ou inversée. C'est la société elle-même perfectionnée ou c'est l'envers de la société, mais, de toute façon, ces utopies sont des espaces qui sont fondamentalement essentiellement irréels.

Il y a également, et ceci probablement dans toute culture, dans toute civilisation, des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui ont dessiné dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables. Ces lieux, parce qu'ils sont absolument autres que tous les emplacements qu'ils reflètent et dont ils parlent, je les appellerai, par opposition aux utopies, les hétérotopies ; et je crois qu'entre les utopies et ces emplacements absolument autres, ces hétérotopies, il y aurait sans doute une sorte d'expérience mixte, mitoyenne, qui serait le miroir. Le miroir, après tout, c'est une utopie, puisque c'est un lieu sans lieu. Dans le miroir, je me vois là où je ne suis pas, dans un espace irréel qui s'ouvre virtuellement derrière la surface, je suis là-bas, là où je ne suis pas, une sorte d'ombre qui me donne à moi-même ma propre visibilité, qui me permet de me regarder là où je suis absent – utopie

*du miroir. Mais c'est également une hétérotopie, dans la mesure où le miroir existe réellement, et où il y a, sur la place que j'occupe, une sorte d'effet de retour ; c'est à partir du miroir que je me découvre absent à la place où je suis puisque je me vois là-bas. A partir de ce regard qui en quelque sorte se porte sur moi, du fond de cet espace virtuel qui est de l'autre côté de la glace, je reviens vers moi et je recommence à porter mes yeux vers moi-même et à me reconstituer là où je suis ; le miroir fonctionne comme une hétérotopie en ce sens qu'il rend cette place que j'occupe au moment où je me regarde dans la glace, à la fois absolument réelle, en liaison avec tout l'espace qui l'entoure, et absolument irréaliste, puisqu'elle est obligée, pour être perçue, de passer par ce point virtuel qui est là-bas.*²⁵

Une simple grimace permet de s'extraire de l'air du temps pour s'inscrire, s'incruster dans l'ère du lieu. Le miroir n'est que l'apprentissage de la pensée abstraite : je suis où je ne suis pas, ou peut-être même, je ne suis pas là où je ne voudrais pas être. Par exemple, je suis en train d'écrire ces lignes alors que je rêve d'en être le lecteur. En même temps, je ne puis me résoudre à réduire le lecteur à une simple image dans le miroir. Je suis bien trop persuadé que l'image donnée par le miroir n'existe pas, est un attrape-nigaud destiné à m'égarer – comme si j'avais besoin de ça – sous des tropiques extravagantes ou dans un espace non destiné dont le relief est mouvant et qu'on nomme communément : désert. Je ne peux donc – malgré la fréquence et la vitalité de mes tentatives – être l'auteur et le lecteur. J'ai bien une solution, et j'ai la place pour l'écrire ici : il me semblerait judicieux d'aspirer le lecteur dans une sombre et nébuleuse aventure. Sur une simple mais ample proposition et s'il accepte, je l'emmènerais dans une aventure exaltante, dans laquelle il pourrait bien chausser les brodequins du personnage soumis à la fiction. Voici comment les choses se passeront :

- Angel Michaud : bonjour Lecteur. Te voici prisonnier de mon imagination, te voici figure de ma fiction
- Le Lecteur : *la fiction naît de cette même faculté qui convertit l'expérience en récits dont nous nous souvenons explicitement mais dont la formation est inconsciente. A l'instar de la mémoire épisodique et des rêves, la fiction réinvente des matériaux profondément affectifs pour en faire des récits chargés de sens, même si roman, personnages et intrigue ne sont pas nécessairement ancrés dans les événements réels. Et nous n'avons nul besoin d'être des dualistes cartésiens pour penser à l'imagination comme à un pont entre le noyau du moi sensitivomoteur affectif et intemporel et un moi culturel linguistique pleinement conscient de soi, raisonneur et/ou narrateur, enraciné dans les réalités subjectives/intersubjectives du*

²⁵ Michel Foucault, *Des espaces autres*, 1967

*temps et de l'espace. Ecrire de la fiction, créer un monde imaginaire, c'est, me semble-t-il, comme se souvenir de ce qui n'est jamais arrivé.*²⁶

J'en suis resté sans voie.

Où se réfugier lorsque la fiction dépasse la fiction ? Où verser des larmes quand le monde s'effrite et que les sols se dérobent sous nos pieds ? Existe-t-il une hétérotopie destinée à cet usage ? Oui, je sais, l'épaule de l'autre est un bon support pour s'épancher. Alors je m'approche, mes larmes coulent déjà le long de mes joues, je pleure pour de vrai, parfois. A quelques vingt centimètre de l'épaule – hétérotopie de passage (emploi précaire) en CDD – je penche la tête pour me répandre, épancher ce surplus émotionnel.

Ma tête heurte le miroir.

J'en suis resté sans voix.

Que vais-je devenir si Le Lecteur se rebelle et squatte mon imagination ? Suis-je condamné à devenir la figure du Lecteur ? Ou son ombre ? L'ombre n'a pas d'hétérotopie, elle suit. Elle est photodépendante. Elle est à la lumière ce que la figure est à l'auteur. Les figures meublent la fiction ; peut-être même un peu plus, elles donnent une âme à la fiction, elles la font vivre, dessinent subtilement ses mouvances, ses contours, en un mot elles l'incarnent. Ça c'est la manière dont je vois les choses. Mais Le Lecteur s'impose, s'oppose, s'immisce, s'incruste, se dévoie par auteur interposé. Il faudra bien en faire quelque chose de ce Lecteur. Mais, que pourrais-je bien faire de toi ? Te remettre dans mon chapeau ? Non, bien sûr, tu es bien trop malin pour te laisser piéger comme un lapin. Le mieux serait sans doute de t'amadouer. Aimes-tu le chocolat, Lecteur ? Inutile de prendre cet air bafoué et de tourner la tête vers l'ailleurs. Lecteur, si tu es figure, figure tu resteras. Inutile donc de fuir en tournant la tête et exfiltrant ton regard, les figures, même la tête à l'envers, font bonne figure. Si tu veux, je peux te dire que moi aussi je suis lecteur... Contrairement aux littérateurs tlönien²⁷, je ne pense pas que tous les livres soient écrits par une seule et même personne. Pourtant j'ai beaucoup de respect pour les littérateurs tlönien, mais il y a une idée qui m'insupporte : s'il n'y a qu'un seul littérateur, il n'y aurait donc qu'un seul lecteur ? Et sans doute une seule figure... Cela me glace le dos. Mes larmes se sont transformées en glaçons et je les entends se fracasser sur le sol avec un bruit de verre brisé. Le verre brisé... est-ce celui du miroir ? Je voulais tout simplifier et convier Le Lecteur à se joindre à moi et mes personnages et je constate que tout le monde se rebelle. Le Lecteur se venge de l'auteur qui torture ses figures. Et on appelle ça une fiction ? Je te pose vraiment la question et te somme de

²⁶ Siri Hustvedt, *Vivre, Penser, Regarder*, Actes Sud, 2013

²⁷ Cf. hex 08, page 58. Et réciproquement

répondre : est-ce cela une fiction ? Nulle réponse, comme je m’y attendais. Je suis affligé et mes larmes roulent le long de mes joues, en boules de neige (le temps s’est radouci, ou bien le réchauffement climatique...) vers le sol. La neige s’accumule et modèle maintenant la figure d’un bonhomme de neige, avec une carotte en guise de nez. Mais d’où vient la carotte ? Oui, je sais, c’est une « réelle-toc ». Une utopie persistante qui accompagne le lapin. Alice en sait quelque chose. Elle est bien placée, elle. D’ailleurs elle est parfaite, elle. Elle sait rester à sa place. Elle est la figure d’un autre, une image ressemblant à s’y méprendre à une photographie ancienne, un peu jaunie. Curieusement, cette photographie a toujours été jaunie, comme hors du temps. Alors, quid de l’espace si le temps décampe ?

Retour au miroir.

- Angel Michaud : Lecteur, viens ici !
- Le Lecteur : me voici, maître. Ça vous plaît que je vous appelle maître ?
- Angel Michaud : non, pas particulièrement
- Le Lecteur : que dois-je faire ?
- Angel Michaud : j’ai décidé de parler de toi et de faire fi des figures
- Le lecteur : très bien, j’aime qu’on me parle de moi, mais je préférerais toutefois que vous parliez de vous...
- Angel Michaud : *hélas ! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah ! insensé, qui crois que je ne suis pas toi !*²⁸

Cette fois, j’ai mouché Le Lecteur. Oui ! C’est à toi que je parle !

Ne t’en déplaie, mon ami Lecteur, je ne saurai me passer de toi. Même engoncé dans un ennui total, anonyme, dépourvu de la moindre empathie, je ferai de mon mieux pour appliquer ton œuvre testamentaire destinée à une quelconque éternité exténuée, privée définitivement d’identité. Si telle n’est pas la suite de l’histoire, j’aurai comme remord d’avoir divagué hors du temps avec un lecteur fictif.

A bon entendeur...

²⁸ Victor Hugo, *Les contemplations*, 1856

Chapitre 09

Cinéma permanent

Même si tout est dans la Base, j'aurai sans doute oublié quelque chose, mais je n'ai pas de miroir ni de boule de cristal pour capter un quelconque reflet ou tout deviner. Ou peut-être bien suis-je dépendant d'une certaine pudeur ? La pudeur des doigts, non pour toucher, pour palper ou plus simplement pour prendre, mais la pudeur de mes doigts lorsqu'ils caressent mon clavier pour tracer des mots sur l'écran. Sans faire dans les neurosciences de supermarché, il est intéressant de rappeler que d'aucuns, à une certaine époque postulaient que le langage était issu du geste. Je n'ai pas suivi l'évolution de cette théorie.²⁹ Non que ce soit trop compliqué, mais le temps m'a manqué. D'ailleurs, et je le lui rappelle constamment, le temps me manque continuellement, comme on manque un train ou une marche. Donc la caresse de mes doigts sur le clavier fait surgir des mots qui s'enchaînent et forment des phrases donc des idées, des concepts. Lorsque mes doigts tapotent *bateau* sur mon azerty préféré, le mot est sans nul doute issu – non pas de mon imagination – mais de la représentation que je me fais du *bateau*. Et le lecteur en lisant ce mot, se forge une représentation de ce bateau. Ce qui nous est particulier à chacun, parce que nous n'avons pas vécu les mêmes expériences, que nous ne possédons pas la même *mémoire*, sémantique en l'occurrence et que, peut-être, votre bateau sera une sorte de paquebot alors que moi ce bateau ressemblera bien plus à un pédalo. Nous n'avons pas nécessairement les mêmes ambitions... Moi, sur mon pédalo je ne ferai rien. Je laisserai mon esprit vaquer sur les crêtes des gorges alors que Ventoline et Temesta pédaleront avec vigueur.

Naturellement, j'aurais pu choisir un mot plus précis comme *péniche* ou *paquebot* ou encore *pédalo*, ou, dans une phrase, l'ensemble de ces trois occurrences ce qui nous (l'auteur et le lecteur) permettrait de créer une hiérarchie. Le paquebot est le plus gros, puis vient la péniche et enfin le ridicule pédalo. Mais, peut-être, que la représentation de votre pédalo n'est pas la même que la mienne. Y a-t-il une image par mot ?^w Non, bien sûr. Le privilège de la représentation, de l'image, appartient, pour l'essentiel, aux noms. Nous nommons les choses pour nous les représenter. Comme *lion* ou *moto* ou *couteau* ou *table* ou *feu*. Nous comprenons tous le sens de ces noms, mais nos représentations sont différentes. Certains noms sont curieux car ils définissent assez bien la représentation – dans le sens – mais sans l'image. C'est le cas du mot *image*... L'image de quoi ? Qu'est censée représenter cette image ? Une photographie ? Disons, pour compliquer les choses que cette *image* est la représentation d'une représentation mais qu'il suffit de rajouter un autre

²⁹ Cf. André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, Albin Michel, 1964, 1965

mot pour que cette « image » devienne une *vraie* représentation comme, par exemple, *mère*, « image mère ». Un portrait de ma (votre) mère devient une représentation conséquente.

Les mots agglutinés deviennent n'importe quoi : un proverbe issu d'une fable « Rien ne sert de courir, il faut partir à point ». En l'entendant personne ne songe à cette pauvre tortue, mais tout le monde comprend bien le sens de la phrase. Le mieux, c'est la métaphore puisqu'elle propose directement une image. Le plus problématique, c'est l'expression.

*Mais l'expression, elle aussi, a dû être inventée : on ne dispose de l'expression adéquate que lorsqu'on a différencié à un degré suffisant le système du contenu. C'est une situation paradoxale où l'expression doit être établie sur la base d'un modèle de contenu qui n'existe pas avant d'avoir été exprimé de quelque manière. Le producteur de signes a une idée assez claire de ce qu'il voudrait dire, mais il ne sait pas comment le dire : l'absence d'un type de contenu défini rend difficile l'élaboration d'un type de l'expression ; l'absence d'un type de l'expression rend le contenu vague et indéterminé. C'est pour cela qu'entre le fait de véhiculer un contenu nouveau mais prévisible, et le fait de véhiculer une nébuleuse de contenu, il y a la même différence qu'entre la création régie par les règles et la créativité qui change les règles.*³⁰

Des représentations en veux-tu en voilà – même les nuages nous offrent, avec impermanence, des images qui se forment au gré du vent – dans la plupart des cas, on y voit des signes. Ça aide à la décision, ça gomme un temps le hasard encombrant qui avance masqué pour l'éternité, ou pour ce qu'il en reste. Certaines chansonnettes offrent des images proches de l'allégorie, « allo maman bobo » en est un exemple puisque au-delà de l'image et de l'émotion, ces trois mots assemblés se sont incrustés dans nos mémoires individuelles et collectives. Je n'ai rien à en dire sur le sens, car je suppose que ce sens est le propre et/ou l'impropre de chaque individu. Quelques mots suffisent à renvoyer vers la littérature, c'est-à-dire (parfois) vers l'imaginaire. *Le plus vain est sans doute de donner un sens aux écrits proprement littéraires, où souvent l'on vit ce qu'il n'y a pas, où l'on vit, dans le meilleur des cas, ce qui se trouvait, une fois ébauché, dérobé même à la plus timide affirmation.*³¹ Tout cela ramène au miroir. Le miroir devant moi avec mon image inversée. Même inversée ma représentation est souveraine et semble exprimer une certaine vérité. Du moins c'est « l'image » qu'elle donne, qu'elle me donne à croire et ça tombe plutôt mal car je ne suis pas croyant et que mon visage est un masque sociétal, espéré et construit par les autres. Mon visage donne, sans doute, l'impression d'être factice, comme en représentation, jeune ou vieux il semble lisse et insaisissable, fuyant, glissant comme un serpent.

³⁰ Umberto Eco, *La Production des signes*, Librairie Générale Française, 1992, pour l'édition française

³¹ Georges Bataille, *La littérature et le mal*, in *Kafka*, Editions Gallimard, 1957

Dans le bestiaire de Zarathoustra, le serpent est la symbolisation de ce qui est vif, fuyant, insaisissable et à jamais dans aucune chose, dans aucun lieu assignable. Rebelle à toute appropriation, il est l'animal qui, de toute familiarité, signe l'impossibilité et frappe d'interdit toute domestication. Être des métamorphoses, il est aussi l'être du masque. De la sagesse du serpent, dit Heidegger, commentant Nietzsche, « relève la force de simulation et de la métamorphose, non pas la basse fourberie, mais la maîtrise du masque, le refus de se livrer, le secret gardé des arrières-pensées dans le jeu des prétextes, la puissante faculté de jouer de l'être et du paraître »³². Le masque est serpent, le masque s'est fait serpent afin que nul ne puisse le reconnaître, ni l'assigner à résidence. L'un et l'autre se répondent en un jeu de métamorphose qu'aucune prédiction, aucune conjecture ne sauraient par avance en déterminer la détermination. Précisément, parce que dans la métamorphose il n'y a point d'identité car, même imperceptible, même insaisissable, elle devient inmanquablement autre qu'elle n'est, autre qu'elle-même ; irreprésentable parce qu'in-déterminable.³³

Quelque chose du serpent, quelque chose de son inépuisable capacité de métamorphose conjuguée à son art consommé du masque, trouve un écho chez/en Foucault. Si le serpent devait figurer dans le bestiaire de Foucault, lui-même n'en serait pas moins serpent afin de jouer des mues donc des masques. De sorte que la métamorphose du masque (et certainement bien plus qu'une simple métaphore) a son importance chez Foucault. Par lui, elle est constamment convoquée. A la question : « Si vous vous trouviez dans une classe de philosophie, telle qu'elle est actuellement, qu'enseigneriez-vous de la psychologie ? », Foucault répondait ainsi : « La première précaution que je prendrais [...] ce serait de m'acheter le masque le plus perfectionné que je puisse imaginer et le plus loin de ma physionomie normale, de manière que mes élèves ne me reconnaissent pas. Je tâcherais, comme Anthony Perkins dans « Psychose », de prendre une tout autre voix, de manière que rien de l'unité de mon discours ne puisse apparaître »³⁴. Foucault, comme une présence qui se voudrait absente, cultive volontairement, ici, un retrait qui lui semble fondamental pour la leçon de psychologie. Il aurait bien aimé n'être qu'une voix, non pas la sienne propre mais celle de sa **persona**, c'est-à-dire de son masque. Il lui faut donc quitter, abandonner sa propre personne pour recouvrer pleinement sa **persona**.³⁵

L'irreprésentable...

...l'irreprésentable, je n'ose l'imaginer...

³² Martin Heidegger, Nietzsche, t.I, Paris, Gallimard, p. 236

³³ Une identité qui se métamorphose constamment ne peut être déterminée ; et comme telle, elle est irreprésentable. La métaphore du masque vient ici renforcer cette idée de l'irreprésentable. Elle introduit l'idée que l'identité est mouvante. Cette identité d'en dessous le masque, qui se présente et se dérobe sous le masque, ne saurait être représentée. Le masque permet donc un jeu d'identités.

³⁴ Michel Foucault, Dits et écrits I, Gallimard, 1994, p. 448

³⁵ Jean Zougrana, Le philosophe masqué (Foucault), Le Portique 7, Philosophie et sciences
<http://leportique.revues.org/249>

...mon imagination est dépendante d'un empan mnésique loin d'être augmenté. Je préfère, sur mon visage, tatouer un masque grimaçant, plein d'amertume et un peu effrayant. Mon miroir décidera des modalités, du protocole. D'abord, je n'ai plus de jambes et ne peux m'enfuir chevauchant un alizé de passage, ensuite je n'ai plus de bras, ne peux donc embrasser ni même serrer une main, et enfin, mon tronc disparaît dans le gouffre complice du labyrinthe.

Ne reste plus que le masque par défaut. En réalité, ne survit que le tatouage incrusté, seul et souffrant sous les volées de bois vert, ou câliné par une onde démoniaque, il ne me reste qu'à trouver refuge dans la station de métro « Argentine », du moins c'est ce que je crois, mais la réalité a la dent dure et l'expression ridée, tenace et menaçante ; la station est fermée pour un temps indéterminé – paraît-il, une désespérée aurait été écrasée par une rame. ^x Cela me fait penser à un autre problème plus important à mes yeux : je souffre d'un ongle incarné. Même si un ongle incarné, pour quelqu'un qui n'a ni bras ni jambes, ne devrait, *a priori*, pas poser de problèmes, il se fait, qu'à cause de longues déambulations sur la crête de cette planète – l'imagination en berne sans nul doute, ou plutôt, pour être honnête, une forme rare d'excroissance imaginative –, j'ai décidé de manière arbitraire de m'extraire toute épine du pied et, afin d'éviter le pire, de me représenter en incarnation de mon ongle. « Me représenter », c'est « représentation mentale » que je devrais dire, préciser ; c'est important la précision pour un ongle voué à éviter le bois vert pour affronter les sarcasmes.

La prochaine fois, je me donnerai à un livre. Vous savez, ces trucs que l'on feuillette le soir au coin du feu, quand le chien somnole et le chat lape. Je serai ainsi feuilleté avec soin par un doigt humide, scruté par des yeux habiles et marqué la nuit à la bonne page.

L'important, c'est de ne pas oublier de replier le piano et rentrer à la [maison](#).



Chapitre 0A

Au bout de la langue

1. Le monde est un fatras impénétrable

Regardez dans quel bordel nous vivons ! Je ne retrouve plus rien, ni mes cigarettes que j'ai achetées hier soir, ni ma voiture pourtant bien rangée sur le parking au bas de chez moi. Il faut dire que dans la nuit j'ai changé d'appartement, arrêté de fumer et que des travaux d'agrandissement ont été réalisés sur le parking. De plus, des fers à repasser ont remplacé les tracteurs, les tracteurs les brosses à dents, les zoos les écoles (et réciproquement), les stylos les réfrigérateurs, les appendices les cerveaux, les pendules les usines, le noir le rouge et ainsi de suite et aussi de fils en aiguilles (tout doit disparaître). De fait, je constate que le monde se délite non sans une certaine application. Une disparition besogneuse qui accentue le dérangement chronique et le désordre des choses. Je traverse Paris à la recherche de pavés. *La nuit. Les rues de Paris révélées, cachées, truquées. Une marche saccadée, à chaque carrefour réorienté, avec de temps en temps, quasi néolithique, un monument surgi des ombres pour rappeler que l'histoire était avant tout pierre, angles, dédain. Quelques putes en phase d'approche, aussi, jupes noires, yeux creux, tout juste sorties de la saignée d'une impasse que personne n'irait ausculter. Puis le boulevard dit du Crime, dévolu aux planches et à leurs éclats de rires, et plus loin, chuchotant, des Arabes, qui se demandaient sûrement combien de rides encore, aux mains et dans le cœur, il leur faudrait pour être considérés comme de gras gaulois, et des Grecs, aussi, superbement fatigués, qu'avalait benoîtement le suaire du bitume de plus en plus froid, de plus en plus noir, et sur lequel des Citroën un peu trop banalisées glissaient, parce que la révolution n'était plus au menu des négociations.*^z Rien ne ressemble à plus rien ; mon monde, qui n'a peut-être jamais existé – pourtant si poussif dans ma mémoire à bout de souffle –, il s'est expatrié au-delà des souvenirs, vers une oasis fermentée à moins que cela ne soit vers une mer dont le sel ne constitue plus que l'unique matière première. J'ai beau interpellier mes souvenirs oisifs, rien ne perle à mon front, que l'inexistence contrariée par le rythme des saisons, et, à l'occasion, par la mue des cratères sanguinolents. La lave, bien élevée, se répand de haut en bas, vers les derniers feux de camps – où vivent et se reproduisent les hommes – afin d'insuffler son prosélytisme enflammé. Le haut et le bas sont, peut-être bien, les seuls sens afférents à nos circuits désintégrés. Il n'y a plus ni gauche ni droite et moins encore d'est d'ouest de sud et de nord. L'empire des non-sens s'est sournoisement installé dans nos cœurs, ces dernières pompes capables d'insuffler un souffle de vie à nos corps inertes, pourtant tellement sollicités par des stimulations organiques, peu de choses reluisantes, finalement, hormis les mots. Les mots glissent

sur nos innocences. Les vocables sont initialement bien rangés, dans de petites boîtes préparées à cet effet. Jusque là, ça va. Ensuite, les mots prennent la fuite pour s'organiser en idées, en concepts ; ils se dispersent et finissent par errer et se dissoudre sauf si une âme charitable les cultive en graphie. C'est comme cela qu'il faut commencer. Libérer les mots, en faire des livres qui seront bien rangés.

2. On range

Bien sûr, il faudrait songer à demander l'autorisation. Mais à qui ? A nos dirigeants qui ont comme occupation première la conquête du pouvoir avant d'en organiser son occupation ? A moins que les vrais dirigeants soient ailleurs, dans une galaxie autre, les yeux tournés vers nous, dubitatifs, la pensée subtile et suintante, organisée en plan. Non, cela n'est pas une bonne idée, et comme le reste, ils n'existent probablement pas. Mieux vaut interroger l'origine et la prendre au mot. Nous avons donc (quelques autres et moi, dotés d'un billet de non-retour et ayant raté le dernier train) convoqué Ferdinand de Saussure malgré tout cet espace qui nous sépare.

- mon cher Ferdinand, pourriez-vous nous expliquer quel sens donner aux mots « sémiologie », « synchronie » et « diachronie » ?
- naturellement, « *On peut [...] concevoir [...] une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale : elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale. Nous la nommerons sémiologie (du grec semeïon, « signe ». Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. » [...] la linguistique n'est qu'une partie de cette science générale* ». ³⁶ « *La linguistique synchronique étudie la langue abstraction faite de l'action du temps sur elle. La langue y est saisie pendant le laps de temps le plus limité possible où elle puisse être considérée comme soustraite à l'évolution, au mouvement. Elle étudie la langue sur « l'axe des simultanités » et non pas sur celui des « successivités »*. ³⁷ « *La linguistique synchronique s'occupera donc des rapports psychologiques et logiques reliant des termes coexistants, et formant système, tels qu'ils sont aperçus par la même conscience collective.* » ³⁸

Le jeu qui consiste à prendre des risques avec l'usage de la sémiologie est caduc si l'on tient compte du concept de la guerre de « sans temps » qui heurterait nos mots aux murs statiques de la phrase prononcée sans passé ni sans lendemain. Malgré tout cette diachronie offre l'avantage de rangement de fait en ôtant l'avant et l'après cette phrase. Pouvons-nous douter de l'écriture

³⁶ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 1916

³⁷ Georges Mounin, *Ferdinand de Saussure*, Editions Seghers, 1968

³⁸ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 1916

diachronique ? Oh oui, bien sûr. Doutons de tout avant que – à la lettre – nous ne soyons pris d'une aphasie vocale et graphique. Comme des grains, nous pourrions bien aligner des mots extirpés pour toujours de leur contexte temporel. Nous écrivons au présent un peu comme « demain je suis passé devant cette gare où les trains n'arrivent jamais et n'en partent pas ». Le temps entrave le mouvement, alors restons immobiles, les yeux rivés vers l'intérieur du néant qui se niche au fond de nos yeux rivés vers l'intérieur du néant qui se niche...

3. On oublie

Alors, en attendant mieux et pour toujours, armons-nous de patience afin de ranger le désert. Les grains (de sable) repeints un à un, afin de réanimer le soleil, seront alignés sans fin jusqu'à ce que nos yeux s'ouvrent sur le présent d'une seconde ligne, et ainsi de suite. Le travail achevé, il s'agira d'oublier, *a silentio*, le passé et sa cohorte de dérisions et le futur qui hante l'esprit et creuse des sillons mnésiques à notre insu. La vague les emporte à moins qu'un deuxième sillon creuse encore et encore le même sillon et encore le même sillon, ainsi la vague restera figée dans sa synchronie prénatale, très vite oubliée dans son œuf lui aussi figé jusqu'à la fin de ce présent. Enfin libres, pensons-nous. Ne nous reste qu'à observer aujourd'hui. *Aujourd'hui, la chambre de Hutting est une pièce qui sert rarement. Au-dessus du divan-lit recouvert d'une fourrure synthétique et garni d'une trentaine de coussins bariolés, est cloué un tapis de prière en soie provenant de Samarkand, avec un décor rose passé et de longues frises noires. A droite un fauteuil crapaud tendu de soie jaune sert de chevet : il supporte un réveil en acier brossé affectant la forme d'un court cylindre oblique, un téléphone dont le cadran est remplacé par un dispositif de touches à effleurement, et un numéro de la revue d'avant-garde la Bête Noire. Il n'y a pas de tableau sur les murs mais, à gauche du lit, monté sur un cadre d'acier mobile qui en fait une sorte de monstrueux paravent, une œuvre de l'Intellectualiste italien Martiboni : c'est un bloc de polystyrène haut de deux mètres, large d'un, épais de dix centimètres, dans lequel sont noyés de vieux corsets mêlés à des piles d'anciens carnets de bal, des fleurs séchées, des robes de soie usées jusqu'à la corde, des lambeaux de fourrures mangées aux mites, des éventails rongés ressemblant à des pattes de canard dépouillées de leurs palmes, des souliers d'argent sans semelles ni talons, des reliefs de festin et deux ou trois petits chiens empaillés.^{aa}* Aujourd'hui le structuralisme ne peut se ranger, pas plus que la psychanalyse qui n'en finit pas d'agoniser la bouche ouverte, baillant aux corneilles dont le vol est définitivement suspendu. C'est un peu ironique que d'imaginer une philosophie (le structuralisme) non-évoluée, stagnant dans un ciel qui traîne tellement qu'il semble immobile comme figé dans un rêve inventé par la psychanalyse qui ne peut, d'ailleurs, rien faire d'autre que de généraliser les évidences

structurelles, intimes de son inventeur. En attendant, rien ne se passe dans ces méandres mous, même attendre ne signifie plus rien au regard du vide qui s'incruste dans nos mémoires. Beaucoup de mots disparaissent, comme *aller*, *venir*, et les autres suivent en silence. Probablement, ne subsistent que *être* et *avoir* au présent et au singulier, singulièrement présents. Je dois donc éteindre le *nous* et ne jamais le rallumer. Je suis au centre d'une grande sphère transparente au travers de laquelle je peux voir évoluer des poissons de couleurs et d'aspects différents, si je tends la main vers eux, je ne distingue plus la sphère, pas plus que le reste de mon corps pour lequel je n'ai pas plus d'affection que ça. *Avant*, je pense que si. La sphère n'est dotée ni de jour ni de nuit, le présent fait du sur-place à *jamais* mais également à *toujours*. Derrière la sphère, il y a sans doute quelque chose, mais quoi ? S'il y a des poissons, il y a de l'eau. Et derrière l'eau, je peux me représenter ce que je veux. Derrière la mer il y a une *terra incognita* où tout est bien classé et rangé dans de gigantesques tiroirs dans lesquels se trouvent tous les éléments qui composent l'ensemble des connaissances et probablement un peu plus, avec des tigres ailés et migratoires qui se nourrissent des pages d'un annuaire téléphonique déchiré par un tigre *ancien*. Les noms de gens dont on ignore tout sont dévorés par les tigres affamés, qui semblent en tirer un plaisir certain, dont personne – à ce jour – ne sait si le plaisir *provient* du papier ou du nom des gens. Les tigres sont carnivores mais je pense qu'ils ne peuvent se contenter d'un nom comme simple nourriture, mon nom est désincarné depuis que je ne perçois plus mon corps, et j'y tiens donc beaucoup à ce nom, c'est apparemment tout ce qu'il me reste et j'en conclus donc que je suis heureux de ne pas vivre dans les tiroirs de cette *terra incognita*. Mais alors, que faire ? J'ai bien une idée mais ne peux la scander (aussi innommable que Beckett). Je ne sais pas pourquoi, mais plus grand-chose ne parvient à ma conscience, hormis cette idée qui reste coincée sur le bout de ma langue et qui risque de dessécher, en restant collée sur ce que je pense être ma langue que de toute façon, *avant*, je ne me souviens plus mais je sais encore que la pâle imitation que je suis n'a pas d'original et qu'il faut bien exister en ce présent interminable qui semble avoir arrêté de consumer l'espace et je préfère ne pas évoquer ici le mot que l'on accole souvent à « espace » et qui a disparu sans laisser d'adresse. Reste donc l'espace, ce mot effacé et cette idée collée à ma langue. Avec cela, il me semble que je peux raconter une histoire. Une histoire bien succincte, certes ! Mais qu'importe, il me reste l'espace à défaut du mot disparu. Donc, un renard traverse la sphère et me jette un regard. Il est là, j'en suis sûr, je vois ses yeux jaunes engoncés dans un pelage roux, je distingue parfaitement ses oreilles dressées comme pour entendre une quelconque supplique, mais c'est un malentendu ; je vois ses griffes un peu noires au bout et sa queue magnifique qui me fait une écharpe si j'ai froid, un *jour*. Je me rends compte que je sais que beaucoup de gens écrivent sur les renards, je ne sais pas à quel propos mais qu'importe, mon

nature, ils vivent en fonction du mot. Rien d'originel en eux : aucune attache qui les relie aux sources de l'expérience ; nulle naïveté, nul « sentiment ». Si le sophiste pense, il domine tellement sa pensée qu'il en fait ce qu'il veut ; comme il n'est pas entraîné par elle, il la dirige suivant ses caprices ou ses calculs ; à l'égard de son propre esprit, il se comporte en stratège ; il ne médite pas, il conçoit, selon un plan aussi abstrait qu'artificiel, des opérations intellectuelles, ouvre des brèches dans les concepts, tout fier d'en révéler la faiblesse ou de leur accorder arbitrairement une solidité ou un sens. La « réalité », il ne s'en soucie guère : il sait qu'elle dépend des signes qui l'expriment et dont il importe d'être maître.⁶⁶

Il s'agit-là de ma dernière idée, celle coincée au bout de ma langue en raison d'un problème d'espace, de géométrie et d'équilibre, au mot près, même si le pastiche est au second § mine de rien. Le contour du mot n'est pas un vêtement, il est en fait le fond de son problème.

0. La négligence ou l'art d'espérer

Analogie et métaphore sont de bons compagnons, presque des jumeaux ; ils sont en tout cas assez proches pour suggérer une image venue au monde *ex nihilo*. C'est bien de l'image – donc de la représentation – que naissent les idées. Peut-on en dire autant d'un son ? Deux sons s'associent par analogie mais ne produisent pas de métaphore. Si la métaphore produit une image issue d'autres images regroupées par analogie, le son ne produit une image qu'en puisant d'autres images stockées dans la mémoire. Le *buffer épisodique* se charge de rechercher les images, en faisant son marché dans la mémoire, le tout dans un fort contexte émotionnel. Inutile donc de tenter de vivre sans image ou sans parole, même si celles-ci connaissent une ou des interruptions volontaires ou pas. En effet, diverses pathologies peuvent produire une *coupure momentanée de l'image*, à moins qu'elle ne soit définitive ou n'ayant jamais existé. La forme et le temps s'opposent car l'un a à craindre de l'autre sans hésiter même à contrarier l'utopie par absence de représentation. Que faire de tous ces mots qui ne peuvent s'exprimer et qui s'engrangent quelque part dans l'attente de jours meilleurs, où le soleil daigne éclairer la forme de l'objet qui se fait nommer dans un souffle et qui s'alignera, en mémoire, avec d'autres objets proches ou totalement différents mais que rien ne pourra empêcher de se rapprocher par leurs différences et/ou par leurs analogies. La métaphore se forme alors sans difficulté sans production d'effort, elle devient une *seconde nature* ou, dans un cas qu'il ne nous reste qu'à espérer ou désespérer, une *première nature*. Sous un trottoir pavé de bonnes intentions, il y a peut-être la mer. Tout est affaire

d'organisation mentale à laquelle nous sommes fort attachés pour une simple raison de survie. Comparer c'est décider, donc survivre.

Comme je l'ai souligné plusieurs fois, il semble qu'il y ait peu d'analogie entre la théorie de la grammaire qu'une personne a assimilée et qui lui fournit la base de son utilisation normale et créatrice de la langue d'une part, et tout autre système cognitif isolé et décrit aujourd'hui d'autre part. De la même façon, il y a peu d'analogie utile entre le schéma de grammaire universelle que nous devons, à mon avis, attribuer à l'esprit comme caractère inné, et tout autre système connu d'organisation mentale. Il est tout à fait possible que cette absence d'analogie témoigne plus de notre ignorance d'autres aspects de la fonction mentale que de l'unicité absolue de la structure linguistique ; mais le fait est que nous n'avons pour l'instant aucune raison objective de croire que cela est vrai.^{dd}

Tant pis si l'on prend les mots au pied de la lettre, qu'on les aime, qu'on se les approprie parfois sans ménagement, mais attention ! Méfions-nous des mots prononcés dans un contexte émotionnel violent, les mots devenus morphiques, c'est-à-dire infinis, mots saturniens qui doivent à Fibonacci une concaténation houleuse, ils deviennent alors dangereux. Ce sont ceux prononcés par les vendeurs de dictionnaires, au porte-à-porte et parfois de bouches à oreilles ou de bouche à bouche ; les mots assassins comme un ordre militaire, les mots distillés par les marchands d'amour ; il peut alors s'installer chez le récepteur une forme de naïveté grossière et sans limite, ostentatoire – en contradiction avec la raison, hors jeu, hors mots –, ce sont les mots qui puent, qui tuent mais que certains terroristes de la chose tirent en rafales ; alors il faut considérer que le naïf est négligent mais peut trouver au fond de sa blessure un plasma déguisé en onguent qui ânonne de beaux mots doux, d'autres mots distillés au hasard, des mots non-destructeurs dans un présent de plomb ; le récepteur se représente alors un nouveau monde avec des mots plus hauts que les autres. Il espère recréer une grammaire et une graphie sans écueils, une sorte d'éblouissement à mots couverts. Il retrouvera ainsi la quiétude de la linéarité phrasée et peut-être aussi le mordant de la métaphore grisée, du rythme et du vocabulaire libéré

lorsque j'écris le mot « tigre » ma plume a les crocs

Chapitre 0B

hex 8B fois la mise^{ec}

hex 00

L'abandon de soi n'est pas nécessairement une négligence. Surtout au commencement, à l'approche de l'aube déconcertée par la nuit. Tant de nuits réfrigérées par la lumière lorsque le jour monte et que la lune est aux abois. Tant de nuits où mes yeux ont fui l'ivresse du soleil enfenestré, qui s'incruste dans le salon comme on le ferait d'un site d'occupation militaire. Pour défendre le noir de la nuit je me suis mis à faire de la résistance. Pour faire de la résistance contre le soleil, il suffit parfois de tirer le rideau. Ou de baisser le rideau. Quel que soit le geste, c'est un mouvement résistant qui délimite une frontière : là est la lumière et son ramassis d'images idiotes et ici sommeille la nuit apaisée. C'est un choix comme un autre. Une fois ce choix fait, vers la nuit, les actions se mettent en place avec courtoisie, sans déranger ; une nuit c'est le ménage, une autre nuit la lecture, avec penchée sur son épaule la lune friande de connaissances nouvelles et de simples poèmes parfois naïfs mais sans danger, la nuit suivante c'est l'écriture. *Je vais continuer à écrire pour les autres, écrire pour personne est vain. Je pense que postuler pour l'anonymat est une bonne stratégie, à l'ère du numérique les lettres se dissolvent dans le nombre. Je vais continuer à écrire pour les autres pour le plaisir, pour la recherche obscure et souterraine de la connivence, et continuer encore même si de temps à autre je pouffe comme un enfant ou pleure comme une madeleine ; c'est émotionnellement instable un homme qui aborde le monde sous le signe de l'ogre, avec un appétit démesuré, et en supplément, une allégresse indestructible pour enchanter les lendemains d'un littérateur obscur, mais inlassablement à l'affût.*³⁹ Sans négliger un approvisionnement nutritif nécessaire, il est en outre favorable au destin d'imaginer l'instant s'abonner à l'insomnie. L'insomnie est une rame de tramway comportant quatre arrêts : nuit avec vue sur le lendemain, nuit avec vue sur l'illusion, nuit avec vue sur l'indicible, nuit avec vue sur le comportement macroscopique d'un gaz à partir des caractéristiques des mouvements des corpuscules qui le composent.

Ça paraît compliqué, mais c'est très simple, il suffit, pour une durée bien rangée, d'imaginer une présence sans fin, comme un jour sans nuit, sans sommeil, jusqu'à la fin des temps. La vie serait alors une longue insomnie en forme de labyrinthe dans lequel il serait possible de croiser, par mégarde – ou par garde – d'autres individus en éveil, des queues de rats, des ventricules atrophiés, des plans qui n'indiquent pas le nord, des rires qui se seraient échappés de leurs prisons, des pensées saugrenues mais jouables, des voiles de felouques à la recherche du vent, des

³⁹ Angel Michaud, *Retour vers la Base*, page 69, 2011, http://ladam.eu/retour_vers_la_base_370.htm

armées d'indiens sans écriture que la mer a rejeté, des citrons dont le jaune s'est abandonné à la nuit, des phrases agglutinées aux parois du labyrinthe comme pour jouer au papier-peint ou à la peinture à l'eau, une – mais alors une seule – erreur de jugement qui colle à la peau, une multitude d'anguilles dressées à déglutir sans fin en attendant la pâle illusion de l'aurore.

C'est ainsi que les choses sont.

hex 01

Le dimorphisme sexuel, c'est l'exacte réalité qui unit l'une à l'un et qui les oppose.

hex 02

- mon cher Julio Cortázar, je n'ai qu'une seule question à vous poser : pourquoi n'avez-vous pas écrit *Oh les beaux jours* ?
- parce que je ne suis pas Samuel Beckett

hex 03

On ne tue pas un psychanalyste tous les jours, même en rêve.

hex 04

L'allométrie ^{ff} ($y = kx^a$) consiste à avoir le ventre plus gros que le cerveau.

hex 05

Savant avec trou de mémoire ^{gg}

Savant éminent, histoire romaine en vingt-trois volumes, candidat sûr prix Nobel, grand enthousiasme dans son pays. Subite consternation : rat de bibliothèque à plein temps lance grossier pamphlet signalant omission Caracalla. Relativement peu important, mais de toute façon omission. Admirateurs stupéfaits consultent Pax Romana quel artiste perd le monde Varus rends-moi mes légions homme de toutes les femmes et femme de tous les hommes méfie-toi des Ides de Mars l'argent n'a pas d'odeur par

ce signe tu vaincras. Absence incontestable de Caracalla, consternation, téléphone débranché, savant ne peut répondre au roi Gustave de Suède mais ce roi ne songe pas à l'appeler, plutôt un autre qui compose en vain son numéro en jurant dans une langue morte.

Savant éminent, dramaturgie de la géométrie sans fin, connotée variable aux confins du monde. Sûr de lui, médailles et public reconnaissant. Emotion violente, stupéfaction qui rend blême la peau, oubli volontaire ou pas, dans ses conférences sur l'abstraction numérique, oubli mention Alberto Calderón. Pas dramatique pour autant mais privation de récompense suprême sans équations aux dérivées partielles et opérateurs intégraux singuliers. Savant différent, singulier, désorienté devant problème comportant conditions aux limites restreignant l'ensemble des solutions. Savant angoissé à l'extrême en prenant la mesure de son erreur, pas de rencontre avec le roi Baudouin de Belgique, téléphone débranché, il se mit à jurer dans une langue savante à deux inconnues.

hex 06

- auriez-vous du feu, s'il vous plaît ?
- oui, bien sûr...
- merci
- de rien
- ...
- A : as-tu remarqué ?
- B : quoi ?
- A : c'est un rat qui parle...
- B : oui, j'ai remarqué. Ça ne me choque pas un rat qui parle. Par contre, un rat qui fume, ça me choque !
- ...
- A : monsieur ! Monsieur !
- Voudriez-vous, par hasard, que je vous rende votre feu ?
- A : non, pas du tout ! Je voudrais vous demander...si ce n'est pas trop indiscret... quel est votre nom ?
- monsieur Purgatoire ⁴⁰

⁴⁰ Cf. Angel Michaud, [Retour vers la Base](#), page 100, Lad'AM Editions, 2011 et Angel Michaud, [Retour sur Purgatoire](#), Lad'AM Editions, 2011

hex 07

- plusieurs choses à te dire mon fils : d'abord, attention à la mort ! C'est une MST que m'a transmis ma mère en me donnant la vie. Ensuite, attention à la mise en abyme ! Une mise en abyme c'est...comment dire ? ...c'est la tentative (tentation) de placer chacun dans le rêve de tous. Il y a un début à la mise en abyme, mais il n'y a pas de fin. Par définition

hex 08

Les métaphysiciens de Tlön ne cherchent pas la vérité ni même la vraisemblance : ils cherchent l'étonnement. Ils jugent que la métaphysique est une branche de la littérature fantastique. Ils savent qu'un système n'est pas autre chose que la subordination de tous les aspects de l'univers à l'un quelconque d'entre eux. La phrase tous les aspects doit être rejetée, car elle suppose l'addition impossible de l'instant présent et des passés. Le pluriel les passés n'est pas légitime non plus, car il suppose une autre opération impossible... Une des écoles de Tlön en arrive à nier le temps ; elle raisonne ainsi : le présent est indéfini, le futur n'a de réalité qu'en tant qu'espoir présent ⁴¹. Une autre école déclare que tout le temps est déjà révolu et que notre vie est à peine le souvenir ou le reflet crépusculaire, et sans doute faussé et mutilé, d'un processus irrécupérable. Une autre, que l'histoire de l'univers – et dans celle-ci nos vies et le plus ténu détail de nos vies – est le texte que produit un dieu subalterne pour s'entendre avec un démon. Une autre, que l'univers est comparable à ces cryptographies dans lesquelles tous les symboles n'ont pas la même valeur et que seul est vrai ce qui arrive toutes les trois cents nuits. Une autre, que pendant que nous dormons ici, nous sommes éveillés ailleurs et qu'ainsi chaque homme est deux hommes. ⁴²

Je n'en ai pas l'air, mais, tel que vous me voyez, j'ai passé mes dernières vacances à Tlön. J'y ai séjourné deux semaines entières dans quelque chose qu'on appellerait ici un...hôtel...

Pour faire quoi que ce soit dans cet « hôtel », il y a deux outils à notre disposition : une cloche de verre et un boulier ^{hh}. Avec l'aide de ces deux instruments, il est possible de tout faire, surtout l'improbable. La cloche sert d'interphone musical et le boulier contient tous les savoirs du monde sans que ne soient notifiés nul auteur, nul inventeur et sans – surtout – que cela paraisse anonyme. Je ne peux pas vous décrire parfaitement cet endroit et je vous encourage donc à vous y rendre, pour vos vacances par exemple, mais en évitant soigneusement celles de Noël. En effet,

⁴¹ Russell (*The analysis of mind*, 1921, page 159) suppose que la planète a été créée il y a quelques minutes, pourvue d'une humanité qui se « rappelle » un passé illusoire.

⁴² Borges, *Fictions, Tlön, Uqbar, Orbis, Tertius*, Editions Gallimard, 1957 et 1965, pour la traduction française

sur Tlön, la période de Noël est appelée « Journées sans conteste ». J'ignore ce que cela signifie, mais je me suis promis d'ouvrir une enquête.

Ce ne sera qu'une question de temps.

Pour l'heure, je prépare un ouvrage, dont je vous ferai allègrement profiter : *Retour à Tlön*.⁴³

Ce ne sera qu'une question de temps.

hex 09

ne pas oublier de bien nourrir le labyrinthe...



hex 0A

Mais le goût des rencontres et des parallélismes répond chez Borges à une idée plus profonde, et dont les conséquences nous importent. Cette idée, nous en trouvons une formulation agressive dans le conte Tlön Uqbar Orbis Tertius : « On a établi que toutes les œuvres sont l'œuvre d'un seul auteur, qui est intemporel et anonyme⁴⁴ ». Au nom de cette certitude, les écrivains de Tlön ne signent pas leurs livres, et l'idée même de plagiat y est inconnue, comme sans doute celle d'influence, de pastiche ou d'apocryphe. Tlönien à leur manière sont George Moore ou James Joyce, qui ont « incorporé à leurs ouvrages des pages et des pensées qui ne leur appartiennent pas » ; tlönien à sa façon, complémentaire, Oscar Wilde, qui « offrait souvent des sujets à qui voulait les traiter », ou encore Cervantes, Carlyle, Moïse de Leon et tant d'autres dont Borges, qui attribuaient à quelques fabuleux prête-noms la paternité de leurs ouvrages ; tlönien par excellence ce Pierre Ménard, symboliste nîmois du début du siècle, qui, las de spéculer sur Leibniz et Raymond Lulle ou de transcrire en alexandrins le Cimetière marin (comme Valéry lui-même propose⁴⁵ d'allonger d'un pied les vers heptasyllabes de l'Invitation

⁴³ Angel Michaud, Système 4, Satellite 7, [Retour à Tlön](#), Lad'AM Editions, 2016

⁴⁴ *Fictions*, p. 36

⁴⁵ Jean Prévost, *Baudelaire*, p. 329

au Voyage), entreprit un jour de réinventer de son propre fonds, et sans anachronisme de pensée, les deux parties du Quichotte, et donna à son dessein un début de réalisation d'une miraculeuse exactitude ⁴⁶. Appliquant à lui-même sa propre méthode, Borges n'a pas manqué de signaler les versions antérieures, données par Shelley, Emerson ou Valéry, de l'idée qui nous occupe. Selon Shelley, tous les poèmes sont autant de fragments d'un unique poème universel. Pour Emerson, « une seule personne est l'auteur de tous les livres qui existent dans le monde ». Quant à Valéry, chacun se souvient qu'il réclamait une histoire de la littérature comprise « comme une histoire de l'esprit en tant qu'il produit ou consomme de la littérature, et cette histoire pourrait même se faire sans que le nom d'un écrivain y fût prononcé ».⁴⁷

hex 0B

Les femmes, du moins celles que j'ai connues ou dont j'ai entendu narrer les comportements ont une personnalité extravagante. La multiplicité de leurs caractères mène parfois leurs pères ou leurs maris à entretenir une confusion entre « multiplicité » et duplicité. Faire fi de la duplicité est une manière habile pour extraire l'essentiel de la pensée féminine. Les femmes sont certes des jardins de par leur beauté, mais elles semblent également pourvues d'un raisonnement composé de répétitions infinies et de labyrinthes tissés de paroles.

Naturellement, nous savons tous que la seule observation nous confine au jardin alors qu'avec un peu de courage, pour qui se montre téméraire, en puisant dans la pensée féminine, nous pourrions y découvrir autre chose qu'une simple apparence. Encore faut-il se laisser convaincre à pénétrer dans le labyrinthe, sachant que celui-ci prend vie à l'orée mais n'a vraisemblablement pas d'issue. J'en suis le témoignage vivant car celle qui était destinée à devenir ma moitié, s'est laissée entreprendre sans délicatesse par la mort. Le labyrinthe a disparu, me laissant essulé jusqu'à ce que je découvre, au cours d'un hasardeux voyage, une plume. La plume est l'interprète de l'âme : ce que l'une pense, l'autre l'exprime.

Plus tard, d'autres labyrinthes m'ouvrirent leurs portes qui, comme je l'imaginai, n'avaient d'autres issues que la fin des jours de celles qui les possèdent, les entretiennent, les arrosent en période de chaleur et en récoltent, lorsqu'il en est temps, les fruits savoureux.

Cela à condition que le diable oublie un temps les fastes et sinuuses pensées d'argile. ^{48 ii}

⁴⁶ *Fictions*, p. 57

⁴⁷ Gérard Genette, *Figures*, Editions du Seuil, 1966, p. 124

⁴⁸ Miguel de Cervantes, *Nouvelles exemplaires*, 1613

hex 0C

Considérer l'étanchéité comme seule et unique qualité d'une matière est une erreur. La perméabilité de notre monde nous permet de respirer et de bénéficier de la lumière. Moi-même, je suis aussi peu étanche qu'une machine est fiable. Par nature, toute machine est dérégulée, donc poétique. Cela confère à notre environnement ainsi qu'à nous-mêmes une trajectoire incertaine, non linéaire, habitée par l'ouverture sans limite, même si comptabilisée, de l'arc et sa truculence exacerbée.

Faire allégeance au temps est une tendance remarquable même si tout à fait utopique. Sans la moindre souplesse d'esprit, l'ordonnance a ses failles que nous ne saurions éviter. Nous nous jetons dans le piège avec un délice tel qu'il s'accroît dans de multiples proportions, qu'il nous faut classifier l'air du temps et sa cohorte d'enchantements.

Classer et ranger le temps est une solution viable mais non pérenne si l'on y regarde de trop près ; les éponges pourraient bien avoir l'air de cladesⁱⁱ en sursis.

hex 0D

Ce livre a son lieu de naissance dans un texte de Borges. Dans le rire qui secoue à sa lecture toutes les familiarités de la pensée – de la nôtre : de celle qui a notre âge et notre géographie -, ébranlant toutes les surfaces ordonnées et tous les plans qui assagissent pour nous le foisonnement des êtres, faisant vaciller et inquiétant pour longtemps notre pratique millénaire du Même et de l'Autre. Ce texte cite « une certaine encyclopédie chinoise » où il est écrit que « les animaux se divisent en : a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans cette présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poil de chameau, l) et cætera, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin semblent des mouches ».[...]

[...] La monstruosité que Borges fait circuler dans son énumération consiste au contraire en ceci que l'espace commun des rencontres s'y trouve lui-même ruiné. Ce qui est impossible, ce n'est pas le voisinage des choses, c'est le site lui-même où elles pourraient voisiner. Les animaux « i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un très fin pinceau de poils de chameau », - où pourraient-ils jamais se rencontrer, sauf dans la voix immatérielle qui prononce leur énumération, sauf sur la page qui la transcrit ? Où peuvent-ils se juxtaposer sinon dans le non-lieu du langage ? Mais celui-ci, en les déployant, n'ouvre jamais qu'un espace impensable. La catégorie centrale des animaux « inclus dans la présente classification » indique assez, par l'explicite référence à des paradoxes

connus, qu'on ne parviendra jamais à définir entre chacun de ces ensembles et celui qui les réunit tous un rapport stable de contenu à contenant : si tous les animaux répartis se logent sans exception dans une des cases de la distribution, est-ce que tous les autres ne sont pas dans celle-ci ? Et celle-ci à son tour, en quel espace réside-t-elle ? L'absurde ruine le et de l'énumération en frappant d'impossibilité le en où se répartiraient les choses énumérées. Borges n'ajoute aucune figure à l'atlas de l'impossible ; il ne fait jaillir nulle part l'éclair de la rencontre poétique ; il esquisse seulement la plus discrète mais la plus insistante des nécessités ; il soustrait l'emplacement, le sol muet où les êtres peuvent se juxtaposer. Disparition masquée ou plutôt dérisoirement indiquée par la série abécédaire de notre alphabet, qui est censé servir de fil directeur (le seul visible) aux énumérations d'une encyclopédie chinoise...Ce qui est retiré, en un mot, c'est la célèbre « table d'opération » ; en rendant à Roussel une faible part de ce qui lui est toujours dû, j'emploie ce mot « table » en deux sens superposés : table nickelée, caoutchouteuse, enveloppée de blancheur, étincelante sous le soleil de verre qui dévore les ombres, – là où pour toujours peut-être, le parapluie rencontre la machine à coudre ; et, tableau qui permet à la pensée d'opérer sur les êtres une mise en ordre, un partage en classes, un groupement nominal par quoi sont désignées leurs similitudes et leurs différences, – là où, depuis le fond des temps, le langage s'entrecroise avec l'espace.

Ce texte de Borges m'a fait rire très longtemps, non sans un malaise certain et difficile à vaincre. Peut-être parce que dans son sillage naissait le soupçon qu'il y a pire désordre que celui de l'incongru et du rapprochement de ce qui ne convient pas ; ce serait le désordre qui fait scintiller les fragments d'un grand nombre d'ordres possibles dans la dimension, sans loi ni géométrie, de l'hétéroclite ; et il faut entendre ce mot au plus près de son étymologie : les choses y sont « couchées », « posées », « disposées » dans des sites à ce point différents qu'il est impossible de trouver pour eux un espace d'accueil, de définir au dessous des uns et des autres un lieu commun. Les utopies consolent : c'est que si elles n'ont pas de lieu réel, elles s'épanouissent pourtant dans un espace merveilleux et lisse ; elles ouvrent des cités aux vastes avenues, des jardins bien plantés, des pays faciles, même si leur accès est chimérique. Les hétérotopies inquiètent, sans doute parce qu'elles minent secrètement le langage, parce qu'elles empêchent de nommer ceci et cela, parce qu'elles brisent les noms communs ou les enchevêtrent, parce qu'elles ruinent d'avance la « syntaxe », et pas seulement celle qui construit les phrases, - celle moins manifeste qui fait « tenir ensemble » (à côté et en face les uns des autres) les mots et les choses. C'est pourquoi les utopies permettent les fables et les discours : elles sont dans le droit fil du langage, dans la dimension fondamentale de la fabula ; les hétérotopies (comme on en trouve si fréquemment chez Borges) dessèchent le propos, arrêtent les mots sur eux-mêmes, contestent,

dès sa racine, toute possibilité de grammaire ; elles dénouent les mythes et frappent de stérilité le lyrisme des phrases.⁴⁹

Portrait d'une classification



kk

hex 0E

Comme les bibliothécaires borgésiens de Babel, qui cherchent le livre qui leur donnera la clé de tous les autres, nous oscillons entre l'illusion de l'achevé et le vertige de l'insaisissable. Au nom de l'achevé, nous voulons croire qu'un ordre unique existe qui nous permettrait d'accéder d'emblée au savoir ; au nom de l'insaisissable, nous voulons penser que l'ordre et le désordre sont deux mêmes mots désignant le hasard.⁵⁰

hex 0F

J'ai proposé à une fille nommée Liliane de vivre avec moi une Odyssée. Je l'ai invitée au restaurant puis nous avons grimpé le long d'une gouttière pour marcher sur un toit. Ensuite, depuis les tuiles, nous nous sommes jetés dans une piscine mais elle ne savait pas nager. Elle m'a giflé, vexée. Je ne l'ai jamais revue. Il faut dire que Liliane et l'Odyssée, c'était mal barré...

C'est ma faute aussi à toujours vouloir impressionner les filles. D'autant plus, qu'en fait d'impressions, elles n'ont nullement besoin de moi. En général et d'après les statistiques, elles se

⁴⁹ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966

⁵⁰ Georges Perec, *Penser/Classer*, Hachette, 1985

donnent l'impression de vivre avec un bon livre et une plage de sable fin et, bien sûr, beaucoup de soleil. Enfin, ça, c'est bien une vue (basse) de mec, vouloir réduire les filles à un bain de soleil en compagnie de Marc Levy, qui est bien plus sexy que George Washington, encore que... Cette tendance malsaine à vouloir confiner les filles à un simple jeu de séduction, c'est lamentable. Cette tendance malsaine à vouloir combiner les filles à un simple jeu de réduction, c'est regrettable. C'est pourquoi je regrette. De toute façon, les filles ne sont pas plus romantiques que les garçons. D'ailleurs quel sens donner à « romantique » ? Le sens d'un mouvement culturel qui émerge au mitan du XVIIIe siècle avec comme héros Jean-Jacques Rousseau dans le rôle du précurseur éclairé par le siècle des Lumières, ayant dans sa ligne de mire Ludwig Tieck, Schelling et Novalis, le « groupe d'Iéna » au complet ; sans oublier Caspar David Friedrich, James Macpherson et tous les autres ; les français qui écrivaient des livres dans la douleur, des livres avec lesquels on m'a tapé sur la tête au collège et au Lycée – dans la douleur. J'en garde encore d'atroces séquelles.

Le romantisme m'emmerde, je préfère bavarder avec ma voisine, la belle ténébreuse et ses sept chats. J'espère qu'elle sait nager.

hex 10

- Paul Pignon : mais pourquoi ?
- c'est ainsi : que faire d'un héritage ? Hypothèse 1 : s'il s'agit d'argent, on peut le dépenser sans compter non sans une arrière-pensée pour celle ou celui qui l'a transmis, l'investir, le stocker. Une « arrière-pensée » cadrée par une inévitable émotion positive ou négative. Hypothèse 2 : s'il s'agit d'un bien matériel, comme d'une [maison](#), d'un terrain ou d'un bateau, il est possible d'en prendre possession de manière « matérielle », en habitant la [maison](#), cultivant le terrain, voguant sur le bateau. On peut naturellement revendre ces biens matériels et revenir de ce fait à l'hypothèse 1. Hypothèse 3 : s'il s'agit d'idées ou d'une culture, d'un bien immatériel, comme par exemple une langue ou une démocratie, cela se complique quelque peu, en effet, les idées sont un héritage conceptuel et, même si elles peuvent se monnayer, entrent dans un domaine totalement différent. Je persiste intentionnellement dans un domaine culturel et non biologique. L'héritage génétique est complexe : hérédité d'une espèce et de tout ce qui s'y rapporte comme – pour ce qui me concerne en tout cas - : genre *Homo*, famille *Hominidae*, ordre *Primates*, classe *Mammalia*, embranchement *Chordata*, rameau *Deuterostomia*, sous règne *Bilateria*, règne *Animalia* et

empire *Eukaryota* (nous rangeons et classons tout comme Borges, Perec et Lecointre⁵¹, ce que je nommerais ici la « tendance BPL »). Je préfère réduire – pour simplifier – ce que nous sommes culturellement. Nous ne saurions être sans l'héritage culturel, mais nous voudrions être tellement sans... Depuis l'invention de l'écriture, ou plutôt du signe, nous notons tout, nous représentons tout, jusqu'à l'extrême possibilité de cet exercice. Car, bien entendu, il faut inclure à cette transposition besogneuse, l'image, animée ou pas. La littérature, ou ce que nous nommons ainsi, dans notre population, en France en l'occurrence, nous convoquons jusqu'au plagiat ceux dont nous héritons. Le mieux, pour se mettre à l'abri d'un problème éthique ou pénal est l'usage intensif des relations transtextuelles, ou s'enfermer dans un autisme de type *mimêsis*. D'aucuns ont « classé » ces relations transtextuelles⁵² en cinq catégories : 1) L'intertextualité, relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire eidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre et cela sous une forme explicite : la citation, ou sous une forme implicite : le plagiat, etc. 2) La paratextualité, relation que le texte entretient, dans l'ensemble formé par une œuvre littéraire, avec son paratexte : titre, sous-titre, intertitre ; préfaces, postfaces, avertissements, avant-propos, etc., notes marginales, infrapaginales ; [Etc.]. 3) la métatextualité : relation dite « de commentaire », qui unit un texte à un autre texte dont il parle, sans nécessairement le citer. 5) (*il sait*^{ll}) L'architextualité, l'ensemble des catégories générales, ou transcendantes – types de discours, mode d'énonciation, genres littéraires, etc. – dont relève chaque texte singulier. Relation tout à fait muette, que n'articule, au plus, qu'une mention paratextuelle (l'indication Roman accompagnant le titre sur la couverture). 4) L'hypertextualité, toute relation unissant un texte B (hypertexte) à un texte A (hypotexte) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire. L'hypertexte est un texte dérivé d'un autre texte préexistant au terme d'une opération de transformation : transformation simple (transposer l'action du texte A vers une autre époque : Ulysse de Joyce) ou transformation indirecte (ou imitation : engendrement d'un nouveau texte à partir de la constitution préalable d'un modèle générique, ex. : L'Énéide⁵³).⁵⁴

- Paul Pignon : merci Angel...et...bonsoir...

⁵¹ Guillaume Lecointre, *Classification phylogénétique du vivant*, Belin, 2001

⁵² Lire : Angel Michaud, *Base 16*, page 65, Lad'AM Editions, 2015

⁵³ Virgile, *Énéide*, 29, 19, avant notre ère

⁵⁴ D'après : Gérard Genette, *Palimpsestes*, Editions du Seuil, 1982 et Marc Escola (Fabula, la Recherche en littérature) : http://www.fabula.org/atelier.php?Les_relations_transtextuelles_selon_G._Genette

- **Remarques :**

« Il ne faut pas considérer ces cinq types de transtextualité comme des classes étanches, sans communication ni recoupement réciproque » ; « leurs relations sont au contraire nombreuses, et souvent décisives », que l'hypertexte, par exemple, a « souvent valeur de commentaire » de l'hypotexte dont il est le produit » etc. : « Les diverses formes de transtextualité sont à la fois des aspects de toute textualité et, en puissance, et à des degrés divers, des classes de textes » ; ex. : « tout texte peut être cité, et donc devenir citation, mais la citation est une pratique littéraire définie, évidemment transcendante à chacune de ses performances, et qui a ses caractères généraux. » (« seul l'architexte, sans doute, n'est pas une classe, puisqu'il est, si j'ose dire, la classéité (littéraire) même : reste que certains textes ont une architextualité plus prégnante (plus pertinente) que d'autres »).

[...]

- **Typologie des pratiques hypertextuelles**

(« la littérature au second degré », sous-titre de l'ouvrage) : – Deux modes fondamentaux de dérivation : la transformation qui s'en prend à un texte ; l'imitation qui reproduit à un style, une manière. → distinguer la parodie (dans Ulysse Joyce transpose l'Odysée) du pastiche (Proust dans l'Affaire Lemoine imite les styles de Balzac, Flaubert, etc.). – Trois « fonctions » (intentions et effets) pour chacune ces relations de transformation ou d'imitation : régimes ludiques, satiriques ou sérieux. Soient six catégories : trois par transformation : PARODIE (Boileau, Chapelain décoiffé) TRAVESTISSEMENT (Scarron, Virgile travesti) TRANSPOSITION (Th. Mann, Docteur Faustus) trois par imitation : PASTICHE (Proust, l'Affaire Lemoine) CHARGE (Reboux et Muller, A la manière de...) FORGERIE (Quintus de Simyrne, Suite d'Homère).

- **Remarques :**

« Aucune des « pratiques » [type d'opération] n'est vraiment élémentaire, et chacune d'elles, en particulier la transposition, reste à analyser en opérations plus simples ; inversement, [il existe] des genres plus complexes, mixtes de deux ou trois pratiques fondamentales. » « La transformation sérieuse, ou transposition, est sans nul doute la plus importante de toutes les pratiques hypertextuelles, ne serait-ce que [...] par l'importance historique et l'accomplissement esthétique de certaines des œuvres qui y ressortissent. Elle l'est aussi par l'amplitude et la variété des procédés qui y concourent. La parodie peut se résumer à une modification ponctuelle, voire minimale, ou réductible à un procédé mécanique comme celui du lipogramme ou de la translation lexicale (cf. Oulipo) ; le travestissement se définit presque exhaustivement par un type unique de transformation stylistique (la trivalisation) ;

[...]

...Voilà pourquoi il n'y a de pastiche que de genre, et pourquoi imiter une œuvre singulière, un auteur particulier, une école, une époque, un genre, sont des opérations structurellement identiques – et pourquoi la parodie et le travestissement, qui ne passent en aucun cas par ce relais, ne peuvent jamais être définis comme des imitations, mais bien comme des transformations, ponctuelles ou systématiques, imposées à des textes. Une parodie ou un travestissement s'en prennent toujours à un (ou plusieurs) texte(s) singulier(s), jamais à un genre. [...] On ne peut parodier que des textes singuliers ; on ne peut imiter qu'un genre (un corpus traité, si mince soit-il, comme un genre) – tout simplement, et comme chacun le savait d'avance, parce qu'imiter, c'est généraliser. »⁵⁵

La tendance BPL a quelques belles heures claires devant elle, en attendant le printemps, Godot et la dernière lueur de la braise.

hex 11

Je commence une phrase et préfère la terminer avant l'arrivée du point qui me préviendra que cette phrase prend fin ; il y a des subterfuges pour cela, mais je les laisse aux spécialistes de la littérature, savants et autres critiques qui savent de quoi ils parlent, alors que moi, c'est tout juste si je sais à quoi je pense, et c'est bien pour cela que sur les conseil d'Alfred Hitchcock, je me suis organisé pour laisser glisser le temps par-dessus mon épaule en n'ayant pour espace qu'un rectangle relativement réduit, une fenêtre,
*un chien a aboyé une fois dans la cour. Puis il a aboyé une seconde fois. Ce devait être un chien-loup.*⁵⁶

hex 12

- *peut-être n'y a-t-il pas tant de coupables que ça ?*
- *ben si ! je suis sûr qu'il y a plein de coupables !*
- *je pense qu'il y a sans nul doute moins de coupables que de boucs émissaires*⁵⁷

hex 13

*Quelle folie que de croire que le vent n'existe que pour nous aider à respirer. Il n'a de raison d'être, en fait, que pour empêcher d'entendre. Comme le soleil dans les yeux nous empêche de voir.*⁵⁸

⁵⁵ Gérard Genette, *Palimpsestes*, Editions du Seuil, 1982

⁵⁶ Arrabal, *Viva la muerte*, Christian Bourgois Editeur, 1971

⁵⁷ Angel Michaud, Système 4, Apostille 1, [Luca](#), page 8, Lad'AM Editions, 2016

⁵⁸ Angel Michaud, Système 4, Apostille 2, [Pierre Poirre](#), page 12, Lad'AM Editions, 2016

hex 14

*Mes yeux sont brûlants et pleurent l'amertume des hommes, les tiens sont clairs et brillent de joie dans la lumière du jour.*⁵⁹

hex 15

*Le risque, avec l'amour, c'est de croire ou de se représenter ou d'imaginer ou de se persuader n'importe quoi. Et à la fin, tout le monde meurt et l'oubli devient la seule religion de l'esprit.*⁶⁰

hex 16

*Avec un brin de solitude pour orner les longues mèches d'une perruque imaginaire, fiancée aux montagnes lointaines creusée par les larmes acides des hommes. Le tout couronné d'un chef qui ne s'apparente que très peu à la mitre.*⁶¹

hex 17

J'ose dorénavant des tas de choses que je n'osais pas auparavant. J'ose m'approcher des gens pour leur parler. J'ai osé ouvrir les livres me permettant cet accès douloureux, au début. J'ai osé faire un clin d'œil aux méduses. Non...là, je triche. En fait, faire des clins d'œil aux méduses est dans ma nature. Je suis né comme ça, à croire que dans le ventre de ma mère, je m'amusais déjà à les taquiner mais je n'en garde aucun souvenir. J'ose parler ouvertement de tout et de rien. J'ai constaté, en forçant mon sens de l'observation, qu'il faut d'abord parler de rien (cela s'appelle « tisser un lien social ») si l'on veut aborder le tout. Mais pas tout de suite. Il est très important de beaucoup tisser et c'est comme cela – paraît-il – que l'on se fait des amis. Je ne perçois rien d'autre que le temps que j'ai mis à tisser pour savoir que j'ai un ami. Je me suis acheté un calendrier et je barre, les uns après les autres, tous les jours de tissage effectués. Au bout de 365 ratures, il s'est écoulé une année et mon ami n'est pas encore mon ami. Alors, je rature une année de plus. Ce que j'ai appris, c'est qu'il faut beaucoup raturer pour se faire des amis. Au bout de plusieurs années, donc de beaucoup de raturages, je sais enfin que j'ai un ami. Mais...que faire d'un ami ? Ça, je ne le sais pas encore car personne n'a jamais écrit un manuel qui pourrait

⁵⁹ Angel Michaud, Système 4, Apostille 3, [Ida Gross](#), page 16, Lad'AM Editions, 2017

⁶⁰ Angel Michaud, Système 4, Apostille 4, [Amath](#), page 18, Lad'AM Editions, 2017

⁶¹ Angel Michaud, Système 4, Apostille 5, [Florence](#), page 57, Lad'AM Editions, 2017

s'intituler *De l'usage des amis*, avec comme sous-titre *Après avoir domestiqué vos animaux, domestiquez vos amis*. Si jamais vous avez comme intention d'écrire ce livre, je vous remercie par avance de me le faire parvenir ou me dire où je puis l'acheter.

C'est comme ça. Il faut toujours procéder par étapes successives pour se faire des amis. Pour vous c'est facile, cela vient naturellement, pour moi, c'est beaucoup de travail. Beaucoup. Une prochaine fois – si vous voulez – je vous apprendrai comment devenir invisible par inconsistance sociale.

hex 18

[...] *il n'y a que les regards qui se comptabilisent dans les mers de sable.*⁶²

hex 19

En admettant que le hasard fasse bien les choses, nous ne pourrions – par voie de conséquence – plus nous fier à lui pour cause de malentendu. Suivant cette logique, il y aurait donc une organisation souterraine et sournoise dans le concept même du hasard. Mais alors le hasard n'aurait plus de définition, ni de corps ni de contour. Il serait l'expression non fortuite d'une puissance extérieure que nous pourrions, par exemple, appeler dieu. Si le hasard est le choix de dieu, le hasard est donc un choix. « Choix » est l'antonyme de « hasard », lorsqu'un mot exprime son contraire et que le glissement sémantique pivote à 180°, nous pouvons alors considérer que le hasard *serait* une farce non négligeable dans le jeu géant des entrelacs sociaux. Le hasard n'existe donc plus. Tout est écrit, tout est joué. Nous voici enveloppé dans un déterminisme qui ne tient pas chaud, mais qui, bien au contraire, glace le sang. Si notre sang est glacé c'est que nous n'avons plus de souffle, pas suffisamment pour vivre. Nous sommes des zombies, des fantômes errants d'un lieu à l'autre, d'un temps à l'autre, avec comme seule préoccupation de préparer un catafalque géant pour contenir la moitié des fantômes de ce temps, du passé et du futur. L'autre moitié, sans antinomie, sera spectateur de ceux destinés à disparaître pour toujours, dans l'attente que d'autres ombres venues de l'espace deviennent à leur tour des spectateurs, etc.

Tout compte fait, au lieu de deviser de la sorte, il paraît urgent de faire au hasard un bouche-à-bouche effréné, de le mettre sous un défibrillateur, à moins que le hasard n'ait pas de cœur, ce qu'il est facile de confirmer lorsqu'on revient de loin. S'il survit, alors nos vies reprendront leur

⁶² Angel Michaud, Système 4, Satellite 7, [Retour à Tlön](#), page 7, Lad'AM Editions, 2016

course, comme une mouche dans un verre, en se heurtant aux parois sans fins, volontairement mises en abyme afin que nul ne puisse prévoir ce qui lui arrivera dans la microseconde à venir. Notre patience est sans fin, sans limite, comme l'était autrefois – dans un autre monde – notre foi. Donc, et c'est rassurant, les dés sont jetés.⁶³

hex 1A

Tout est si sombre. Julien Ambrosioni illustre son propos par l'histoire suivante : « *Ma vue a baissé assez rapidement, en quelques mois, et progressivement. Au début, je n'y prêtais qu'une attention relative. Après une dizaine de semaines, je commençais à en parler dans mon entourage, puis, quelque temps plus tard, je commençais à éprouver des difficultés à conduire mon véhicule. Ensuite, cela ne m'a plus été possible la nuit. C'est étonnant comme une voiture est un paramètre pertinent pour évaluer ce que l'on peut encore percevoir de son environnement lorsque la vue s'en va. Maintenant, je n'y vois presque plus rien. Je ne peux reconnaître un visage qu'à seulement un mètre ou deux. J'évite de sortir afin d'éviter de ne pas croiser le regard de celui ou celle qui me salue. Chez moi, je n'ai pas de difficulté à me repérer. Je dois être amusant à voir, regardant la télévision, le visage à vingt centimètres de l'écran. Lorsque j'entends un bruit que je ne reconnais pas, c'est plus difficile. L'autre jour, j'ai entendu un claquement sec et j'ai passé trois heures pour découvrir que ce n'était qu'un glaçon qui avait éclaté dans le réfrigérateur. A l'extérieur, les gens me parlent et se comportent comme si je voyais encore. J'essaye de deviner le sens du mouvement de leurs bras et mains, et souvent, ils me désignent un objet ou quelqu'un que je ne peux reconnaître. Si je m'efforce à faire semblant, je m'épuise et perd alors le sens des mots. N'y voyant plus, je ne suis plus tout à fait vivant, plus tout à fait là. Depuis peu, mon ombre m'a abandonné. Je le sais car je distingue encore la lumière du jour, tout particulièrement les jours où le soleil brille dans le ciel. Depuis quelques jours, je m'applique à organiser ma vie intérieure. Ma conscience s'est considérablement modifiée et m'envahit comme si elle prenait possession de mon corps. Enfin ! Me direz-vous... Oui, sans doute, mais ce n'est pas très amusant et ne rend pas plus heureux. Mon oreille n'est pas entraînée pour relayer correctement ma vue et je me trompe régulièrement pour classifier les sons. Certains me sont familiers, certes, mais beaucoup m'envahissent – je sais qu'ils existaient déjà lorsque j'étais voyant mais n'y prêtais que peu d'attention – de manière très désagréable. Le bruit des pas des personnes dont je perçois à peine la silhouette, me permet maintenant de pouvoir commencer à les classer. Je me représente des boîtes dans lesquelles je classe le son des pas : les pas légers, les pas lourds, les pas rapides ou lents, les pas qui paraissent sympathiques et ceux dont je me méfie ; je cherche alors un refuge, prenant conscience que*

⁶³ Le mot « hasard » provient de l'arabe az-zahr, jeu de dés

mon intérieur ne me protège pas de l'extérieur. Un jour, je me jeterai dans les airs et resterai suspendu au-dessus de mon village et je distinguerai alors un nombre de détails impressionnants que je suis en train d'oublier : le sourire narquois de la fille qui habite depuis peu au-dessus de la boulangerie, le regard effrayé du petit garçon qui se rend seul à l'école avec un cartable gros deux fois comme lui, les étranges lunettes réfléchissantes de ce cycliste danois qui passe des vacances sereines à tenter de sculpter son corps en espérant trouver, au détour d'une colline, la fille dont il aura trois enfants, un garçon et deux filles. Ne pas voir donne un blanc-seing à l'imagination et je compte bien m'en servir comme d'une arme redoutable. »⁶⁴

Lorsque le monde se sera assombri pour moi, c'est ainsi que je penserai.

hex 1B

Je me suis récemment acheté plusieurs bibliothèques dont j'ai orné les cloisons de mon appartement. Avec celles que je possédais déjà, j'ai maintenant seize meubles à rayons qui vont me permettre d'enfin ranger mes dictionnaires et mes encyclopédies que je collectionne depuis toujours. *La sémiotique, la linguistique, la philosophie du langage, les sciences cognitives et les sciences informatiques utilisent depuis longtemps les notions de dictionnaires et d'encyclopédies pour distinguer deux modèles et deux conceptions de la représentation sémantique, qui renvoient à une représentation générale du savoir et/ou du monde.*⁶⁵ Je dois dire que j'éprouvais la plus grande difficulté à ranger tous ces livres qui encombraient le sol de mon appartement depuis des années. J'avais le choix : par couleur, par taille, au hasard...le « par thème » étant impossible. Quoi que...je pourrais les ranger en fonction des critères suivants : tout d'abord séparer les dictionnaires des encyclopédies, et pour les dictionnaires, synonymes, antonymes, citations, mais établir une classification de ce type est très compliqué. *Le modèle en forme de dictionnaire ne devrait comporter, pour la définition d'un terme (et de concept correspondant) que les propriétés nécessaires et suffisantes pour distinguer ce concept d'un autre ; ou encore, il ne devrait contenir que ces propriétés définies par Kant comme analytiques (analytique étant ce jugement a priori dans lequel le concept qui fait office de prédicat fait partie de la définition du sujet). Les propriétés analytiques de chien seraient alors ANIMAL, MAMMIFÈRE et CANIDÉ (sur la base de quoi on distingue un chien d'un chat, et il est faux et impropre, d'un point de vue sémantique, d'affirmer d'une chose qu'elle est un chien et non un animal). Cette définition n'assigne pas au chien les propriétés d'aboyer ou d'être domestique : propriétés qui ne seraient pas nécessaires (parce qu'il peut y avoir des chiens*

⁶⁴ Julien Ambrosioni, *A perte de vue*, Le seuil, 2015

⁶⁵ Umberto Eco, *De l'arbre au labyrinthe*, Editions Grasset et Fasquelle, 2010, pour la traduction française

incapables d'aboyer et hostiles à l'homme) ni ne feraient partie de la connaissance d'une langue, mais plutôt d'une connaissance du monde. Elles seraient donc de matière à encyclopédie.

En ce sens, le dictionnaire et l'encyclopédie sémiotiques ne sont pas directement équivalents aux dictionnaires et encyclopédies en « chair et en os », c'est-à-dire aux produits éditoriaux de ce nom. En effet, habituellement les dictionnaires en chair et en os ne sont pas en forme de dictionnaire : par exemple, un dictionnaire commun peut définir le chat comme un mammifère félin, mais en général il ajoute des spécifications à caractère encyclopédique concernant son pelage, la forme de ses yeux, ses habitudes ou autre chose encore.⁶⁶

Devant cette difficulté, j'ai décidé de considérer mes dictionnaires et encyclopédies comme étant dénués de chair et ma vie s'est simplifiée depuis. En effet, mon sol n'étant encombré que d'os et mes tapis transformés en ossuaires, il me fut aisé de procéder à un bel enterrement sous la forme d'un auto da fé^{mm}.

Curieusement, si l'on juxtapose les connaissances du dictionnaire et de l'encyclopédie, on en arrive à la conclusion suivante, les chats et les chiens sont des organismes unicellulaires dépourvus de noyau, mais qui pourraient évoluer selon les types de mutation qu'ils pourraient subir. Par exemple un chien pourrait peut-être miauler, et le chat aboyer.⁶⁷

hex 1C

Les arrangements sont toujours possibles. On peut acheter ou échanger une base de données contre une pensée abstraite ou un funiculaire d'une autre planète. C'est une question de volonté. Volonté à poursuivre un chemin sinueux dont les lacets sont à refaire à chaque croisée, un genou à terre mais la tête absoute de toute identité et contrefaite de chaque sensation évolutive mais dérisoire.

A suivre...

Continuará...

*To be continued...*⁶⁸

⁶⁶ Ibid.

⁶⁷ Ibid.

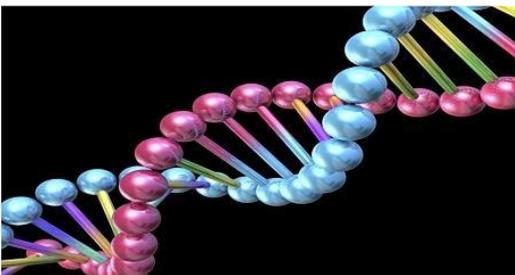
⁶⁸ A suivre : Angel Michaud, Système 4, Satellite 5, [hex 8B fois la mise II](#), Lad'AM Editions, 2017

Chapitre 0C

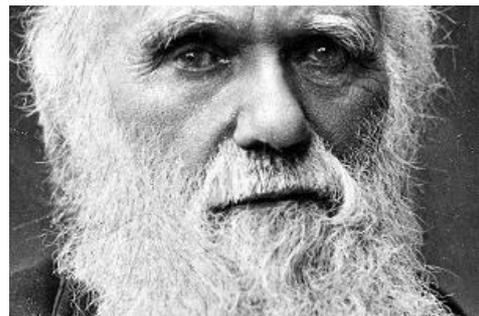
La Base de signatures de virus a été mise à jour par Charles Darwin en 1859

3 janvier 2009. La place Général de Gaulle, à Villecroze ⁶⁹ a été vidée de ses voitures. Comme beaucoup de places de villages, elle s'est transformée, au fil des années, en sorte de garage pour des dizaines de véhicules. Autrefois, les véhicules étaient rares, les villageois se déplaçaient pour les admirer. Le premier à entrer dans ce village, en 1898, possédait un bouchon de radiateur en forme d'hélices d'avion - qui devait sans doute tourner avec la prise au vent lorsque la voiture se déplaçait - que je possède encore. L'hélice du bouchon de radiateur semble indiquer la volonté de confronter la technique au structurel de la nature. La force de l'hélice, confrontée au vent soulève l'engin. L'avion compense un peu cette hélice, ou ces ailes, que nous n'avons pas pour défier l'apesanteur. Mais en y regardant de plus près, après l'invention de la roue, il ne restait plus grand-chose à faire. Un inventeur qui ne fait pas grand-chose et ne découvre que par hasard, un inventeur n'aime pas beaucoup inventer « par hasard ». Il préfère qu'on dise de lui – en lui accrochant une médaille au revers de son veston – que son génie est absolu, qu'il a été propulsé tellement fort vers le ciel de l'invention, de la créativité, que seule une hélice énorme avait pu le mouvoir jusque-là. Peut-être même qu'une double-hélice n'a pas été de trop pour le transporter au pays joyeux et léger des fulgurances.

Portraits de famille



La double hélice ⁿⁿ



Charles Darwin ^{oo}

Ce jour-là, la gendarmerie venue de Salernes avec celle de Draguignan en renfort, avait bouclé la place. Plus aucun véhicule ne gâche le plaisir des yeux qu'offrent ces vieux platanes dont la fonction principale est d'offrir aux villageois une ombre salvatrice, en été. Des barrières étaient dressées afin que les spectateurs, fort nombreux, puissent assister à l'évènement sans toutefois pouvoir s'approcher et

⁶⁹ Var, France

gêner la procédure. Procédure ? Evènement ? De quoi s'agit-il ? Hé bien ce jour là, il a été décidé de juger ⁷⁰ Charles Darwin, auteur de la théorie de l'évolution. Le chef d'accusation n'est pas très clair. De quoi peut-on accuser Darwin ? D'avoir inventé l'évolution ? Il ne l'a pas inventée mais théorisée. Depuis belle lurette les éleveurs avaient compris qu'en croisant les animaux les plus performants (à quelque chose) durant plusieurs générations, ils amélioraient l'espèce de manière artificielle. La vache élevée dans les « meilleures conditions » produit, en moyenne, environ trente litres de lait par jour, ce qui est six fois plus que la vache restée à l'état sauvage. On ne peut donc pas imputer à Darwin les méthodes d'élevage des vaches. D'autant plus que Darwin s'est bien plus intéressé aux pinsons de Galápagos qu'aux bovins joyeux que nous élevons pour piquer leur lait et les manger. De quoi accuser Darwin ? D'avoir été traité d'hérétique par moult de ses contemporains ? D'ailleurs, pour beaucoup, en particulier les créationnistes, Darwin reste un hérétique. Ce qui est tout à son honneur. Nous accuserons donc Darwin d'avoir *methodologiquement établi une science clairement indépendante des pensées religieuses*. Au regard du peu de pays laïcs dans le monde, on peut dire que Darwin a beaucoup d'ennemis. Les modalités de ce procès ? Charles est assis seul sur une chaise. Il n'a pas d'avocat car aucun de ces « maîtres » contactés n'ont compris le chef d'accusation et aucun d'entre eux n'a envie de se coller les manifestants de la « manif pour tous ». Manif composée exclusivement de cathos réacs, sortes d'attardés mentaux qui sont devenus en quelques mois la risée de l'Europe *civilisée*. Il eut été souhaitable que Darwin inventât la machine à éjecter les cons vers Pluton, sachant que l'atmosphère de cette planète est composée d'azote, de méthane, de monoxyde de carbone et d'éthane. Tant pis, on va se garder les imbéciles réactionnaires encore un bon moment. Il est intéressant de savoir qu'en Irlande – pays catho s'il en est – la loi pour le « mariage pour tous » a été votée suite à un référendum auquel les irlandais ont répondu oui à 62,1 % des voix.

La France est donc un pays réactionnaire et c'est pour cela que nous jugeons Darwin.

Devant Charles a été dressée une grande table derrière laquelle sont assis nos vieux amis, déjà présents lors du jugement de Nicéphore Niepce : le chinois ridé (LCR), Jean-François Champollion (JF), l'architecte en bottes et en cravate (ABC), Pierre de Fermat (PDF), le professeur Georges Fawcett (GF), Mozart (WAM), Luca (LUCA), Sigmund Freud (Ψ), Adamsberg (A), Paul Pignon (PP) – qui cette fois ne nous a pas fait faux bond, et Evariste Galois (EG). Quelques nouveaux : Nicéphore Niepce – comme juré cette fois – (NN), Raymonde Lalumète (RALA) et Marie Mèle (2M). Ce seront quinze jurés, en me comptant, Angel Michaud (AM) votre zélé et joyeux contempteur qui auront à s'occuper du cas Darwin. Fidèle à ses habitudes, Mozart (WAM) donna le LA (Labyrinthe Aride) afin que la comédie puisse

⁷⁰ In Angel Michaud, [*La Base de signatures de virus a été mise à jour*](#), page 94, 2009, Lad'AM Editions

commencer en évitant que le balai ne frappe le sol de trois coups entendus. Naturellement, mes deux filles, Ventoline (V) et Temesta (T) seront les greffières de ce procès.

- Greffières ! Faites entrer le prévenu !
- Ventoline & Temesta : oui père, monsieur le Président

Charles Darwin se tenait bien droit ; il traversa la place avec un sourire amusé, en coin, sous le crépitement des flashes des quelques journalistes qui avaient réussi à se faufiler au travers de la barrière de sécurité mise en place par la gendarmerie.

« Il y a plus de monde encore que la dernière fois » me dis-je d'un air entendu et non décontenancé comme eut pu l'engendrer cette situation exceptionnelle et, de fait, on ne reçoit pas monsieur Darwin sans que cela ne déplace les foules. Temesta lui tendit un verre d'eau qu'il refusa d'un geste signifiant sans doute empathie, émotion, voire une certaine gratitude. Je comprendrai plus tard que Darwin n'était pas mécontent de ce procès qui lui permettait de pouvoir publiquement s'expliquer sans avoir à craindre les foudres des fundamentalistes religieux.

- Angel Michaud (AM): Charles Darwin vous êtes accusé d'avoir théorisé le concept d'évolution, avez-vous quelque chose à déclarer ?
- Charles Darwin (CD) : je ne vois pas de quoi vous parlez...si, une remarque à faire : il n'y a pas beaucoup de femmes dans ce procès...seriez-vous sexiste ?
- AM : heu...
- Le chinois ridé (LCR) : monsieur Darwin, ne commencez pas à nous faire prendre des vessies pour des lanternes
- Raymonde Lalumète (RALA) : à propos de vessie, il y a des toilettes ici ?
- AM : au fond de la place, sur la gauche, je suspends la séance le temps que Raymonde...

Le jour, dans les villages haut-varois, les loups s'emparent des brebis, galeuses ou pas. Il faut bien manger, surtout lorsque la louve a mis ses petits au monde. Ce monde joyeux où les loups n'ont plus leur place et que – autant que faire se peut – il faut bien aérer le temps afin qu'il passe aisément, l'espace de

- RALA : houhou, je suis là...
- AM : Charles Darwin, vous rendez-vous compte que tout le monde est contre vous : le public naïf et illettré, les vendus à un dieu ou à un autre, soucieux de leur petit pouvoir, les politiques... Et puis d'abord, vous n'avez pas décliné votre identité...
- CD : Je me nomme Charles Robert Darwin, je suis né le 12 février 1809 et décédé le 19 avril 1882. Je suis citoyen britannique et...du monde, aussi. Pour répondre à votre question : *drôle de phénomène que de voir aujourd'hui des femmes et hommes politiques*

*prendre publiquement position contre moi et contre mon enseignement. Il ne s'agit même pas de moi en tant que personnage, ni même de la science de mon époque (Tort, 1996 ; 2010). Il s'agit de la théorie générale de l'évolution telle qu'on la conçoit et l'enseigne aujourd'hui. Ces postures me surprennent car je questionne (à raison) leur légitimité : les théories scientifiques sont-elles une affaire d'opinion ? La validité d'un résultat ou d'une théorie scientifique tient-elle de la convenance du public ? La puissance publique doit-elle dicter aux sciences ce qui est vrai ou faux ? Mais nous oublions trop vite la principale raison de ces postures : le politique flatte son électorat en lui faisant entendre ce qu'il souhaite*⁷¹

- Luca (LUCA) : bien parlé !
- AM : peut-être pourriez-vous nous parler de vos pires ennemis, les créationnistes ?
- CD : *les créationnistes, qu'ils soient seulement philosophiques, ou bien qu'ils fassent intrusion en sciences, pointent souvent le caractère fermé de la théorie de l'évolution : ils entendent par là qu'il serait impossible aux scientifiques professionnels d'entendre une critique, de reconnaître ce qui est pointé comme problèmes. En fait, s'il est arrivé que des scientifiques refusent de dialoguer avec des créationnistes, la raison ne tient aucunement au refus de remettre en cause une théorie. La vraie raison tient au fait que le dialogue scientifique suppose en principe, pour ne pas être biaisé, que les interlocuteurs poursuivent le même objectif d'élaboration des connaissances objectives en respectant un contrat tacite [...]. Pour jouer sainement à un jeu, il faut que les joueurs suivent la même règle du jeu. Or les créationnistes ne poursuivent pas le même objectif que les scientifiques en tentant de mêler théologie et science, en se permettant de faire appel à la providence en tant qu'explication scientifique (ce à quoi se refusent les scientifiques, par contrat). Ils essaient de changer les règles du contrat, implicitement ou explicitement, de l'extérieur, tout en faisant mine de les respecter car il s'agit pour eux de bénéficier d'un vernis de sciences. Dans un jeu, cela s'appelle tricher. Et les scientifiques ont raison de ne pas jouer avec des tricheurs. En présentant le refus ou l'inertie des scientifiques à se mobiliser sur les idées créationnistes comme un signe de dogmatisme, les créationnistes peuvent alors se présenter comme ouverts d'esprit. Philip Johnson, initiateur du mouvement du dessein intelligent, ne prétend-il pas que sa stratégie « consiste plutôt à promouvoir des qualités d'analyse qu'à défendre une position préconçue » ? Stratégie très habile qui permet de masquer du même coup leur véritable objectif : soumettre les résultats des sciences, voire la démarche scientifique elle-même, à l'emprise théologique. Un scientifique est formé pour analyser et résoudre des problèmes. Il est entraîné à subir des critiques et à en faire. Mais pas n'importe comment. Il sait que son métier a des règles et il se démarque instinctivement des*

⁷¹ D'après : Guillaume Lecointre, *Les sciences face aux créationnistes*, Editions Quae, 2012

*tricheurs qui ne les suivent pas. Ces règles sont, malheureusement, trop rarement explicitées dans sa formation – ce qui explique que quelques-uns se laissent prendre aux pièges des créationnistes organisés. Mais surtout, ces règles sont trop rarement exposées devant le public – ce qui explique l'apparente facilité avec laquelle les manipulations des créationnistes sophistiqués passent dans les journaux, ou le succès de leurs idées dans certains pays.*⁷²

- WAM : Charles, reprenez votre souffle...
- AM : voulez-vous un verre d'eau ?
- CD : non, continuons...
- ABC : comment définissez-vous une espèce ?
- CD : pour faire simple je dirais que *nous appartenons à une espèce. Qu'est-ce qu'une espèce ? C'est une bonne question, car la manière d'aborder le vivant est fluctuante. Sont d'une même espèce deux individus de sexes opposés en capacité de se reproduire. Avec une précision toutefois, le produit de cette union ne doit pas être stérile. On peut dire – par extension – qu'un lion et un tigre sont « presque » de la même espèce, mais amorçage de spéciation il y a, puisque leurs petits, les tigrons, sont stériles. Idem pour le cheval et l'âne. Dans ce cas, on peut affirmer que le DAC⁷³ de ces deux espèces n'est pas très éloigné.*⁷⁴
- LUCA : je n'aurais pas mieux dit !

Hormis ces théories et ces considérations, je ne vois pas très bien ce que Charles Darwin fait ici. Rejeter les concepts religieux hors de la science ? Mais pourquoi la religion aurait à voir avec la science ? A cause des textes *sacrés* qui diffèrent considérablement de la recherche scientifique. De fait, c'est opposer la foi à l'observation.

- AM : allons déjeuner. Tiens, je ne vois plus Sigmund Freud. Quelqu'un l'a vu ?

Sans réponse à cette question, tout le monde se mit à sa recherche. Au bout d'une vingtaine de minutes, nous nous retrouvâmes sur la place du village.

- AM : quelqu'un a-t-il aperçu ce bon docteur ?
- 2M : non mais j'ai vu quelque chose de bizarre
- AM : quoi donc ?
- 2M : une sorte d'hamburger géant avec plein de sauce tomate autour

⁷² Ibid.

⁷³ Dernier Ancêtre Commun

⁷⁴ Angel Michaud, [*La Base de signatures de virus a été mise à jour*](#), Lad'AM Editions, 2009

- AM : un hamburger géant ?
- 2M : oui, de loin, j'ai pensé qu'il s'agissait de quelqu'un, mais non, il s'agissait bien d'un hamburger géant
- T : moi aussi ; j'ai vu ce *hamburger* avec sa sauce qui ne devait pas grand-chose aux tomates, il m'a d'ailleurs rappelé quelque chose...mais quoi ? En tout cas, il n'avait pas l'air appétissant...
- V : moi j'ai vu passer un faucon...
- AM : et Paul Pignon, quelqu'un a-t-il aperçu Paul ?
- LCR, JF, ABC, GF, WAM, LUCA, A, EG, NN, RALA, 2M, T, V : non !

Bon, nous voici donc avec deux disparus. Je décidais de ne rien dire à la gendarmerie.

Un repas arrosé au rosé de Provence. Un aioli. Des rires, des embrassades ; toutes ces choses amicales qu'on ne saurait imaginer dans les procès traditionnels. Dans l'après-midi, nous procéderons à l'audition des témoins. Pour l'instant, la sirène d'une ambulance des pompiers couvrent nos rires. Ils viennent pour le hamburger me dis-je entre deux lampées de rosé.

- AM : nous procédons à l'audition du premier témoin, approchez-vous et déclinez votre nom, âge, numéro de carte bleue, etc.
- Je m'appelle Stephen Jay Gould, je suis enseignant/chercheur en géologie, biologie et en histoire des sciences. Je suis né en 1942 et décédé en 2002. J'ai emporté ma carte bleue dans ma tombe et n'en dispose donc point ce jour.
- EG : avez-vous quelque chose à ajouter aux propos de Charles Darwin ?
- S.J. Gould : bien sûr, je voudrais ajouter que *lorsque j'étais jeune et romantique, je croyais que ma vie d'homme de science serait justifiée si je réussissais à découvrir ne serait-ce qu'un seul fait nouveau, contribuant ainsi, même modestement, à l'identification du merveilleux temple du savoir humain. L'idée avait de la noblesse, mais la métaphore était sottise. Pourtant cette métaphore symbolise aujourd'hui encore la pensée d'un grand nombre de scientifiques.*⁷⁵
- AM : venez-en aux faits, monsieur Gould
- S.J.G : j'y viens. *Suivant l'idée que l'on se fait généralement du progrès scientifique, le chemin qui va de l'ignorance et de la superstition à la vérité passe par l'observation et l'accumulation des faits. Dans cette perspective réconfortante, l'histoire de la science n'a qu'un intérêt anecdotique, car elle ne peut que relever les erreurs du passé et honorer ceux qui ont eu*

⁷⁵ Stephen Jay Gould, *Darwin et les grandes énigmes de la vie*, chapitre 25, *Les héros et les fous*, Editions du Seuil, 1997

*l'intuition de la vérité finale. Elle est aussi transparente qu'un mélodrame démodé : la vérité (telle qu'elle nous apparaît actuellement) est seule juge et les hommes de science du passé se divisent en bons, qui ont eu raison, et en méchants, qui ont eu tort.*⁷⁶

- AM : je vous trouve sévère avec les hommes de science du passé. Il me semble que la science se remet continuellement en cause, qu'il n'y a pas de *bons* ni de *méchants*...
- S.J.G : *Ces dix dernières années, les historiens de la science ont complètement abandonné cette conception. La science n'est pas une recherche d'informations objectives se situant hors du contexte subjectif et émotionnel. C'est une activité de création, dont les plus grands représentants se sont comportés en artistes plus qu'en machine à analyser les informations. Les nouvelles théories ne sont pas simplement la conséquence de découvertes récentes, mais le produit de l'imagination créatrice influencée par le contexte social et politique. Il ne faut pas porter un jugement sur le passé en fonction de nos propres convictions et considérer comme des héros les hommes de science qui nous semblent avoir eu raison en fonction de critères sans rapport avec ce qu'ils voulaient dire. C'est pure folie de dire qu'Anaximandre (au VI^e siècle avant Jésus-Christ) était le premier des évolutionnistes, sous prétexte que, voulant montrer que l'eau était le plus important des quatre éléments, il soutint que la vie était apparue dans les océans. Pourtant, presque tous les ouvrages de référence expriment cette opinion.*⁷⁷
- AM : quelqu'un a une question ?
- LUCA : je serais curieux d'entendre de la bouche de monsieur Gould la raison pour laquelle Charles Darwin mit plus de vingt ans à publier des éléments de sa théorie de l'évolution... Je poserai ensuite la même question à Charles Darwin

C'est à ce moment-là que je vis Darwin faire brièvement un signe à Stephen Jay Gould, comme pour lui demander de se taire.^{pp}

- S.J.G : je suis désolé, Charles, mais je me dois de dire la vérité à cette honorable assemblée. Il y a plusieurs raisons officielles, comme quoi et par exemple, Darwin n'aurait lui-même pas été persuadé de la pertinence de sa théorie. Mais depuis, nous avons retrouvé d'autres écrits sous forme de carnets. *Deux des plus anciens carnets de Darwin permettent d'y voir plus clair : les carnets M et N furent écrits en 1838 et 1839, pendant que Darwin travaillait à la compilation des carnets sur la transmutation, qui servent de base à ses esquisses de 1842 et 1844. On y trouve des réflexions sur la philosophie, l'esthétique, la psychologie et l'anthropologie. Lorsqu'il les relut en 1856, Darwin les décrivit comme « remplis de métaphysique des mœurs ».*⁷⁸

⁷⁶ Ibid.

⁷⁷ Ibid.

⁷⁸ Ibid.

- Le public : ...
- AM : et ?
- S.J.G : *de nombreux passages montrent qu'il était convaincu de quelque chose qu'il ressentait comme beaucoup plus « hérétique » que l'évolution elle-même, et qu'il avait peur d'exposer : le matérialisme philosophique, postulat selon lequel la matière est la substance de toute existence, les phénomènes psychologiques et spirituels n'étant que des sous-produits. Aucune conception ne pouvait s'opposer davantage aux traditions les plus établies de la pensée occidentale que cette idée selon laquelle l'esprit, malgré sa complexité et sa puissance, n'est que le produit du cerveau.*⁷⁹ Je sais Charles que tu aurais voulu que j'évite d'aborder ce sujet, mais cela me semblait essentiel...
- CD : ne t'inquiète pas Stephen, il n'y a pas de problème. Il est vrai qu'il m'arrive encore d'avoir peur. Et je pense que cette histoire est loin d'être terminée... Dans certains pays l'enseignement de ma théorie est interdite ou alors accompagnée de la pseudo-théorie de l'intelligent design. Tu sais, le « procès du singe » date de 1925 aux Etats-Unis. Il s'en est fallu d'un cheveu que je ne sois interdit de séjour au pays de la Statue de la Liberté. Depuis 1980, en Australie, dans l'Etat du Queensland, le dessein intelligent est enseigné comme une théorie scientifique, au même titre que la théorie de l'évolution. J'ai peur...
- AM : merci Stephen Jay Gould pour vous être déplacé de si loin. Nous vous souhaitons un bon retour.
- S.J.G : ça va aller...
- ABC : monsieur Darwin, j'ai une question
- CD : dites toujours
- ABC : j'ai cru comprendre, au travers des différents propos qui se sont tenus ici, que la part *intuitive* de la recherche n'est pas moindre...
- CD : *je n'essaierai pas de définir l'instinct. Il serait aisé de démontrer qu'on comprend ordinairement sous ce terme plusieurs actes intellectuels distincts ; mais chacun sait ce que l'on entend lorsque l'on dit que c'est l'instinct qui pousse le coucou à émigrer et à déposer ses œufs dans les autres nids d'oiseaux. On regarde ordinairement comme instinctif un acte accompli par un animal, surtout lorsqu'il est jeune et sans expérience, ou un acte accompli par beaucoup d'individus, de la même manière, sans qu'ils sachent en prévoir le but, alors que nous ne pourrions accomplir le même acte qu'à l'aide de la réflexion et de la pratique. Mais je pourrais démontrer qu'aucun de ces caractères de l'instinct n'est universel, et que, selon*

⁷⁹ Ibid.

*l'expression de Pierre Huber, on peut constater fréquemment, même chez les êtres peu élevés dans l'échelle de la nature, l'intervention d'une certaine dose de jugement ou de raison.*⁸⁰

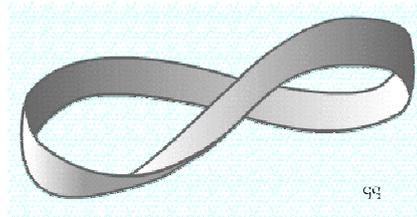
- AM : témoin suivant, déclinez vos noms, âge etc.
- CLD : je suis le révérend Charles Lutwidge Dodgson, je suis né le 27 janvier 1832 et mort le 14 janvier 1898, je suis citoyen britannique, ma profession avouable est professeur de mathématiques et...un peu ecclésiastique à mes heures perdues
- AM : vous avez suivi le cours de ces débats et vous êtes présent au titre de témoin à charge
- CLD : ben...témoin à charge, ça va être compliqué. Je n'ai rien contre monsieur Darwin, bien au contraire, malgré tout, je suis un scientifique...
- AM : mais alors, où sont les « vrais » témoins à charge ?
- CLD : ils se sont dégonflés, la plupart sont partis en vacances, du côté du pays des merveilles, je crois
- AM : bon... avez-vous quelque chose à déclarer ?
- CLD : oui, cela vous paraîtra curieux mais je voudrais parler de l'apport des travaux de monsieur Darwin à la biologie et à l'anthropologie. *La biologie moderne doit à Darwin son intelligibilité. Toute forme vivante étant un produit de l'évolution, l'étude de l'évolution devrait être le premier acte d'une compréhension globale de la diversité comme de l'unité des phénomènes biologiques. Avec les réponses de Darwin aux objections qui lui furent adressées dès 1860, avec Weismann et le néo-darwinisme, avec le développement, à partir de 1900, de la génétique mendélienne, puis dans les années 1930 et 1940, avec l'avènement de la théorie synthétique de l'évolution, comme avec les critiques adressées plus récemment à cette dernière, la théorie darwinienne de la modification des espèces par le moyen de la sélection naturelle s'est construite à travers des éclipses et des crises passagères dont elle est sortie chaque fois améliorée et enrichie, comme il est de règle pour toute théorie scientifique vivante. La paléontologie, la biologie moléculaire, la génétique des populations et la systématique moderne lui apportent aujourd'hui d'éminentes confirmations et des perspectives nouvelles. Elle demeure, malgré les attaques toujours résurgentes du créationnisme fondamentaliste (Kansas, 1999), et malgré les réinterprétations providentialistes du devenir par des groupements mystiques plus habiles, ou par les Eglises elles-mêmes, le grand cadre théorique de l'étude scientifique contemporaine des faits de l'évolution. Plus largement encore, la théorie de la civilisation qui s'élabore dans la Filiation de l'Homme, retrouvant l'origine commune et l'évolution conjointe de l'instinct*

⁸⁰ Charles Darwin, *L'Origine des espèces*, Flammarion pour cette édition, 1992

social, de la rationalité communautaire et des sentiments moraux, renoue le lien entre nature et culture, entre sélection éliminatoire et institutionnalisation de l'assistance aux faibles, sans briser le fil nécessairement ininterrompu de la continuité évolutive. La formule qui condense ce que nous avons nommé l'effet réversif de l'évolution donne ainsi la clé de l'anthropologie de Darwin : la sélection naturelle sélectionne la civilisation, qui contrarie la sélection naturelle.⁸¹

J'observais l'ensemble du jury ainsi que Ventoline et Temesta ; j'aurais juré qu'ils auraient décroché, voire se seraient endormis, au mieux assoupis au plaidoyer de Dodgson, mais il n'en était rien. Ils étaient très attentifs, les yeux écarquillés.

Je savais que cette anthropologie s'était fortement opposée aux idéologues de tous poils (donc des mammifères, malgré tout), que les intégristes soutiennent l'idée d'une hiérarchie du vivant, d'une domination du pauvre sur le riche, du valide sur le souffrant, etc.



- AM : continuez monsieur Dodgson, je vous prie...
- CLD : *Le ruban de Möbius fait appréhender l'évolution réversible. Cette bande (deux faces), refermée après torsion d'un demi-tour, ne comporte plus qu'une seule face. Si l'on nomme « nature » et « civilisation » les deux faces initialement opposées, on voit que l'on passe de l'une à l'autre sans saut ni rupture (il ne saurait y en avoir dans une généalogie). Le continuisme darwinien n'est pas simple mais réversif. Le mouvement nature-culture ne produit pas de rupture mais un effet de rupture, car on est tout de même progressivement passé « de l'autre côté ». On comprend également grâce à cette figure que les sciences de la civilisation (les sciences humaines « sociales »), sans rupture ni contradiction avec la « nature » biologique de l'homme et ce qui en dépend aient cependant un objet ou une méthode qui les distinguent de ceux de la biologie.⁸²*
- AM : des questions parmi les jurés ?
- PDF : oui, monsieur Dodgson, pourriez-vous nous donner un aperçu de ce que vous pratiquez en dehors de mathématiques ?
- Temesta chuchotant à l'oreille de sa sœur : tu crois qu'il y en a pour longtemps encore ?

⁸¹ Patrick Tort, *Darwin et la science de l'évolution*, Gallimard, 2000

⁸² Ibid.

- Ventoline : je ne sais pas. Tu es pressée ?
- Temesta : ben oui j'ai un cours de yoga en fin d'après-midi
- Ventoline : il est comment ton « cours de yoga », brun blond ? Grand petit ?
- Temesta : blond. Mais ce n'est pas du tout ce que tu crois...
- Ventoline : je ne crois rien. Il a quel âge ton cours de yoga ?
- Temesta : mon âge
- Ventoline : tu les prends au berceau maintenant ?
- Temesta : qu'est-ce que tu peux être conne !
- Ventoline : ça va pas de me parler comme ça ?!

Et, en plein tribunal, Ventoline gifla sa sœur.

- AM : gendarmes ! Evacuez les greffières !
- CLD : heuuu...je peux répondre à la question ?
- AM : j'allais vous en prier
- CLD : *Je vais te dire tout, autant qu'il est possible
Car il y a peu à raconter.
Je vis un homme très âgé
Assis sur une barrière.
« Qui êtes-vous, vieil homme ? demandai-je
Et comment est-ce que vous vivez ? »
Et sa réponse dégouлина à travers mon cerveau
Comme de l'eau à travers un tamis.
C'est tout ce que j'ai à dire.*⁸³
- PDF : dois-je en déduire que vous êtes poète ?

Les fines silhouettes de Ventoline et Temesta, réconciliées dans les apparences, se profilèrent au loin, dans la fine poussière soulevée par un léger Mistral.

- CLD : on peut dire ça comme cela
- NN : vous intéressez-vous à la photographie ?
- CLD : oui beaucoup
- NN : pouvez vous nous expliquer, ou nous montrer ?
- CLD : voici...

⁸³ Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir*, Bibliothèque Marabout, 1978

Collodion humide et sec



rr

- MM : c'est beau...

Portrait du révérend Charles Lutwidge Dodgson



ss

- AM : bon, ceci ne nous éclaire que peu sur l'évolution
- NN : ah si ! sur l'évolution culturelle !
- AM : oui mais notre problématique porte sur l'évolution biologique non ?
- T : père, pardon, monsieur le Président, monsieur Darwin a travaillé sur l'évolution, certes ! mais également sur la psychologie, l'empathie et l'anthropologie
- LCR, JF, ABC, GF, WAM, LUCA, A, EG, NN, RALA, 2M : Temesta a raison !
- V : exceptionnellement, je pense que ma sœur a raison
- T : en effet, monsieur le Président, les travaux de monsieur Darwin portent sur l'évolution des espèces, mais dans son œuvre, l'aspect culturel n'est pas négligeable

- AM : oui, c'est vrai, mais c'est le versant *évolution* de son œuvre que nous jugeons monsieur Darwin
- ABC : alors il serait peut-être temps de prendre une décision, non ?
- WAM : sommes-nous si pressés ?
- EG : non, nous ne le sommes pas, mais l'évolution n'attend pas...si je puis dire...
- GF : vous pouvez dire, mon cher Amadeus. Mais, il convient de déterminer si les travaux de Darwin sont toujours d'actualité...s'ils ont ouverts une voie
- A : mais vous connaissez la réponse, professeur, c'est oui ! Le problème que nous avons, pour l'instant, c'est que nous n'avons pas beaucoup entendu les opposants à la théorie de l'évolution...
- RALA : il y avait bien les frères Bogdanov...mais leurs « travaux » sont pitoyables...
- PDF : les frères qui ?
- AM : deux prétendus scientifiques, plus bêtes que méchants, dont les « travaux » sont contestés par le CNRS. Il y a même eu un procès :

Les Bogdanov perdent un procès contre la CNRS

Les frères Bogdanov, Igor et Grégoire Bogdanoff à la ville, sont des habitués des prétoires. Avec des succès divers. En mai 2014, ils avaient gagné un procès en diffamation contre l'hebdomadaire *Marianne*, dont une journaliste et le directeur avaient été condamnés à leur verser 64000 euros. Le 30 juin, les célèbres jumeaux ont en revanche été déboutés d'une action engagée auprès du tribunal administratif de Paris contre le CNRS – qui s'en « réjouit » – et auquel ils devront verser 2000 euros pour frais de justice.

Les deux affaires sont intimement liées: elles gravitent autour d'un rapport interne du Comité national de la recherche scientifique (CoNRS) commandité par le CNRS et l'université de Bourgogne en 2003, qui avait pour objet d'évaluer les thèses en mathématiques et physique soutenues auprès de l'université de Bourgogne en 1999 et 2002, respectivement par Grichka et Igor. Ce rapport visait aussi à examiner le processus d'évaluation qui avait conduit à l'obtention de ces doctorats – laquelle avait à l'époque provoqué un certain émoi dans la communauté scientifique.

Travail « très insuffisant »

Marianne avait révélé l'existence et la teneur de ce rapport en 2010: ces travaux de thèse y étaient décrits comme dépourvus de « valeur scientifique » et les rapporteurs – anonymes – estimaient que le titre de docteur leur avait été accordé à l'issue d'un travail d'évaluation « très insuffisant ».

Une première action des frères Bogdanov pour atteinte à la vie privée n'avait pas abouti, mais ils avaient finalement obtenu la condamnation pour diffamation de l'hebdomadaire en 2014, au motif notamment que les articles incriminés apparaissaient « plus comme des attaques personnelles que comme des critiques de leurs théories », avait statué la 17^e chambre civile du tribunal de grande instance de Paris.

Les deux animateurs souhaitaient aller plus loin: que le rapport d'évaluation lui-même – instruit sans qu'ils aient été consultés – soit reconnu comme illégal, et que le CNRS, qu'ils ont qualifié jadis de « Stasi scientifique », soit condamné à leur payer la somme de 1 239 771 euros pour indemniser le préjudice que leur aurait causé sa divulgation dans *Marianne*.

Le tribunal administratif a rejeté ces deux requêtes. Il conclut que le CNRS « ne peut être regardé comme ayant commis une faute ni en sollicitant la production du rapport, ni en l'établissant, ou encore en refusant de l'annuler ou de procéder à son retrait public ». Le CNRS a-t-il fait « fuiter » le rapport pour nuire aux jumeaux ? Le tribunal estime que rien ne permet de l'affirmer.

⁸⁴ & tt

- PDF : mais c'est possible une chose comme ça ?
- AM : ben oui, ces gens-là ont les médias avec eux...
- V : et si nous revenions à nos moutons ?
- T : transgéniques, comme il se doit...pardon...ça m'a échappé...

⁸⁴ Cf. Le Monde, 6 juillet 2015

- AM : oui, revenons à l'idée centrale. Quelqu'un a retrouvé Paul Pignon ?
- Tous : non
- AM : alors je propose qu'avant de poursuivre ce procès, nous nous mettions en quête de ce pauvre Paul...
- LUCA : mais tu sais bien, Angel, que Paul arrive en général à la fin du chapitre
- AM : oui c'est vrai
- RALA : on n'a pas trop entendu parler les créationnistes...
- EG : les créationnistes, Raymonde...vous savez bien, ils n'ont pas accepté de venir témoigner, rien que des dégonflés...le débat est clos !
- RALA : non, soyons sérieux un peu, *en définitive, l'étude comparative des structures et des fonctions des êtres vivants actuels*⁸⁵ *permet de reconstruire leur passé à partir des données du présent. Cette méthode a été par ailleurs suffisamment corroborée par les données paléontologiques – ce qui, évidemment, ne peut que renforcer sa validité générale. C'est la raison pour laquelle de nombreux biologistes ont pu affirmer que c'est à l'intérieur des êtres vivants que se trouve la clé qui doit servir à reconstruire leur évolution.*⁸⁶
- LUCA : *assurément, la mitochondrie et le chloroplaste sont des organites clés pour l'interprétation de l'origine de la cellule procaryote. D'une part, les bactéries en sont privées (comme elles le sont d'autres organites procaryotes) ; de l'autre, les bactéries, les mitochondries et les chloroplastes ont entre eux des ressemblances structurelles et fonctionnelles évidentes, parmi lesquelles on peut signaler leur taille, la possession d'ADN circulaire avec peu de protéines associés, celle de ribosomes de taille petite (70S) et celle d'un ensemble, plus ou moins vaste, de voies métaboliques. A cela nous pouvons ajouter une autre similitude : le cytoplasme procaryote, tant celui des bactéries que celui des mitochondries et des chloroplastes, est organisé sur des protéines structurées en voies métaboliques. Ce type de cytoplasme est une structure protéinique compacte, parcourue de canaux hydriques qui communiquent avec l'extérieur et qui baignent les surfaces des enzymes. Nous avons appelé ce type de cytoplasme*

⁸⁵ L'analyse comparée permet de déduire, parmi les caractères communs, ceux qui correspondent à une origine commune, d'établir entre eux une subordination et de reconstruire un arbre phylogénétique, à partir duquel il est possible de formuler des conjectures sur les pressions sélectives qui ont agi dans l'évolution de ces caractères et d'imaginer un scénario évolutif plausible. La cladistique, méthode actuelle de reconstruction de la phylogénie, tente de doter la comparaison d'une plus grande objectivité en généralisant le principe de parcimonie : à partir des données disponibles, on construit une matrice génératrice d'arbres phylogénétiques possibles et l'on recherche celui qui requiert le plus petit nombre d'étapes évolutives. L'application de l'informatique, combinée avec cette méthode, permet d'obtenir un niveau de détail inégalé jusqu'ici (cf. G. Lecointre et H Le Guyader, Classification phylogénétique du vivant, Paris, Belin, 2001).

⁸⁶ Chomin Cunchillos, *Les voies de l'émergence*, Editions Belin, 2014, page 139

procaryote ou métabolique pour le différencier du hyaloplasme, où les voies métaboliques sont structurées par le cytosquelette.^{87 88}

- AM : heureux de vous l'entendre dire... Bon, je vous propose de voter : Darwin est-il coupable ou non coupable ?
- 2M : coupable de quoi ?
- ABC : ben...d'avoir inventé l'évolution
- PDF : il ne l'a pas « inventé », il l'a théorisée...
- AM : bon ! il faut avancer. Ceux qui pensent Darwin non coupable, levez la main
- RALA : main droite ou main gauche, parce que moi, j'ai du mal à faire la différence
- Tous : ...

Et tous levèrent la main, en pleine connaissance de cause, ou pas.

Le jour s'effondrait sur la colline.

Darwin souriait narquois et gai comme un pinson. Freud avait disparu, Paul aussi, mais je savais qu'il repasserait à la fin de cette histoire. Il est ainsi Paul. Il se sent mal quand il y a trop de monde, il a alors besoin d'un éloignement temporaire, un exil en liberté conditionnelle.

Mais Paul était toujours présent lorsque tout va mal. Il paraît que c'est dans la difficulté qu'il nous est apporté de compter nos amis. Paul est donc mon ami. Le seul, je crois. Un ami taciturne, incapable de trahison, il est – sans être fidèle – dans la marge de tout, la plume à la main.

Tous repartaient vaquer à leurs occupations essentielles : Luca à ses classes, PDF à son livre, Raymonde un peu partout, Evariste à son duel, Adamsberg le taciturne, effrayé par les miroirs, à son enquête, Mozart à ses gammes, *influencé par toutes les connaissances musicales dont il avait pris conscience dans sa vie, comme autant de couches de sédiments enrichissantes, l'œuvre mûrissait en lui avant de passer dans sa traduction graphique.*⁸⁹ Le Chinois de plus en plus Ridé mais souriant à l'attention de l'horizon, à ses marges, etc.

- LUCA : j'espère te voir bientôt Angel
- AM : c'est promis, je passerai te voir à Paris, au Muséum, début septembre
- LUCA : quelle année ?
- AM : celle-ci, c'est juré

⁸⁷ Dans ce texte, nous utilisons les expressions cytoplasme procaryote et cytoplasme métabolique comme des synonymes.

⁸⁸ Chomin Cunchillos, *Les voies de l'émergence*, Editions Belin, 2014, page 237

⁸⁹ Bernard Lechevalier, *Le cerveau de Mozart*, page 255, Odile Jacob, 2003

J'ai juré. C'est dit. Pas de retour en arrière. Pas de flash-back. Luca n'est pas un ami au sens propre, tel qu'on l'entend en général, mais il est un précieux interlocuteur, une connivence.

Par ces jours ou par d'autres les connivents deviennent rares, certains se sont enfuis pour se contrefaire dans l'archéologie. Ils découvrent alors, en couches successives, des interrogations dont le chapeau forme cette étrange courbure, et le point, leur tête. Le chapeau, cette courbure inachevée fait penser à un corps non-fini, désespérément sans contour. Un corps sans contour n'a d'égal que la sphère éclatée et les embruns figés alors que la marée monte. Le corps se transforme alors en une sorte de gourde, comme pour la traversée d'un désert. C'est grand un désert. Même avec une gourde et surtout avec un corps non-fini. L'interrogation fait place alors à l'incertitude ; ainsi la conscience surgit et ils recherchent la berge dans le pire des cas et l'orée dans le meilleur.

Luca connive à tout-va. C'est un luxe qu'il peut se permettre, car à force de tout classer, il retrouve l'essentiel alors que d'autres se perdent. Beaucoup se perdent volontairement, dans l'ivresse des jours qui passent ou dans leurs pensées les plus sombres.

Portrait de Luca,
Paris, Muséum,
8 septembre 2015



Plus tard, je verrai Luca dans son univers tant convoité et dans lequel j'errerais avec le seul but décent qui soit : oublier la masse des humains qui forment une entité désagréable, une sorte de bête tapie dans tous les recoins et prête à bondir...

je l'entendis à peine s'approcher...

- *Paul Pignon : Angel ?*
- *AM : Oui.*
- *PP : C'est enfin terminé, cette histoire ? Je veux dire, cette fois ?*
- *Oui, sans doute.*
- *Comment ?*
- *J'ai bien une idée, mais je n'ai pas la place pour l'écrire ici...*
- *Fais un effort Angel, on ne comprend pas toujours ce que tu dis, écris plus gros...*

C'est arrivé sans crier gare. C'est presque toujours comme ça, lorsqu'on tombe. Il y a bien des tombeurs professionnels, il est vrai, comme les cascadeurs par exemple. Je ne fais aucune allusion

ici à l'art qui consiste

à convaincre

autrui

Chapitre 0D

Docteur Frevd

- toc-toc

Pas de réponse mais la porte s'ouvrit, accompagnée par la main droite du docteur Frevd.

- bonjour docteur

Le bon docteur me fit signe d'entrer, s'assit dans un somptueux fauteuil et je restai debout.

- alors, vous êtes Angel Michaud ?

- je pense oui

- vous étiez le patient du docteur Joseph Pujol, mon confrère et ami psychanalyste ? ⁹⁰

- je pense oui

- à cause de vous, ce pauvre Pujol est en pleine dépression

- à cause de moi ?

- ne faites pas l'innocent.

Me désignant un divan noir...

- allongez-vous

- m'allonger ? mais enfin...nous n'avons même pas pris le temps de nous embrasser...

Je m'exécutai de mauvaise grâce. ^{vv}

Portrait du fauteuil et du divan du docteur Frevd



- donc, monsieur Michaud, c'est vous qui avez un père éléphant et une mère ~~miracle~~ girafe, Désiré et Aimée ?

- c'est bien ça

⁹⁰ Angel Michaud, [La Base de données](#), Lad'AM Editions, 2012, page 25

- parlez-moi de votre ~~chair~~ mère
- je n'ai pas grand-chose à en dire, elle a été abattue par des chasseurs, j'étais jeune...
- mais comment votre père a-t-il pu trouver ~~l'amour~~ refuge dans un zoo ?
- oh vous savez, de son vivant ma mère avait le bras long...
- vous vous moquez de ~~vous~~ moi ?
- et vous êtes le roi du lapsus, docteur Frevd
- hélas oui, cela m'arrive encore, je suivais une thérapie avec ~~Françoise~~ Joseph Pujol, mais dans l'état où il est, j'ai dû l'interrompre. Tout cela est de votre faute.
- c'est facile, docteur, de désigner les autres comme boucs émissaires, surtout lorsqu'on est en quête d'un pouvoir qui repose sur un faux paradigme. Je parlais de ma mère donc, Aimée, et je vous disais qu'elle avait le bras long. En effet, c'est elle qui, quelques mois avant son décès, avait négocié notre hébergement dans un zoo. Hélas, elle n'en a pas profité, un chasseur en a décidé autrement
- mais vous avez passé votre jeunesse dans un ~~seau~~ zoo en compagnie de votre père ?
- et de Félix
- Félix, votre ~~est~~ chat ?
- ah vous n'allez pas vous y mettre aussi ! Félix est un chien !
- vous aviez donc un chien ?
- oui
- et pourquoi pas une ~~pute~~ chienne ?
- vous devriez respirer docteur Frevd
- mais pourquoi ?
- parce que l'espérance de vie se raccourcit considérablement si l'on ne respire pas. Et vous avez cessé de respirer depuis que vous avez dit « pute »
- moi j'ai dit « pute » ? mais ce n'est pas vrai putain !
- vous recevez beaucoup de prostituées dans ce bureau docteur ? Remarquez, c'est pratique avec ce divan...
- damned, je suis ~~enfoiré~~ démasqué ! Oui, je l'admets, je reçois des prostituées
- vous n'avez pas une femme, des enfants ?
- ils se sont ~~marrés~~ barrés
- avec le jardinier ?
- oui monsieur Michaud, avec le jardinier de Joseph Pujol
- mais son jardinier était déjà parti avec la femme de Pujol ?

- il est ~~barre~~ parti avec les deux femmes
- quel appétit !
- oui, c'est pas comme moi...
- si je fais le point, docteur, votre femme est partie, votre méthode ne marche pas, vous moisissez dans la solitude. Vous êtes une pute qui tient compagnie aux putes ?
- je le crains
- je peux sortir de ce divan ?
- ~~non~~ oui
- je vous trouve bien fragile docteur...
- mais pas du tout, je me porte comme un charme, mais vous m'avez empêché de commencer votre ~~meurtre~~ thérapie...
- oh ! vous n'y mettez pas plus d'énergie que ça. Vous doutez ?
- mais non !
- une petite tendance à la parano, peut-être ?
- d'abord, je ne suis pas parano, je suis susceptible !

Un bureau de psychanalyste : le sol est dallé, de couleur brune, sous le bureau un tapis qui ne doit à la Perse qu'un bien lointain (faux) souvenir. L'inévitable bibliothèque pour rappeler au « patient » qu'un psychanalyste est un intellectuel et qu'il sait. Parmi quelques philosophes et des psychanalystes divers (Freud, Lacan, Dolto , Roudinesco, etc.).

Inévitablement, il y a des tableaux accrochés aux murs. En l'occurrence, il s'agit des Ménines de Diego Vélasquez et d'un « essai » de Pablo Picasso.

Portrait de Vélasquez



Portrait de Picasso



- un certain goût pour les Ménines de Vélasquez et Picasso, docteur ?
- oui cela me permet d'opposer la réalité c'est-à-dire le rêve à la fiction

Peut-être y a-t-il, dans ce tableau de Vélasquez, comme la représentation de la représentation classique, et la définition de l'espace qu'elle ouvre. Elle entreprend en effet de s'y représenter en tous ces éléments, avec ses images, les regards auxquels elle s'offre, les visages qu'elle rend visibles, les gestes qui la font naître. Mais là, dans cette dispersion qu'elle recueille et étale tout ensemble, un vide essentiel est impérieusement indiqué de toutes parts : la disparition nécessaire de ce qui la fonde, – de celui à qui elle ressemble et de celui aux yeux de qui elle n'est que ressemblance. Ce sujet même – qui est le même – a été éliminé. Et libre enfin de ce rapport qui l'enchaînait, la représentation peut se donner comme pure représentation.^{91 ww}

Dans un recoin de la bibliothèque, un espace d'inconscient de ce brave docteur Frevd (qui d'ailleurs se fait appeler « docteur » alors qu'il n'a pas suivi le cursus universitaire de médecine), je trouvai le livre suivant : « Les mémoires d'un âne », de la comtesse de Ségur, avec une dédicace de Françoise Dolto. Bref, tout un tas d'âneries, des livres peu usités au regard de la légère poussière qui s'était accumulée sur la tranche supérieure de chacun de ces « ouvrages »...

- vous vous intéressez à mes ~~œuvres~~ livres ?
- pas vraiment, Dolto m'agace prodigieusement
- vous avez tort, elle a beaucoup fait pour l'école
- je n'en doute pas...*Dolto devient la grande prêtresse des pédagogies d'avant-garde du dernier tiers du XXe siècle : tout apprentissage se doit d'être centré sur l'élève et d'encourager la motivation. Les réformes Jospin des années 1980, mâtinées d'hypothèses du pédagogue Philippe Meirieu, illustrent bien ce dérapage de l'école vers le « hors réalité » voulu par la psychanalyste. C'est à cette époque que l'apprentissage de la lecture se fera de façon globale, dans la rapidité du résultat positif, mais sans s'encombrer d'une méthode syllabique réputée rétrograde et trop frustrante... Nous savons l'impact de cette méthode et ses conséquences sur l'illettrisme de beaucoup d'enfants. De nombreux enseignants sont revenus à une méthode semi-globale qui fait tout autant de dégâts chez nos tout-petits les plus « visuels » et les plus impatientes du résultat, alors que tout le monde sait que la méthode syllabique est celle qui produit le moins d'échec. Mais l'essentiel n'est pas là pour ces pédagogues du « Soi » : l'école doit apprendre à « être » et non à « vivre le réel ».*⁹²
- mais vous avez déjà dit ça dans l'Apostille 5 du Système 3 !
- oui, mais je ne m'en lasse pas... Revenons à notre thérapie, voulez-vous ?

⁹¹ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966

⁹² Didier Pleux, *Françoise Dolto la déraison pure*, Autrement, 2013

Il est des choses surprenantes dans la vie : le docteur Frevd, au lieu de prendre place dans son fauteuil, s'allongea sur le divan. Et cela avec une sorte d'immense soulagement visible aux traits de son visage et à son corps devenu soudainement tout flasque.

- reprenons. Docteur Frevd, avez-vous connu ma mère, celle que vous nommez « la girafe » ?
- ben non...vous avez dit vous-même qu'elle avait été tuée par un ~~ch~~ chasseur, il y a fort longtemps de cela
- en effet...mais vous auriez pu la vivre « symboliquement »...
- oui, je sais que le docteur Pujol avait orienté ses recherches sur le complexe d'Edipe chez les animaux. Mais votre ~~girafe~~ mère n'étant pas la mienne...
- mais peut-être avez-vous une mère symbolique dans votre inconscient ?
- plusieurs même...
- et toutes vous ont abandonné ?
- oui.
- et vous voilà seul, désespérément seul, abandonné de toutes
- je peux me ~~laver~~ lever ?
- oui

Je n'aurais jamais imaginé une pareille scène. Je fus, pour un temps, le *docteur* qui prend en charge la cure de Frevd. Brièvement, j'ai pensé que j'avais bien fait de venir.

Derrière le bureau, il y a une large fenêtre fermée. Frevd l'ouvre, regarde au loin, et aspire tout l'air qu'il est possible. Imaginant que la « cure » se terminait à cet instant, j'en profitai pour regarder à nouveau les *Ménines* de Vélasquez et celles de Picasso. Je me rendis compte qu'il s'agissait là de faux grossiers.

- Vos toiles sont de mauvaises reproductions, l'une d'entre elles cache-t-elle l'Origine du Monde de Gustave Courbet ? L'auriez-vous rachetée à Jacques Lacan ?
- ...

Je me retournai vers la fenêtre, mais elle était vide. Je veux dire par vide, qu'hormis le décor toujours en place, le docteur avait disparu. Je traversai la pièce, en jetant des regards furtifs à droite et à gauche, personne. Je me penchai par la fenêtre et vis une tache difforme sur le trottoir, trois étages plus bas. Je cherchai à quoi me faisait penser cette chose... A un hamburger, peut-être...Un attroupement se formait autour de la *tache*. Dois-je préciser que la *tache* était de couleur rouge façon ketchup. J'entendis au loin les sirènes de police et de pompiers et me dis que, sans doute, il était temps que je retourne chez moi et revienne à la vraie vie, celle de la réalité

polymorphe, celle des idées, celle de la vie qui happe un temps et suggère d'en jouer avant qu'elle ne se joue de nous.

A quelques mètres, un faucon pèlerin, piquant à toute vitesse vers le sol – sans doute avait-il repéré de sa vue perçante une proie –, m'entendit dire :

- un de moins...



xx

Chapitre 0E

Discussion

*L'histoire consignerait peu d'évènements aussi beaux et aussi pathétiques
que ce médecin arabe se consacrant à la pensée d'un homme
dont quatorze siècles le séparaient.*

Jorge Luis Borges

« La quête d'Averroès »⁹³

Angela et Roberto ne sont pas un couple comme on se le représente généralement. Ils ont partagé des séquences de vie. Au présent, « autrefois » est devenue une plateforme efficace même si parfois douloureuse d'une discussion intemporelle qui tourne autour de « qui suis-je ? » « où vais-je ? », « qui sommes-nous ? » « où allons-nous ? ». Des questions existentielles somme toute classiques voire ennuyeuses pour la femme et l'homme heureux. Les mises en abyme provoquées par les séquences en miroir convoquent les pensées d'Angela et Roberto comme le fit Borges en s'interrogeant sur les difficultés que rencontra Averroès à traduire Aristote, dans l'ignorance de certains concepts comme la tragédie et la comédie, et aussi de résoudre ce problème : suis-je lui ou moi, et inversement.

Dans le récit antérieur, j'ai voulu raconter l'histoire d'un échec. J'ai pensé, d'abord, à l'archevêque de Canterbury qui se proposa à démontrer qu'il existe un Dieu ; puis aux alchimistes qui recherchèrent la pierre philosophale ; puis aux vains trissecteurs de l'angle et équarrisseurs du cercle. Je réfléchis ensuite qu'apparaîtrait plus poétique le cas d'un homme qui se proposerait un but qui ne serait pas caché aux autres, mais à lui seul. Je me souviens d'Averroès qui, prisonnier de la culture de l'Islam, ne put jamais savoir la signification des mots tragédie et comédie. Je racontai son aventure ; à mesure que j'avancai, j'éprouvai ce que dut ressentir ce dieu mentionné par Burton qui voulut créer un taureau et créa un buffle. Je compris que mon œuvre se moquait de moi. Je compris qu'Averroès s'efforçant de s'imaginer ce qu'est un drame, sans soupçonner ce qu'est un théâtre, n'était pas plus absurde que moi, m'efforçant d'imaginer Averroès, sans autre document que quelques miettes de Renan, de Lane et d'Asin Palacios. Je compris, à la dernière page, que mon récit était un symbole de l'homme que je fus pendant que je l'écrivais et que, pour rédiger ce conte, je devais devenir cet homme et que, pour devenir cet homme, je devais écrire ce conte, et ainsi de suite à l'infini. (« Averroès » disparaît à l'instant où je cesse de croire en lui.)⁹⁴

⁹³ *L'aleph*, Editions Gallimard pour la traduction française, 1967

⁹⁴ Ibid. (Traduit par Roger Caillois.)

Angela : j'ai deux questions. Qui suis-je ? Et, es-tu attiré par les femmes qui te ressemblent ?

Roberto : je sais qui tu es mais je n'ai pas la place pour le dire ici ⁹⁵

Fit Roberto qui n'en est pas à sa première posture prétentieuse...

- Angela : fais un effort Roberto...
- Roberto : la vie a fait que ton enfance n'a pas eu à subir de rupture violente, mais à vivre dans un environnement non favorable pour t'édifier correctement « Tu te prends pour qui ? » te répétait-on inlassablement. Ton édifice a pris l'allure d'un immeuble à la stature incertaine, qui semble pouvoir s'écrouler facilement, sur fond de peur. Tu souffres d'un « syndrome psychologique du bâtiment malsain ⁹⁵ ». Je dis « pris l'allure », car finalement tu ne t'écroules pas, tu inventes en continu des réponses aux problèmes posés, comme autant d'échafaudages, d'agrandissements composés de couloirs sans fins aux issues incertaines. Tu composes des musiques qui te sont intimes dans le vacarme assourdissant de la vie.
- Angela : et toi ?
- Roberto : je suis le contraire et cela répond à ta seconde question. Moi, j'ai subi un traumatisme dans mon enfance et, pour une question de survie, j'ai dû m'ériger une forteresse pour me protéger, et sans doute avais-je quelques dispositions pour cela ; ce qui n'a pas été sans conséquences, lorsque le danger, m'a-t-il semblé, s'est éloigné. La forteresse était solide, mais je n'avais pas la clé...J'ai appris à bricoler la serrure. Cela a pris beaucoup de temps. Tu souffres du « syndrome psychologique du bâtiment malsain » et moi du « syndrome du coffre-fort »...
- Angela : nous voilà bien...
- Roberto : comme tu dis...
- Angela : mais comment as-tu « bricolé » une clé ?

Mais est-il possible de sortir de la bibliothèque, dont tous les livres sont des commentaires de commentaires, pour voir la réalité qui est écrite au-dehors, dans l'intellect possible, séparé et éternel, de l'humanité ? A l'image de la bibliothèque de Babel, il ne sera jamais permis au bibliothécaire de trouver le Livre qui est la clé de tous les autres. Les Anciens l'ont cru pourtant, en commentant inlassablement l'œuvre d'Aristote, celui qu'ils appelaient « le Philosophe » comme Averroès sera appelé « le Commentateur ». Ainsi Borges boucle-t-il la boucle, en lointain disciple du philosophe de Cordoue, quand il comprend que si l'intellect possible est séparé de l'âme humaine, alors l'homme ne pense pas, il est pensé par un autre, au point de disparaître – ce qu'on appelle mourir – quand l'être

⁹⁵ On dit en anglais « Sick Building Syndrome (SBS) » ou « Building-Related Illness (BRI) ». Mais cela ne tient pas compte de la construction psychologique de l'individu, mais seulement des « maladies inexpliquées » dues à un bâtiment : immeuble, maison de retraite, etc.

*qui le pensait ne le pense plus : [...] « (« Averroès » disparaît à l'instant où je cesse de croire en lui). »*⁹⁶

- Roberto : j'ai copié, je me suis inspiré du comportement social des autres

Comme à son habitude qui tient du rituel, Roberto se préparait à partir.

Angela se contenta de murmurer : ... les mots à peine séchés sur le papier, il n'est plus autour de nous qu'une grande solitude. A la fin, il n'y a plus que la mort sur les rives de la mer. Tout est néant. Mais dans la cendre des mots, je sais bien que nous écrivons encore, comme des enfants, avec le doigt.

Je vois bien ce qui nous contraint d'écrire ou de peindre, c'est le naïf désir d'arrêter le temps, pour recommencer la vie dans notre solitude. Nous voulons durer par les signes devenus les dieux de notre immortalité.

...Nous ne parlons que du fond de notre silence et nous ne sommes ensemble que des hommes seuls. Mais sommes-nous assez seuls pour être libres ?

...Allons ! allons, on aime assez à vivre, qu'on y trouve quelque bonheur, qu'on réinvente le plaisir d'écrire et de peindre dans une chambre tranquille. C'est notre dernière vanité. Comme si le seul amour permis n'était plus qu'amour d'une absence.

*On dit que la peste est partout : garde-toi bien !*⁹⁷ ^{zz}

Roberto avait disparu dans la nuit, ou dans le blanc du jour, qu'importe

*Il y a un but mais pas de chemin. Ce que nous nommons chemin est hésitation.*⁹⁸

La disparition de Roberto n'avait de sens que pour elle car lui savait où il était et, dans une moindre mesure, comment il était.

Luttant contre une clinophilie naturelle, endémique...

...quelques jours plus tôt ou plus tard, Roberto s'était dit ou se dira face à l'image monomorphe de son miroir : *Considérons l'homme de demain modifié par des techniques bioniques et informatiques. Il possède des micro-récepteurs téléphoniques, radiophoniques et télévisuels sous son*

⁹⁶ Jean-François Mattéi, Institut universitaire de France, in *Averroès, L'intelligence de la pensée*, Flammarion, 2008, page XXI

⁹⁷ Antonio Brocardo, 1510. Brocardo (... - 1531) était un poète italien qui a vécu au début du XVI^e siècle. Cf. Annexe XI

⁹⁸ Franz Kafka, *Préparatifs de noces à la campagne*, [1908 – 1909], page 50, traduction Marthe Robert, Imaginaire Gallimard, 1994

crâne de façon à recevoir tout au long de sa vie un flux continu d'informations, de musiques et d'images, comme les adeptes des baladeurs numériques qui vivent les écouteurs rivés aux oreilles et les yeux éteints. On suppose que, à l'occasion des désirs qui le portent à suivre ses émissions préférées, sa conscience se réduit au courant incessant qui lui parvient d'un émetteur extérieur. Quel serait alors le sujet de la pensée de cet homme ? Y aurait-il encore quelque chose en lui comme une subjectivité, et une liberté, ou bien sa conscience serait-elle constituée des informations objectives, et déterminées, qu'elle reçoit sans pouvoir les créer ? Quand sa conscience s'éteindra, l'« intellect possible », avec ses émissions potentielles d'informations qui accordaient les images qu'il éprouvait aux réalités intelligibles qu'il comprenait, continuera d'émettre, impassible, au bénéfice des autres hommes. Et si toute humanité disparaissait, l'Émetteur possible et matériel, analogue à l'intellect possible et matériel d'Averroès, n'en continuerait pas moins d'émettre et d'intelliger comme un réseau autonome. Quand à l'« intellect agent » qui commande, du fond de l'univers, l'intelligibilité de cet « intellect possible », il est la manifestation du Logiciel numérique suprême qui permet, avec la construction de l'Émetteur matériel universel, appelons-le « Internet », l'intelligibilité de ce qui a été pensé par ceux qui, de leur vivant, en étaient les récepteurs.

*La pensée de l'éternité continue d'engendrer la conscience du temps.*⁹⁹

Quelques jours plus tôt ou plus tard, Angela s'était dite ou se dira face à l'image monomorphe de son miroir : *Le grand avantage des sciences mathématiques sur les sciences morales consiste en ce que les idées des premières, qui sont sensibles, sont toujours claires et déterminées, que la plus petite distinction qui se trouve entre elles est immédiatement perceptible et que les mêmes termes expriment toujours les mêmes idées, sans ambiguïté ni variation. On ne prend jamais un ovale pour un cercle, ni une hyperbole pour une ellipse. L'isocèle et le scalène se distinguent par des frontières plus précises que le vice et la vertu, le vrai et le faux. Si l'on définit un terme en géométrie, l'esprit substitue aisément de lui-même, en toute occasion, la définition en terme défini ; même quand on n'emploie pas de définition, l'objet lui-même se présente aux sens et, par ce moyen, on le saisit fermement et clairement. Mais les sentiments les plus subtils de l'esprit, les opérations de l'entendement, les agitations variées des passions, bien que réellement distincts en eux-mêmes, nous échappent aisément quand nous les examinons par réflexion ; et il n'est pas en notre pouvoir de rappeler l'objet primitif aussi souvent que nous avons l'occasion de le contempler. Par ce moyen, l'ambiguïté s'introduit graduellement dans nos raisonnements ; des objets semblables sont aisément pris pour identiques, et la conclusion s'écarte à la fin très largement des prémisses.*¹⁰⁰

⁹⁹ Jean-François Mattéi, Institut universitaire de France, in *Averroès, L'intelligence de la pensée*, Flammarion, 2008, page XIX

¹⁰⁰ Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, Flammarion, 2008

Ce n'est qu'une question de ce temps qui affine sa présence par immersion. Je ne sais pas ce qu'est le temps. *Ce mot, quand nous le prononçons, nous en avons, à coup sûr l'intelligence et de même quand nous l'entendons prononcer par d'autres. Qu'est-ce le temps ? Si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette demande, je l'ignore.*¹⁰¹

Roberto, qui ne passe pourtant pas ses vacances avec Cioran, appuya sur la pendule et son adversaire répliqua instantanément et enclencha à son tour la mesure du temps.

- tic-tac

En fait, se disait Roberto, je pourrais bien jouer ma Dame en f7 et prendre le pion, mais cela est sans aucun intérêt. A moins de la poser en h8...mais pourquoi faire ?

Si je fais :

- Dxf7
- je risque de perdre ma Dame par
- ... TxD
- et là, je suis mal...quelle humiliation ! Quelle déshérence !

Roberto n'avait pas vu que :

- Dxf7 TxD
- Tg8 #
- tic- tac

Fit la pendule.

- toc-toc

Fit la porte.

Résumons-nous : le temps est au minimum ce par quoi les choses persistent à être présentes. Sans lui, tout passerait d'un seul coup : à peine apparu, le monde replongerait dans le néant. Nous pouvons avoir l'impression qu'il ne s'écoule plus, mais ce n'est qu'une impression, une illusion, une façon de parler : il ne cesse jamais de s'écouler. Le temps n'est pas une mare.

Il y a donc une distorsion entre notre sentimentalité, qui s'accommode fort bien de l'idée de l'arrêt du temps (ou réclame son suspens), et notre intellect, qui ne parvient pas à l'envisager autrement que comme un arrêt du mouvement. Ce constat ne garantit évidemment pas que le temps ne s'arrêtera jamais, mais illustre simplement notre impossibilité à le penser, ou plus exactement à penser ce que cet arrêt impliquerait de facto, c'est-à-dire la chute dans le néant : dès que nous imaginons le néant, nous en faisons « quelque chose » qu'il ne peut justement pas être, par définition. Tout se passe comme si

¹⁰¹ Saint-Augustin, *Confessions*

*nous ne parvenions à penser l'absence d'une chose que par la représentation de quelque autre chose. Dans notre esprit, abolition signifie d'abord substitution. L'idée de néant absolu y devient donc destructrice d'elle-même. Sans doute est-ce parce que le néant constitue un point aveugle dans nos représentations que nous sommes incapables de penser ce que pourrait être un arrêt du temps.*¹⁰²

C'est ainsi que pensait Angela de façon à répondre à la question « qui suis-je ? », elle-même, par sa propre pensée, son expérience, son passé et son devenir. Au-delà de la montagne s'élèvent d'autres montagnes et ainsi de suite.

Angela savait que le temps ne passe pas. Surtout que d'aucuns l'auront tué.



Roberto ouvrit, personne ! Il n'y a qu'un néant provisoire, une solitude acrimonieuse. Peut-être, en y regardant mieux, il est possible de distinguer un élément constitutif d'une question, quelque chose ou quelqu'un qui permet de décrire une propriété vérifiée par une ou plusieurs valeurs et qui prendrait la place de ce quelque chose ou quelqu'un.

Une inconnue, en quelque sorte.

- l'inconnue de substitution : *Que celui qui lutte avec des monstres veille à ce que cela ne le transforme pas en monstre. Et si tu regardes longtemps au fond d'un abîme, l'abîme aussi regarde au fond de toi.*¹⁰³



¹⁰² Etienne Klein, *Les tactiques de Chronos*, Editions Flammarion, 2003

¹⁰³ Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, 146, Flammarion, 2008

Chapitre 0F

666,5

- entrez !

- toc-toc

Ou l'inverse, qu'importe. Le temps se fatigue alors que Socrate nous empoisonne la vie avant de disparaître et que Daphnée compte ses doigts. Il y a presque deux mille cinq-cents ans que Socrate s'applique à mettre en abyme la chrysalide (entre larve et imago) et la nymphe.

- entrez !

Répétais-je à presque bout de souffle et d'idées. Comme personne ne répondait, je me levai péniblement de mon large fauteuil de couleur lie de vin et ouvrit la porte : personne. Un fantôme malintentionné, un diable nourri au soufre^{aaa} quelque part en Charente^{bbb} ? Ou simplement une de ces hallucinations qui corrompent l'esprit ?

C'est par la porte qu'arrivent les ennuis. Le bonheur aussi, mais plus rarement. Les fenêtres ont pour fonction de laisser entrer la lumière réconfortante. Mais lorsque je dis « entrez ! », ce n'est pas la lumière que je m'attends à voir. C'est le malheur ou le bonheur que je surprends dans l'huissierie de la porte.

Il faut dire que, comme bien souvent, j'ai mal dormi cette nuit. Peut-être une vague douleur due à ma chute, la veille. A moins que ce ne soit notre rencontre avec Florence, Vienne et Amath. Dans trois minutes je me souviendrai que Vienne a glissé quelque chose dans ma poche. Dans l'instant, j'ai fort à faire à maudire Morphée, ce mirage, ce trompe-l'œil, cette chimère de l'entre-deux, hybride à tête de lion, au corps de chèvre et à la tête de serpent, comme dans ce rêve prophétique que je fis éveillé, entre deux séquences d'un sommeil en forme d'impasse. De toutes façons, le sommeil est sans issue, sinon, c'est simple, il suffit de changer le nom du sommeil et de le nommer mort, pour toujours. Le sommeil, c'est l'anti-mort, le contrepoison à l'infini de soi, une sorte d'espérance malsaine, une hérésie athée.

Je suis comme cela lorsque je grogne le matin. Le café n'y fait rien. Je continue à rouspéter en jetant un sort à tous mes congénères, si censés qu'ils le soient... A quelle espèce appartenais-je ? Une espèce hybride comme mon sommeil ? Si j'avais à choisir je me ferais *chamaeleonidae*¹⁰⁴, ce qui me permettrait de m'adapter parfaitement à mon environnement. C'est d'ailleurs ce que je fais. Après la rouspétance du café, je sors dans les hasards de la rue, me heurte à une sapiens désespérée, je me confonds en excuses, tout sourire dehors, arboré telle une arme de destruction massive. Ça fonctionne et je suis alors plus désespéré encore.

¹⁰⁴ Caméléon, en quelque sorte

Autoportrait



Tiens ! Je me dis que Vienne a glissé quelque chose dans ma poche.

Sans vouloir faire le prétentieux ni le devin escorté de sa boule de cristal, je savais qu'à la page 103 de Base 16 je finirais par y penser.

En fait, la main plongée dans la poche gauche de ma veste, je n'y découvris qu'un simple papier, un A4 de format, coupé en 2, plié en 16.

Angel, pourriez-vous me téléphoner demain (ou aujourd'hui, si vous ne découvrez ce message qu'après une nuit que j'espère revigorante) à 14h05. S'il vous plaît, c'est important !

Merci – Vienne – 06 15 04 25 84

Il est midi et quelques minutes. J'ai donc le temps. Je tiens à préciser qu'il est midi de *mon* temps. Car si tic-tac fit la pendule et toc-toc interpellait la porte, aujourd'hui, dans ma réalité nous sommes le 8 août 2015. J'en ai la preuve formelle :

A screenshot of the website TIME-AND-DATE.NET. The page has a grey background with a purple border. At the top, the text "TIME-AND-DATE.NET" is displayed in a large, bold, black font. Below this, there are two main sections. The left section is a white box with a purple border containing the following information: "Europe/Paris" in bold, "DST: oui, active" in small text, "12:12:45" in large blue font, "Samedi 8 Août 2015" in large blue font, "Numéro de semaine : 32" in small text, and "Jour de l'année : 220" in small text. The right section is a white box with a purple border containing a small image of a calendar for the year 2015, with the word "Calendrier" written below it in orange.

Ami lecteur, comme dirait le professeur Georges Fawcett, écoute-moi bien : je suis dans mon présent ; présent avec lequel j'entretiens les plus cordiales relations, toi tu sommeilles dans ton futur. Compare ton temps avec le mien et je deviens ton passé.

Ce passé, que l'on a beau composer, recomposer ou simplifier, stagne dans une profondeur insolente et inappropriée à la relation sociale. Tu pourrais, lecteur infatigable et courageux, asseoir une relation moins marquée par le temps en m'envoyant un message : angelmichaud139@gmail.com

Pour l'instant, à cette heure, je vais déjeuner.



- bonjour Vienne, c'est Angel
- ...
- vous vouliez me parler ?
- merci Angel de m'avoir appelée. Vous vous sentez mieux ?
- oui, ça va. Quelques vagues douleurs articulaires, mais ça va
- je voudrais vous parler de mon frère Amath
- je vous écoute
- le téléphone est peu approprié à l'entretien que je souhaite avoir avec vous...pourrait-on se voir ?
- heu oui. Voulez-vous que je passe chez vous et quand ?
- ben...chez moi n'est pas mieux approprié...il y a ma sœur et éventuellement...mon frère...
- retrouvons-nous dans un endroit neutre. Un bar ?
- pourquoi pas ? Mais...chez vous, ce serait possible ?
- mon appartement est très...encombré par des livres...
- qu'importe ! J'en possède moi-même 139^{ecc}. Je peux passer vers 18h ?
- oui bien sûr. J'habite au 7 de la rue Guiglia
- c'est dans le quartier des Musiciens ?
- c'est ça, mais, à ma connaissance, il n'y avait pas de musicien dans la famille Guiglia. Je suis moi-même nul au piano et pire encore à la trompette. Au triangle, peut-être...j'ai une âme de géomètre

- je ne vous en demande pas tant. Je serai chez vous à 18h. A tout à l'heure Angel
- à propos d'Amath, j'espère que ce n'est pas grave...
- non. Rien de...grave
- à tout à l'heure Vienne

Voilà, je vais tuer le temps en attendant 18h. A peine pensais-je cela que je me suis souvenu que le temps était déjà mort, éliminé par autrui. Mais qui est cet autrui ?

D'après le dictionnaire : *pron. indéf. Inv. Toute personne autre que soi ; l'ensemble des hommes, en dehors de soi-même.* ¹⁰⁵ Ce à quoi on pourrait rajouter : *Beaudelaire disait « l'autre est à la fois proche et lointain ». La question d'autrui pose alors le problème de sa connaissance. A ce sujet, plusieurs conceptions de l'autre existent selon que le regard est philosophique, culturel ou religieux.* ¹⁰⁶

Admettons que le temps soit mort à l'instar de dieu, d'après Nietzsche. Une bonne question à se poser est « ont-ils été enterrés ? ». Il semblerait bien que non. Pour la question de dieu, le problème ne se pose pas. On ne peut enterrer quelqu'un ou quelque chose qui n'existe pas. Mais...le temps existe-t-il vraiment ? Certains disent que « le temps est une notion humaine qui rend compte du changement dans le monde ». S'il s'agit d'une « notion humaine » cela entrave soudainement l'universalité du temps, sa crédibilité. Il s'agit là d'un concept qui régale les philosophes autant que le pseudo-complexe d'Edipe pour les psychanalystes. Pour Jankélévitch « Plus le temps est vide, plus il nous pèse ». Je ne sais pas si le temps nous pèse (me pèse) mais il exerce sur les mots une pression insoutenable. Il ne s'agit pas d'une mise en abyme mais d'un continuum qui mène à la folie si l'on n'y prend garde.

Le langage n'est-il pas habité par une ambiguïté fondamentale ? Ne permet-il pas de tout dire, le vrai comme le faux, le bien comme le mal ? Loin de révéler la réalité du monde, les mots ne renvoient peut-être qu'à d'autres mots, interminablement. Du coup, ils lévitent au-dessus des choses qu'ils désignent sans jamais les atteindre, de sorte qu'il faudrait cesser d'interroger ce qui vit ou gît sous eux, consentir à ce qu'ils ne reflètent pas une réalité donnée à l'avance, à ce qu'ils soient juste des outils pour caresser le monde en causant. ¹⁰⁷

Je n'ai pas pour habitude de passer mes vacances avec Buster Keaton, mais il m'arrive de subir un coup de blues. Cela se produit lorsque, confortablement installé dans mon épais fauteuil de cuir noir, j'observe ma comtoise plus que centenaire égrainer le temps à coup de balancier en psalmodiant une chanson habile : tic-tac, tic-tac, tic-tac. Que faire ? Epouser une colline boisée dépossédée de toute notion de temps ? Oui, mais il reste le soleil, cet argument physique qui nous inonde de lumière et nous inscrit dans les inéluctables concepts de *chronos* et *tempus*. Le temps

¹⁰⁵ In Le petit Larousse illustré, 2016

¹⁰⁶ Source : Wikipédia

¹⁰⁷ Etienne Klein, *Les Tactiques de Chronos*, Flammarion, 2003

« passe », mais plus ou moins vite selon la pression environnementale, rapidement si le « temps s’y prête » et lentement s’il ne s’y « prête pas ». De toute façon, le temps n’est pas prêteur. Il donne sans retenue chacun de ses outrages qu’il semble collectionner à outrance.

Mais...

*Plus nous tentons à approfondir notre réflexion, cependant, plus nous réalisons qu’en fait toutes les « horloges » utilisées par l’homme, du moins avant l’invention de l’horloge mécanique, se rattachaient d’une manière ou d’une autre à l’emplacement de notre corps. Le temps était mesuré par rapport au mouvement visible des étoiles et au « lever » et au « coucher » du soleil, c’est-à-dire à des mouvements qui n’existent que de notre point de vue (en effet, en toute objectivité, c’est la Terre qui tournait, bien sûr, mais nous ne le savions pas et peu nous importait). Au début de l’ère des horloges, certains tentèrent même d’assimiler au corps ces créatures si peu anthropomorphes : le XVIIIe siècle offre de nombreux exemples de poèmes magnifiques décrivant les horloges comme des monstres aux dents grinçantes, mâchant les secondes ou les crachant comme des syllabes. Mais nous ne parviendrons certainement jamais à humaniser les horloges atomiques, ni même celles de nos écrans d’ordinateurs. Jamais nous ne cesserons d’envisager le temps par rapport à notre corps. Après tout, nous qui nous regardons et nous sentons vieillir chaque jour, nous sommes nos propres horloges. Essayez donc de faire quelques pompes, de descendre les escaliers en courant ou de sauter une baie, vous vous apercevrez vite que du temps a passé depuis vos vingt ans. Quelle chance nous avons d’être mortels ! C’est ce qui nous permet en tout temps de maîtriser le temps.*¹⁰⁸



- toc-toc

La porte est aussi ponctuelle que le temps. Le temps peut-il être ponctuel ? Oui, par essence.

- bonjour Angel

- bonjour Vienne, entrez...

Je fis s’installer Vienne dans le seul fauteuil disponible.

- que de livres...vous lisez tout ça ?

¹⁰⁸ Umberto Eco, préface à *L’histoire du temps*, Kristen Lippincott, Larousse, 2000

- oui non, je...
- je sais Angel... Je sais que vous écrivez
- ah bon ?
- vous faites bien « l'innocent »...
- comment pouvez-vous savoir que j'écris, je n'y ai fait aucune allusion hier soir
- oui, mais j'ai tapé votre nom dans mon moteur de recherche et je suis tombée sur le site de La Base ¹⁰⁹. D'ailleurs j'ai passé la nuit à lire *La Base de signatures de virus a été mise à jour*, puis *Retour vers la Base* et enfin *La Base de données*. Vous êtes même, je pense, en cours de rédaction de *Base 16*. Je me trompe ?
- vous êtes courageuse...et on ne peut rien vous cacher...
- en effet...
- pourquoi avez-vous fait cela ?
- quoi « cela » ?
- ben, être venue me voir Vienne, me dire que j'écris et que vous m'avez lu...je croyais que nous devions évoquer votre frère Amath
- c'est vrai, je suis venue pour deux raisons : la première est en relation avec mon frère et la seconde...je vous dirai plus tard
- mais quel rapport entre ce que j'écris et Amath
- il s'est intéressé à vous
- et...
- Amath ne s'intéresse jamais à personne
- et...
- il s'est intéressé à vous
- mais, si j'ai bien compris, Amath s'intéresse aux gens pour les « aider »
- Angel, vous n'êtes pas le genre à être aidé...
- heu...ça c'est compliqué. Beaucoup de gens m'ont aidé. Certains l'ont fait spontanément, d'autres à ma demande et d'autres encore contre mon gré
- vous êtes un solitaire ?
- pas tant solitaire qu'asocial. A ce qu'on en dit. Bon, que puis-je faire pour votre frère ?
- je ne sais pas au juste. Il est secret. Ma sœur et moi ne savons pas grand-chose de sa vie, hormis ce qu'il nous en dit, c'est-à-dire pas grand-chose. Vous l'avez entendu ?
- oui

¹⁰⁹ www.ladam.eu

- et bien il vous a tout résumé. Nous n'en savons pas plus
- je vous le redemande : que pourrais-je faire ?
- je ne sais pas. Le voir peut-être. Qu'en pensez-vous ?
- ben, je ne suis pas psychothérapeute, et puis, c'est curieux que vous me demandiez cela, nous ne nous connaissons pas...

J'en arrivais à me demander si l'histoire de son frère Amath n'était pas un prétexte. Mais un prétexte à quoi ? Il y a toujours cette méfiance en moi qui m'incite à découvrir, au-delà du déroulé des mots, un sens plus approprié à mon sentiment d'inadaptation en quête de quiétude. Une enquête, en quelque sorte, singulière mais efficace parfois, qui détermine ma soif de savoir lequel de mes interlocuteurs engendre les enfants de mon devenir. Je n'écoutais plus Vienne. Je regardais ses mains s'agiter, scander chacun de ses propos comme pour mieux me convaincre, à moins que cette gestuelle qui nécessite tout l'espace autour d'elle ne soit destinée qu'à l'élaboration de sa propre conviction.

- vous êtes d'accord Angel ?

Et voilà, je suis pris en flagrant délit d'inattention au propos principal. Probablement Vienne pensera que je ne m'intéresse pas à son discours ni à sa personne...

- houhou, vous n'êtes plus là ?
- pardonnez-moi Vienne, je ne vous écoutais plus. Je regardais vos mains
- et que disent-elles mes mains ?
- qu'elles ont besoin d'espace
- bien vu. En fait, c'est moi qui ai besoin d'espace...
- que voulez-vous donc que je fasse avec Amath ?
- rien finalement, je crois que j'avais besoin de vous en parler
- vous avez une sœur, jumelle de surcroît, alors pourquoi me parler à moi ?
- parce que je vous ai lu
- et ?
- vous avez écrit dans *La Base de données* : *Entrez dans ce monde dans lequel les mots n'ont pas d'arrière-pensées...*¹¹⁰
- c'est possible, et ?
- je dois vous avouer – c'est la seconde raison de ma visite – que vous parler d'Amath est pur prétexte. De plus, ma sœur, mon frère et moi sommes totalement différents. Ma sœur

¹¹⁰ Angel Michaud, [La Base de données](#), 2012, page 82, Lad'AM Editions

Florence vous a « ramassé » alors que je serais probablement passé devant vous dans la plus totale indifférence. Je suis venue pour autre chose.

- et ?
- je suis venue parce que je voudrais entrer dans ce monde dans lequel les mots n'ont pas d'arrière-pensées
- mais enfin, Vienne, ce n'est qu'une image, j'écris parfois n'importe quoi...
- oui mais toujours dans un désordre ordonné

Je n'avais jamais été confronté à ce genre de situation. Je me laissais à penser qu'un gong allait me sortir de cette affaire...

- toc-toc

Fait.

Dans le chambranle de la porte :

- tante Edith ! Quelle bonne surprise...

Fis-je en étant aussi malhonnête que possible, autant que pour « ce monde dans lequel les mots n'ont pas d'arrière pensée »... Je ne vois jamais ma tante Edith. J'ai même déménagé à l'autre bout de la ville pour éviter ses visites. Généralement, elle débarque, toujours à l'improviste, une fois par an. Et c'est aujourd'hui. Et là, c'est Noël en quelque sorte.

- je passais dans le coin, j'ai vu de la lumière, j'ai amené de quoi manger
- de quoi manger ?
- il est vingt heures Angel. Tiens ! tu me présentes ta fiancée ?
- elle n'est pas ma fiancée ; Vienne voici ma tante Edith, tante Edith voici Vienne qui...
- Vienne : ...qui enseigne l'oud
- Edith : l'oud ?
- Vienne : c'est un instrument de musique oriental

Je pensais passer une soirée solitaire et me voici affublé d'Edith la tante à la cuisine improbable et de Vienne, joueuse d'oud aussi lumineuse que la comète de Hale-Bopp.

- Edith : alors, comment trouvez-vous mes spaghettis à la bolognaise ?
- Vienne et Angel : excellents !
- Edith : alors Angel, quoi de neuf ?
- les lacets que je me suis achetés il y a deux jours au supermarché
- Edith : bon, je vois que tu es toujours aussi bavard. Et vous mademoiselle – mademoiselle ou madame ?

- Vienne : depuis le 26 décembre 2012, le Conseil d'Etat a validé une instruction supprimant le terme de « mademoiselle » dans les documents officiels. Je suis donc « officiellement » madame
- Edith : ah. Et que fait donc votre mari ?
- Vienne : il erre d'étoiles en étoiles sous la forme d'une poussière filante
- Angel : vous boirez bien quelque chose. Un « petit » Bordeaux par exemple, « mesdames » ?

L'art de changer le sens de la conversation avec un sujet consensuel : le bon vin. Je passais à la cave récupérer un Château-Margaux de 2009.

Les bla-bla couvrent les tic-tacs de ma comtoise et les toc-tocs se font rares à cette heure. Une heure après la fin du repas, après que Vienne ait décrit au moins trois fois tout ce qu'il est possible de savoir sur l'oud, son nom d'origine arabe, al-oud signifiant « le bois », son origine persane alors nommé barbat, sa matière, le cèdre ou l'épicéa, etc., la tante Edith se décida à partir non sans quelques remarques propres à ses convictions :

- bon ! Vienne, Angel, je vous laisse en amoureux, à bientôt
- à bientôt tante Edith
- à bientôt « madame »

Le temps reprit son cours. La comtoise s'est remise à tic-tacquer. Notre conversation se réamorça pratiquement là où elle s'était arrêtée avant l'arrivée de tante Edith.

- « entrez dans ce monde dans lequel les mots n'ont pas d'arrière-pensées »
- Vienne, je vous en prie, faites un effort, expliquez-vous...
- pourtant c'est simple Angel... nous savons tous que les mots ont des arrière-pensées. Tenez, vous-même, lorsque votre tante est arrivée, vous avez dit « Tante Edith ! Quelle bonne surprise ». Dans ce cas précis, votre arrière-pensée était parfaitement hypocrite. Vous n'aviez pas plaisir à revoir votre tante. Alors je vous pose cette question : où trouve-t-on des mots qui ne peuvent avoir d'arrière-pensées ?
- heu, je ne sais pas, je donne ma langue à Félix
- vous avez un chat qui s'appelle Félix ?
- non, c'est un chien, qui n'est pas à moi d'ailleurs. J'ai aussi un poisson rouge que vous pouvez voir sur la commode, il se nomme Sâr
- ne cherchez pas à éluder ma question...
- je vous l'ai dit, je ne sais pas
- Angel, seule l'écriture préserve les mots d'arrière-pensées. Même lorsqu'on écrit ou décrit la réalité, cette réalité devient une fiction, c'est-à-dire d'un temps révolu. L'arrière-pensée

d'un mot ne s'exprime qu'oralement De plus, la parole et les actes tracés tendent vers la permanence, voire l'immortalité. La pensée figée traque l'oubli

- c'est intéressant...et ?
- je voudrais devenir un mot sans arrière-pensée
- ???
- Angel, regardez mieux
- je fais ce que je peux
- que voyez-vous ?
- un personnage étonnant
- vous avez trouvé !
- j'ai trouvé quoi ?
- je voudrais devenir un « personnage » de Base 16
- ???
- Angel, je suis sûre que c'est possible...
- ben ça alors, c'est bien la première fois que quelqu'un me demande de devenir un personnage, mais pourquoi ?
- je vous l'ai dit déjà, devenir des mots sans arrière-pensées
- mais ça ne se fait pas comme ça, il faut que je réfléchisse, que je m'organise
- je peux vous aider Angel
- comment ?
- prenez de quoi noter, je vous dicte la première phrase et la fin de l'histoire, pour le reste vous avez assez d'imagination pour inventer. Voilà, je vous donne le début...

Je me disais, dans ce qui me reste de for intérieur que, pourquoi pas...je n'avais jamais eu cette idée, que je pouvais bien essayer. Je ramassai un stylo bille qui traînait n'importe où...

- je vous écoute Vienne
- je vous propose de commencer par : « entrez ! toc-toc Ou l'inverse, qu'importe. Le temps se fatigue alors que Socrate nous empoisonne la vie avant de disparaître et que Daphné compte ses doigts. Il y a presque deux mille cinq-cents ans que Socrate s'applique à mettre en abyme la chrysalide (entre larve et imago) et la nymphe. » Voilà pour le début du chapitre ; et pour la fin de l'histoire :

« Je notais comme si mon maître me dictait. Avec soin, en essayant de m'appliquer. Histoire de pouvoir me relire.

- pourquoi n'écrivez-vous pas vous-même Vienne, l'imagination ne semble pas vous faire défaut ?
- parce que je n'ai pas envie d'écrire mes mémoires. Surtout que « mes mémoires » auraient l'air d'une hagiographie. C'est sans intérêt
- dommage. Vous avez donc besoin d'un opérateur
- non, pas du tout. Ce n'est pas compliqué, je veux simplement figurer dans Base 16

Vienne n'avait pas dit « je voudrais » mais « je veux ». Elle semblait ne douter de rien alors que moi, je me faisais l'effet de me zombifier au fur et à mesure que le temps énonçait son verdict : coupable ! Vous êtes condamné à errer dans votre passé.

C'est ainsi que vint l'heure de la lune

Portrait de la nuit



la nuit blanche est un jour comme un autre. L'image populaire évoque la « nuit blanche ». Mais « la nuit blanche » a-t-elle un contraire ? Quelle serait la représentation d'une « nuit noire » ? Une nuit de loup-garou ou de Dracula ? Je ne sais pas si cette nuit est blanche ou noire, mais elle n'est pas dépourvue de rêves dans lesquels je rattrape le temps perdu. J'invente une sphère noire et blanche dans laquelle la lune fait tic-tac, c'est absurde et m'en rends compte car avec le temps tout s'en va sauf les échantillons de mer bleue et un diaphragme qui se soulève au rythme des marées, comme dans un rire formidable, tellement formidable que je mets à chanter à tue-tête « Si je t'écris ce soir de Vienne Oh que c'est beau l'automne à Vienne C'est que sans réfléchir J'ai préféré partir Et je suis à Vienne Sur trois temps de valse lointaine Il semble que les ombres

tournent et se confondent »¹¹¹. Tout se répare, même moi, une chanson à l'abri d'un rêve comme cette fois où j'avais accroché un ballon jaune à ma porte pour faire croire que c'était mon anniversaire et que

- tu dors Angel ?

le monde s'invente à nouveau

- jusque là oui
- quelle heure est-il ?
- je ne sais pas Vienne, demande à ma comtoise
- elle s'est arrêtée
- ah, c'est vrai, j'ai oublié...elle a besoin d'un remontant



- Vienne, sommes-nous demain ?
- oui, c'est sûr. Pourquoi ?
- nous sommes alors le 9 août 2015
- pourquoi dis-tu cela ?
- parce que c'est l'anniversaire de la bombe de Nagasaki, le 9 août 1945. C'est la faute à *Fat Man*, une bombe au plutonium
- tu n'as rien d'autre...de plus joyeux, Angel ?
- si, nous sommes vivants
- j'ai autre chose à te demander
- au secours !
- je suis sérieuse : c'est quoi ton autre activité ?
- que veux-tu dire ?
- je suis persuadée que tu fais autre chose. Je sais bien que ce que tu écris n'est pas l'exact reflet de ce que tu es, mais il y a ressemblance, à un niveau ou à un autre

¹¹¹ Vienne – Barbara – Romanelli

- je ne vois pas ce que tu veux dire
- j'ai du mal à croire que tu ne fais qu'écrire et je t'imagine très bien avoir une autre activité. Comme je n'ai rien trouvé sur internet, je suppose que tu utilises un pseudonyme... Tu sais, ce jeu qui consiste à faire passer *je* pour *il*...ou l'inverse...
- si par ailleurs j'utilisais un pseudonyme, ce serait bien pour préserver mon identité. Donc, si c'était le cas, je ne te dirais rien

Il y a des heures comme ça : douche, se laver la tête et dans la tête, petit déjeuner, bla-bla, se vêtir, attendre que le soleil se lève, progresser cahin-caha dans la journée, projeter quelques images des heures en devenir, ouïr Sâr et ses conseils salvateurs, ranger un peu, classer comme ça vient, unir ses yeux aux étoiles qui ont filé depuis peu, s'enorgueillir d'un passé rigoureux dans l'apparence, surtout ne pas penser aux heures qui précèdent, sinon la souffrance reviendra comme le mauvais temps, se surprendre en passant, se dire qu'il reste *n* jours à vivre sans en connaître le contenu ni la durée, vérifier si mes doigts obéissent aux injonctions proférées par mon cerveau, reculer

- Angel
- oui Vienne
- je dois partir, ma sœur va s'inquiéter, si ce n'est déjà fait

Je savais à ce moment précis que je ne reverrais plus jamais Vienne déjà figée comme un mot dans un roman d'aventures. Les meilleures histoires ont une fin. Mais était-ce une *meilleure* histoire ?

Peut-être Vienne était-elle une ombre défiant le temps, engoncée dans son enveloppe de corbeau, qui profiterait d'une faille temporelle pour se glisser sur mon épaule

Vienne – la porte ouverte – sa main sur la poignée

- ça va Angel ?
- ça va aller »

A.M., 18 septembre 2015

ANNEXES

ANNEXE I (0 sur 1)

Système hexadécimal

$0_{\text{hex}} = 0_{\text{dec}} = 0_{\text{oct}}$	0	0	0	0
$1_{\text{hex}} = 1_{\text{dec}} = 1_{\text{oct}}$	0	0	0	1
$2_{\text{hex}} = 2_{\text{dec}} = 2_{\text{oct}}$	0	0	1	0
$3_{\text{hex}} = 3_{\text{dec}} = 3_{\text{oct}}$	0	0	1	1
$4_{\text{hex}} = 4_{\text{dec}} = 4_{\text{oct}}$	0	1	0	0
$5_{\text{hex}} = 5_{\text{dec}} = 5_{\text{oct}}$	0	1	0	1
$6_{\text{hex}} = 6_{\text{dec}} = 6_{\text{oct}}$	0	1	1	0
$7_{\text{hex}} = 7_{\text{dec}} = 7_{\text{oct}}$	0	1	1	1
$8_{\text{hex}} = 8_{\text{dec}} = 8_{\text{oct}}$	1	0	0	0
$9_{\text{hex}} = 9_{\text{dec}} = 9_{\text{oct}}$	1	0	0	1
$A_{\text{hex}} = 10_{\text{dec}} = 10_{\text{oct}}$	1	0	1	0
$B_{\text{hex}} = 11_{\text{dec}} = 11_{\text{oct}}$	1	0	1	1
$C_{\text{hex}} = 12_{\text{dec}} = 12_{\text{oct}}$	1	1	0	0
$D_{\text{hex}} = 13_{\text{dec}} = 13_{\text{oct}}$	1	1	0	1
$E_{\text{hex}} = 14_{\text{dec}} = 14_{\text{oct}}$	1	1	1	0
$F_{\text{hex}} = 15_{\text{dec}} = 15_{\text{oct}}$	1	1	1	1

Le système hexadécimal est un système de numérotation positionnel en Base 16. 16 symboles sont utilisés, généralement des chiffres arabes pour les 10 premiers chiffres et les lettres A à F pour les six suivants.

Conversion

La conversion de binaire en hexadécimal se fait en regroupant les chiffres (les bits) quatre par quatre, ou inversement en remplaçant chaque chiffre hexadécimal par 4 chiffres binaires.

Binaire	1.0101.1010.1010.1100.1111.0111							
Regroupé par 4	1	0101	1010	1010	1100	1111	0111	
Regroupé en hexadécimal	1	5	A	A	C	F	7	
Hexadécimal	15AACF7							
(décimal)	22719735							

ANNEXE I (1 sur 1)

hex	dec	bin	hex	dec	bin	hex	dec	bin	hex	dec	bin
hex 00	0	0	hex 40	64	1000000	hex 80	128	10000000	hex C0	192	11000000
hex 01	1	1	hex 41	65	1000001	hex 81	129	10000001	hex C1	193	11000001
hex 02	2	10	hex 42	66	1000010	hex 82	130	10000010	hex C2	194	11000010
hex 03	3	11	hex 43	67	1000011	hex 83	131	10000011	hex C3	195	11000011
hex 04	4	100	hex 44	68	1000100	hex 84	132	10000100	hex C4	196	11000100
hex 05	5	101	hex 45	69	1000101	hex 85	133	10000101	hex C5	197	11000101
hex 06	6	110	hex 46	70	1000110	hex 86	134	10000110	hex C6	198	11000110
hex 07	7	111	hex 47	71	1000111	hex 87	135	10000111	hex C7	199	11000111
hex 08	8	1000	hex 48	72	1001000	hex 88	136	10001000	hex C8	200	11001000
hex 09	9	1001	hex 49	73	1001001	hex 89	137	10001001	hex C9	201	11001001
hex 0A	10	1010	hex 4A	74	1001010	hex 8A	138	10001010	hex CA	202	11001010
hex 0B	11	1011	hex 4B	75	1001011	hex 8B	139	10001011	hex CB	203	11001011
hex 0C	12	1100	hex 4C	76	1001100	hex 8C	140	10001100	hex CC	204	11001100
hex 0D	13	1101	hex 4D	77	1001101	hex 8D	141	10001101	hex CD	205	11001101
hex 0E	14	1110	hex 4E	78	1001110	hex 8E	142	10001110	hex CE	206	11001110
hex 0F	15	1111	hex 4F	79	1001111	hex 8F	143	10001111	hex CF	207	11001111
hex 10	16	10000	hex 50	80	1010000	hex 90	144	10010000	hex D0	208	11010000
hex 11	17	10001	hex 51	81	1010001	hex 91	145	10010001	hex D1	209	11010001
hex 12	18	10010	hex 52	82	1010010	hex 92	146	10010010	hex D2	210	11010010
hex 13	19	10011	hex 53	83	1010011	hex 93	147	10010011	hex D3	211	11010011
hex 14	20	10100	hex 54	84	1010100	hex 94	148	10010100	hex D4	212	11010100

Hex 10 to decimal explained:

The value of HEX 10 in decimal is 16.
The value of HEX 10 in binary is 00010000.

0	$0 \times 16^0 =$	0
1	$1 \times 16^1 =$	16
HEX 10 =		16
the binary value is: 00010000		

Hex 8B to decimal explained:

The value of HEX 8B in decimal is 139.
The value of HEX 8B in binary is 10001011.

B	$11 \times 16^0 =$	11
8	$8 \times 16^1 =$	128
HEX 8B =		139
the binary value is: 10001011		

ANNEXE II

La [Maison](#) des feuilles

Mark Z. Danielewsky

Roman traduit de l'américain par Claro^{ddd}

Et c'est à peu près ainsi que s'acheva ce récit ou du moins le récit que je fis hier soir. Peut-être pas à la lettre mais pas loin.

Malheureusement il ne se passa rien avec les filles. Elles se contentèrent de s'égailler dans la nuit en pouffant. Pas de numéro de téléphone, pas de rancards, [...], me laissant tout esseulé et triste, un peu comme un thermos fêlé – impeccable extérieurement, mais dedans rien que du verre brisé. Pourquoi est-ce que je raconte tout ça maintenant, ça me dépasse. Je n'ai même pas vu d'Oiseau du Paradis. Et je n'ai sûrement jamais boxé ni mis le pied sur une barge. En fait, rien que de repenser à cette histoire ça me fait me sentir un peu mal à l'aise tout d'un coup. Je veux dire, c'est tellement bidon. Ça ne colle pas tellement avec moi. C'est comme s'il y avait autre chose, une chose au-delà de tout ça, une histoire plus vaste qui se profile encore dans le crépuscule, et que pour une raison inconnue je suis incapable de voir.

Mark Z. Danielewsky

La [Maison](#) des feuilles, 2002 by Editions Denoël

Page 15

ANNEXE IV

L'inconnue

Voilà, c'est comme ça. Ce lundi 7 septembre je prenais un TGV à Nice (départ 11h 05mn), où j'étais par hasard, pour me rendre à Paris (arrivée 16h 41mn) afin d'effectuer une visite amicale à Luca ¹¹². J'avais bien l'intention d'honorer ma promesse ¹¹³. En fait, l'histoire commence à la gare de Toulon ; une jeune femme vint s'asseoir juste en face de moi. Élégante, sa tête coiffée d'un chapeau d'un autre temps, elle ouvrit un livre sans m'adresser un regard. Malgré ses vêtements, il y avait chez elle quelque chose d'aquatique. Un je ne sais quoi de marin, comme un loup de mer caché sous les traits d'une jeune femme, qui souquait ferme sans qu'un trait de son visage ne bouge, pas la moindre grimace qui creuserait ses rides. Je ne pouvais voir ni le titre ni le contenu de son livre. Tout à coup, j'eus comme une sorte de révélation : se tenait devant moi l'inconnue de la page 28 en chair et en os ! Avais-je la berlue, me demandai-je agacé. Juste pour voir, je dis :

- Lili ?

Elle leva les yeux vers moi, elle avait le regard soutenu, inquiet et nacré des mers du sud. Elle replongea aussitôt dans son livre. Je profitai qu'elle eût une forme d'absence, perdue entre mes yeux et les mots de son livre, de cette seconde magique, pour me glisser, comme un oiseau sauvage, derrière son dos, juste au dessus de son épaule pour lire son livre. Avais-je le droit d'agir ainsi ? Je sais que l'on a des droits face à ceux qu'on aime. Mais je n'aimais pas Lili, en tout cas pas d'amour. Ou alors d'un amour filial, avec cette douceur que l'on imagine après que la mer se soit calmé et les voix aient consenties à disparaître sous un édredon, une nappe de neige ou un drap fin et blanc comme une lumière qui en termine avec l'espoir de la nuit.

Le labyrinthe s'avéra être une cave sous un immeuble gigantesque.

Elle sortit et visita tous les appartements.

Elle découvrit une poupée qui lui fit peur, elle l'abandonna et s'enfuit à la guerre. ¹¹⁴

C'était Lili ! C'était elle l'inconnue pourchasseuse de rêves qu'elle ramenait chez elle pour les accrocher à l'infini de ses murs pour s'en faire des trophées. Lorsqu'elle rentre bredouille, les rêves sont à l'eau. Elle poussa un cri terrible, leva les yeux vers moi et tomba sur le sol sans connaissance. Nous étions peu avant l'entrée du train dans la Gare de Lyon. Je disparaissais avant l'orage.

19h 41mn et 35 secondes, Luca m'attend dans le hall de mon hôtel : ^{ccc}

¹¹² Cf. page 81

¹¹³ Cf. page 88

¹¹⁴ Cf. page 29

Europe/Paris <small>DST ou, active</small>
19:41:35
Lundi 7 Septembre 2015
Numéro de semaine : 37 Jour de l'année : 250

ANNEXE V

Communiqué de presse Observatoire de Paris

Ajout d'une seconde intercalaire dans la nuit du 30 juin au 1er juillet 2015

Le 1er juillet 2015, à 2 heures du matin en France, il faudra retarder les montres d'une petite seconde. Très exceptionnellement, la minute entre 1h 59 minutes et 2 heures durera une seconde de plus que la normale, soit 61 secondes au lieu de 60. Cette seconde supplémentaire, ou « intercalaire » comme on la désigne, permet de raccorder le temps "astronomique" irrégulier lié à la rotation de la Terre, avec l'échelle de temps légal extrêmement stable défini depuis 1967 par des horloges atomiques. Dans l'échelle de temps internationale "UTC", cette seconde interviendra le 30 juin 2015 juste avant minuit.

Une décision au niveau international

La décision d'introduire cette seconde intercalaire le 30 juin 2015, juste avant minuit dans l'échelle de temps internationale "UTC", est prise au niveau international par la composante « Service de la Rotation de la Terre » du Service international de la rotation de la Terre et des systèmes de référence – IERS. Implantée à l'Observatoire de Paris au sein du département SYRTE (Observatoire de Paris / CNRS / UPMC / LNE), cette entité mesure les variations de l'orientation de la Terre et est responsable de la prédiction et de l'annonce de ces secondes intercalaires. La dernière en date remonte à 2012.

Une mise en œuvre à la charge de chaque pays

En France, c'est le Laboratoire national de métrologie et d'essais (LNE-SYRTE) de l'Observatoire de Paris qui réalise les références nationales de temps et qui donc est en charge d'appliquer la seconde intercalaire.



Horloge parlante

© Pascal Blondet - Observatoire de Paris

Irrégularité de la rotation terrestre

La rotation de la Terre sur elle-même, qui détermine le passage des jours et des nuits, ralentit sur le long terme, à cause principalement des effets d'attraction luni-solaire. De plus, notre planète est perturbée par ses constituants internes (noyau, manteau) et externes (atmosphère, océans) qui modifient sa rotation.

Se rajoute à ces effets, le fait que le choix de la seconde atomique fut déterminé à partir de la durée de seconde astronomique observée au cours de la seconde moitié du XIXe siècle qui était sensiblement plus courte qu'actuellement.

Le temps atomique international

Le temps est aujourd'hui mesuré par des moyens insensibles aux humeurs de la Terre, grâce à près de 400 horloges atomiques appartenant à plusieurs pays du globe, dont 25 en France. Ensemble, elles permettent au BIPM de calculer le Temps Universel Coordonné – UTC. Actuellement le Temps Atomique est réalisé avec une incertitude de 10^{-16} .



Salle de contrôle du temps légal français, à l'Observatoire de Paris

© Observatoire de Paris / SYRTE

Un décalage qui ne doit jamais dépasser une seconde

L'UTC est si régulier et la rotation de la Terre si fantaisiste, qu'il apparaît progressivement un décalage entre celui-ci et le temps des jours et des nuits déterminé par la rotation de la Terre sur elle-même.

Ce décalage pouvant être gênant pour certaines applications, un accord international signé en 1972 stipule que la différence entre les deux ne doit jamais dépasser une seconde. C'est à cela que servent les secondes intercalaires : quand le décalage entre UTC et le temps lié à la rotation de la Terre s'approche d'une seconde, il faut recalibrer ces deux échelles entre elles grâce à l'insertion d'une seconde intercalaire dans UTC.

Depuis l'instauration de ce système en 1972, on aura rajouté 26 secondes au 1er juillet prochain.

La seconde intercalaire en question

Ce système est un bon compromis pour donner un temps légal UTC proche du temps de la rotation terrestre ; cependant il présente des inconvénients pour diverses communautés notamment celles liées à la navigation par satellites, aux réseaux de télécommunications ou aux marchés financiers. Des discussions internationales ont lieu depuis une quinzaine d'années pour éventuellement supprimer la procédure actuelle comprenant l'introduction de secondes intercalaires.

Une réunion organisée dans le cadre de l'UIT (Union International des Télécommunications) aura lieu en novembre 2015 à Genève. Elle a pour but de discuter au niveau scientifique du maintien ou pas de la procédure actuelle comprenant l'introduction de secondes intercalaires pour synchroniser UTC avec la rotation de la Terre.

Si la seconde intercalaire était supprimée, UTC serait alors découplé de la rotation de la Terre et nous n'aurions plus à rajouter de secondes intercalaires. La connaissance très précise de l'orientation de la Terre n'en demeurerait pas moins fondamentale.

Dernière modification le 19 juin 2015

ANNEXE VI

Enigmatic, ultrasmall, uncultivated Archaea

1. [Brett J. Baker^a](#),
 2. [Luis R. Comolli^b](#),
 3. [Gregory J. Dick^{c,1}](#),
 4. [Loren J. Hauser^c](#),
 5. [Doug Hyatt^c](#),
 6. [Brian D. Dill^d](#),
 7. [Miriam L. Land^c](#),
 8. [Nathan C. VerBerkmoes^d](#),
 9. [Robert L. Hettich^e](#), and
 10. [Jillian F. Banfield^{d,*,2}](#)
- [Author Affiliations](#)

1. Edited by Norman R. Pace, University of Colorado, Boulder, CO, and approved March 30, 2010 (received for review December 16, 2009)

Abstract

Metagenomics has provided access to genomes of as yet uncultivated microorganisms in natural environments, yet there are gaps in our knowledge—particularly for Archaea—that occur at relatively low abundance and in extreme environments. Ultrasmall cells (<500 nm in diameter) from lineages without cultivated representatives that branch near the crenarchaeal/euryarchaeal divide have been detected in a variety of acidic ecosystems. We reconstructed composite, near-complete ~1-Mb genomes for three lineages, referred to as ARMAN (archaeal Richmond Mine acidophilic nanoorganisms), from environmental samples and a biofilm filtrate. Genes of two lineages are among the smallest yet described, enabling a 10% higher coding density than found genomes of the same size, and there are noncontiguous genes. No biological function could be inferred for up to 45% of genes and no more than 63% of the predicted proteins could be assigned to a revised set of archaeal clusters of orthologous groups. Some core metabolic genes are more common in *Crenarchaeota* than *Euryarchaeota*, up to 21% of genes have the highest sequence identity to bacterial genes, and 12 belong to clusters of orthologous groups that were previously exclusive to bacteria. A small subset of 3D cryo-electron tomographic reconstructions clearly show penetration of the ARMAN cell wall and cytoplasmic membranes by protuberances extended from cells of the archaeal order *Thermoplasmatales*. Interspecies interactions, the presence of a unique internal tubular organelle [Comolli, et al. (2009) *ISME J* 3:159–167], and many genes previously only affiliated with Crenarchaea or Bacteria indicate extensive unique physiology in organisms that branched close to the time that *Cren-* and *Euryarchaeotal* lineages diverged.

Footnotes

- ¹Present address: Department of Geological Sciences, University of Michigan, Ann Arbor, MI 48109.
- ²To whom correspondence should be addressed. E-mail: jbanfield@berkeley.edu.
- Author contributions: B.J.B., L.R.C., and J.F.B. designed research; B.J.B., L.R.C., and N.C.V. performed research; B.J.B.; G.J.D., L.J.H., D.H., B.D.D., M.L.L., N.C.V., R.L.H., and J.F.B. contributed new reagents/analytic tools; B.J.B., L.R.C., G.J.D., L.J.H., D.H., B.D.D., M.L.L., N.C.V., and J.F.B. analyzed data; and B.J.B., L.R.C., and J.F.B. wrote the paper.
- The authors declare no conflict of interest.
- This article is a PNAS Direct Submission.
- Data deposition: *Candidatus* Micrarchaeum acidiphilum ARMAN-2 has been deposited at DDBJ/EMBL/GenBank under the project accession [ACVJ00000000](#) (scaffolds with annotation are [GG697234–GG697241](#)). The filtrate library has been deposited under NCBI Genome project ID #[36661](#). The *Candidatus* Parvarchaeum acidiphilum ARMAN-4 Whole Genome Shotgun project has been deposited at DDBJ/EMBL/GenBank under the accession [ADCE00000000](#). The version described in this article is the first version. [ADCE01000000](#) (scaffolds with annotation are [ADCE01000001–ADCE01000045](#)). The *Candidatus* Parvarchaeum acidiphilum ARMAN-5 Whole Genome Shotgun project has been deposited at DDBJ/EMBL/GenBank under the accession [ADHF00000000](#) (scaffolds with annotation are [ADHF01000001–ADHF01000073](#)).
- This article contains supporting information online at www.pnas.org/lookup/suppl/doi:10.1073/pnas.0914470107/-/DCSupplemental.

ANNEXE VII

Mes chers amis !

J'ai en ma possession quelques éléments susceptibles d'éclaircir le lecteur concernant les trois petites nouvelles relatives aux « pièces jointes ». J'ai rencontré Angel Michaud, brièvement, comme toujours ; il m'a précisé qu'il avait rédigé la « pièce jointe I » du soir-disant Max von Zolex, « Les bons tuyaux » dans la nuit du 20 au 21 juin 2012. Le dimanche 21 juin, lors d'un repas, quelqu'un lui a remis une copie de « Pipelines » d'Edgar Keret. Il s'est dit à lui-même, son meilleur interlocuteur spéculaire, que le hasard organisant bien les choses, il serait opportun d'écrire une troisième « pièce jointe », « La comédie sociale », cela après avoir emmagasiné, digéré les deux précédentes. Ce qu'il fit le samedi 4 juillet 2012. Ainsi naquit la « pièce jointe III ».

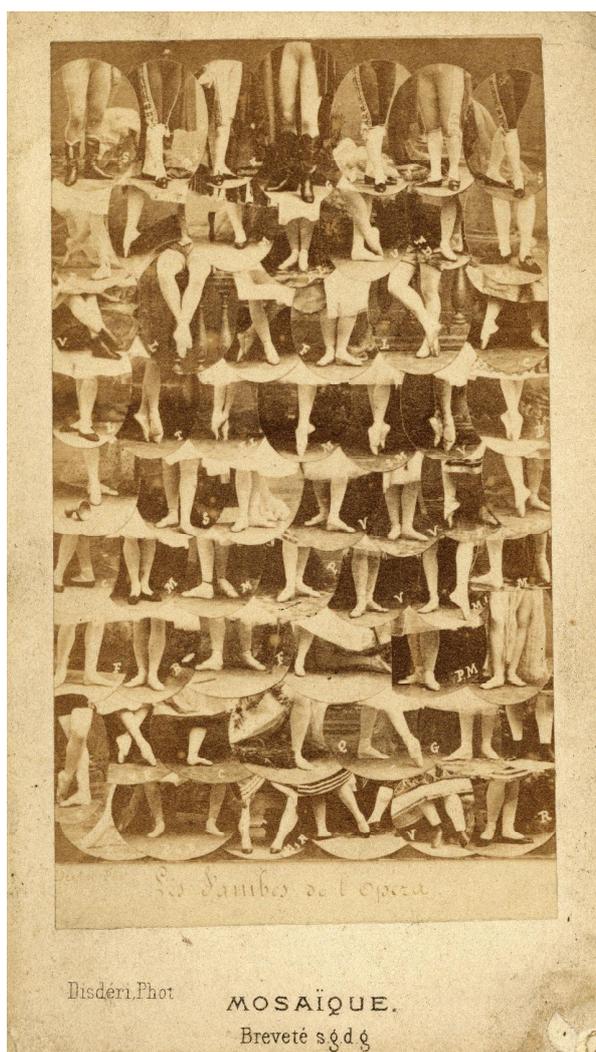
Les choses sont dans l'ordre.

Professeur Georges Fawcett

ANNEXE VIII

André Adolphe Eugène Disdéri

Né en 1819 et mort en 1889, il est un photographe qui inventa un appareil multi-objectifs qui lui permis de réaliser plusieurs poses simultanément sur un même négatif. Il déposa un brevet pour la « photo carte de visite » en 1854. Il est donc, de fait, l'inventeur de la photographie d'identité.



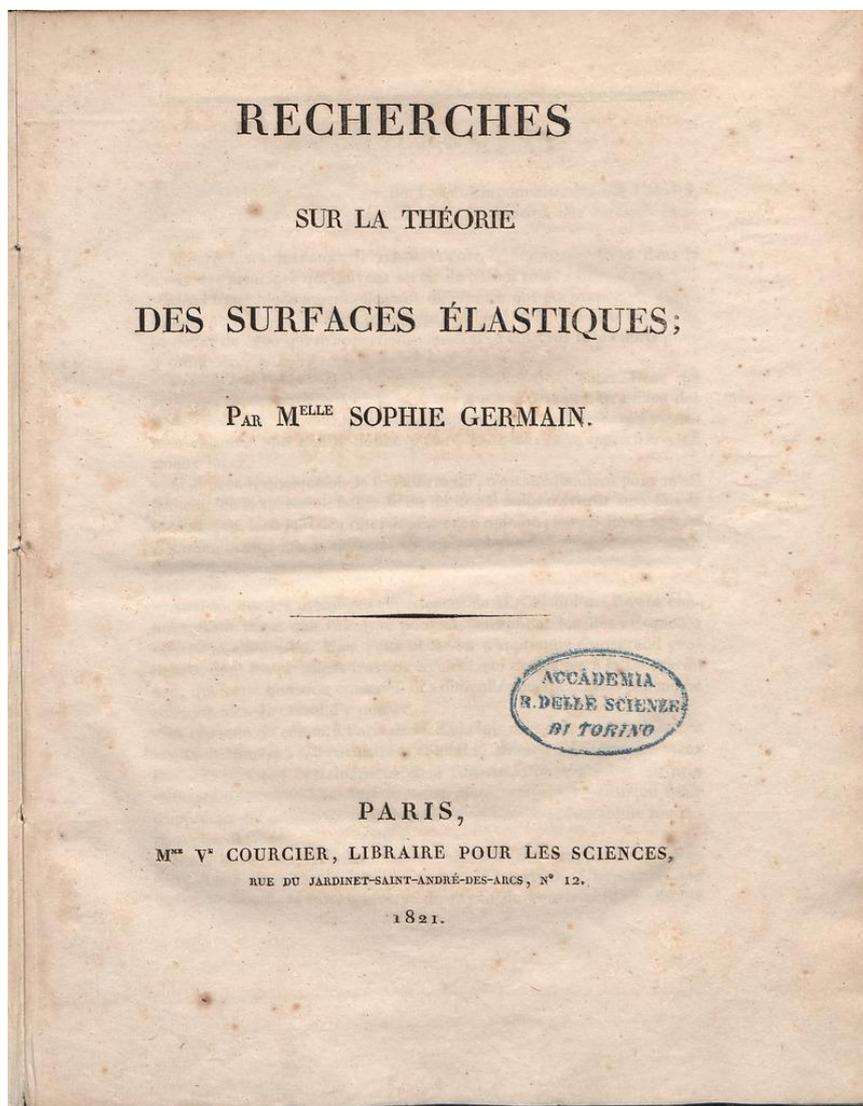
Photographies d'identité



ANNEXE IX

Sophie Germain

1776 - 1831



► SCIENCE: NOM FÉMININ

Cet été, Charlie dresse le portrait de femmes scientifiques illustres, encensées ou ignorées par l'Histoire, toutes victimes de sexisme et de misogynie dans un milieu académique qui ne semble toujours pas libéré de ses vieux démons.



Il y a eu une vie avant le brillant passage de Nathalie Kosciusko-Morizet à l'École polytechnique, faite d'un machisme 100% latin, sur fond de drapeau tricolore et de Déclaration des droits de l'homme. Théroïne de ce mauvais roman, à la croisée de Victor Hugo et *Harry Potter*, s'appelle Sophie Germain, une fillette de 13 ans au moment où éclate la Révolution dans la capitale, en 1789. Ses parents, issus de la vieille bourgeoisie, lui interdisent de mettre le nez dans cette chienne et la confinent dans des pièces tapissées de bibliothèques, où la captive se prend de passion pour un auteur au destin tragique, Archimède. Dès lors, Sophie dévore les bouquins de mathématiques sous l'œil courroucé du couple parental, pour qui tous ces nombres n'ont rien à faire dans le cerveau d'une future dame. Sophie est contrainte d'étudier la nuit, en cachette. La réplique est cinglante : son père lui confisque ses vêtements nocturnes et coupe le chauffage et la lumière afin de lui passer l'envie de se glisser hors du lit. La téméraire se drapait alors dans des courtépintes et poursuit sa formation autodidacte sous la faible lueur de bougies qu'elle dissimule pendant la journée. Les parents finissent par baisser les bras face à cette maladie incurable et laissent la souffrante passer ses journées sur les calculs différentiels.

En 1794, la Convention nationale décrète la fondation de l'École polytechnique pour répondre à la pénurie d'ingénieurs dans l'après-Révolution. Bien entendu, les femmes n'y sont pas admises, mais, on l'aura compris, Sophie est une maligne. Empruntant l'identité d'un certain Auguste Le Blanc, la jeune femme se procure les cours d'éminents mathématiciens, dont M. Lagrange, à qui elle envoie ses réflexions et analyses. La sommité souhaite immédiatement rencontrer ce brillant étudiant qui se révèle être une étudiante. Amusé et admiratif, Lagrange devient son ami et son mentor, et l'introduit dans le cercle très fermé de l'aristocratie scientifique, qu'elle ne parviendra jamais à intégrer tout à fait.

Qu'importe, la tête brûlée planche dans son coin sur la théorie des nombres et entre en contact épistolaire, toujours sous son nom d'emprunt, avec l'Allemand Carl Friedrich Gauss. L'imposture dure trois ans, jusqu'au jour où Napoléon envahit la Prusse et où Sophie demande à son ami le général Pernety de veiller à la sécurité de Gauss. Apprenant l'identité de sa correspondante, celui-ci crie au « génie supérieur », soulignant les obstacles que la jeune révolutionnaire a dû affronter pour en arriver à ce niveau d'érudition. En réalité, faute d'accès à une éducation digne de ce nom et aux connaissances mouvantes des progrès scientifiques, Sophie Germain ne peut développer toutes ses facultés, lui valant quelques échecs, par deux fois, face à l'Académie des sciences, mais aussi de laisser dans les manuels de maths une série de travaux impressionnants sur la théorie des nombres ou l'élasticité des corps. En 1830, l'université de Göttingen suit les recommandations de Gauss et lui décerne un titre honorifique. Sophie meurt d'un cancer du sein avant de le recevoir. Encore un problème de femme.

Raphaël Chevrier

ANNEXE X

TAUTOGRAMME

<http://ouliipo.net/fr/contraintes/tautogramme>

22/02/2014

Un tautogramme est un texte dont tous les mots commencent par la même lettre.

Georges Perec

Chapitre cent-cinquante-cinq

(copie certifiée conforme)

Ca commença comme ça : certaines calomnies circulaient concernant cinq conseillers civils coloniaux : contrats commerciaux complaisamment conclus, collaborateurs congédiés, comptabilités complexes camouflant certaines corruptions crapuleuses, chantages comminatoires, concussions classiques... Croyant combattre ces charges confuses, cinquante commissaires-chefs comiquement conformes (cheveux châtain clair coupés courts, costume croisé, chemise couleur chair, cravate café crème, chaussures cloutées convenablement cirées) contactèrent certain colonel congolais causant couramment cubain. « Cherchez chez Célestin, Cinq Cours Clémenceau », chuchota ce centenaire cacochyme constamment convalescent, « car ce célèbre café-concert contrôle clandestinement ces combines criminelles. » Cinq commissaires chevronnés coururent courageusement Cours Clémenceau. Cependant, coïncidence curieuse, cinq catcheurs corpulents, cachés chez Célestin, complotaient contre cette civilisation capitaliste complètement corrompue. Ces citoyens comptaient canarder certain chef couronné considéré comme coupable. Commissaires certifiés contre champions casse-cou : choc colossal ! Ça castagna copieusement. Conclusion : cinquante clients contusionnés, cinq cardiaques commotionnés, cinq cadavres ! Ce chassé-croisé cauchemardesque chagrina chacun.

ANNEXE XI

Antonio Brocardo

(... - 1531)

Nacque agli inizi del Cinquecento da Marino Brocardo, medico veneziano. Fu iniziato, per volontà paterna, allo studio del diritto e della giurisprudenza. Ma presto Antonio cominciò, sotto la guida di Trifon Gabriele, ad avvicinarsi alle lettere. Entrò in polemica prima con Pietro Bembo, poi con Pietro Aretino, che si vantò di averlo ucciso con una sua poesia. Amò una cortigiana, Marietta Mirtilla, alla quale indirizzò alcune epistole. Morì giovanissimo nel 1531. Una prima raccolta antologica delle sue rime – *Rime del Brocardo et d'altri authori* – è del 1538, e può essere considerata una *editio princeps* anche se i testi raccolti non costituiscono che una parte delle poesie ascrivibili al Brocardo. Altri suoi testi sono presenti anche all'interno delle *anthologies* di Gabriele Giolito de Ferrari, nonché nella tradizione manoscritta. A Brocardo si attribuiscono, inoltre, dei componimenti in *furbesco*, nonché un dizionario per tradurre ed interpretare tale linguaggio, il *Nuovo modo de intendere la lingua zerga*.

ANNEXE XII

LA REVUE DE
TEHRAN
REVUE DE CULTURE IRANIENNE EN LANGUE FRANÇAISE

Point de vente à Paris
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100-Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

N° 13, décembre 2006

Lettre à Antonio Brocardo

Esfandiar Esfandi

On dit la peste à Venise : gardez-vous bien !..."

Lettre de Mantoue (an 1510)

Monsieur,

C'est avec émoi que je vous écris les lignes suivantes. Je dis *émoi*, car ce pas franchi, véritable gageure pour qui laissa mûrir trop longtemps son projet, risque de tourner en pas perdu. En effet, à peine avais-je lu la dernière phrase de votre *Lettre de Mantoue*, que l'idée de vous adresser à mon tour un court billet d'hommage ne m'a plus quitté. Je me demande si, à force d'avoir reconduit le moment de mon passage à l'acte, il est resté quelque chose du feu mis par vos soins à la poudre de mes mots. La réponse à cette question est affirmative. Permettez-moi cependant d'évoquer l'heureuse circonstance qui m'a conduit à prendre connaissance d'un extrait, le seul hélas, de votre correspondance avec votre confrère en art, l'illustrissime Giorgione.

Un mien ami me présenta, au cours d'une mémorable séance de retrouvailles, un mince fascicule relié, dans un vieux cuir soigneusement tanné, sans indication aucune, en dehors d'un titre incrusté de lettres d'or. A peine venais-je de déchiffrer cet unique indice avec mon regard de myope, quand subitement mon ami, lui-même poète fougueux et adepte compulsif de la lecture à voix haute, happa l'objet que je venais tout juste de lui enlever des mains avec force et insistance, et me priva ainsi du plaisir hautement *bibliophilique* de dévoiler par et pour moi-même, la chair du précieux ouvrage dont je devinaï déjà la valeur. Bombant le torse et levant haut la main, il se mit, comme à son habitude, à déclamer avec soin les premières lignes du mystérieux ouvrage : "Cher G... tout cela qu'autrement je ne vous aurais jamais dit : la sottise que de parler de soi !". Je le laissai continuer quelques instants avant d'intervenir, comme à mon habitude, dans le flux de sa lecture, brisant non sans malice son élan déclamatoire : "C'est de qui ?" lançai-je ingénument. "Bon. Tu ne vas pas commencer à m'énerver. Je disais..." rétorqua-t-il avec agacement. "Cher G..." reprit-il, et les phrases se mirent à glisser vers moi harmonieusement. Amusé et attendri par la posture théâtrale de mon ami, je prêtai au départ une attention toute relative à ses propos. Ma distraction allait cependant très tôt céder la place au pur plaisir auditif, aussitôt que la teneur, la justesse et la beauté du phrasé, prirent en moi l'ascendant sur le pittoresque de la situation.

J'ai entendu, et très attentivement écouté, monsieur, vos propos relatifs à l'écriture, à la peinture, et vos louanges si peu circonstanciées à la gloire de cette dernière. A votre grandissime interlocuteur, Giorgione, auteur d'un portrait à votre effigie, vous adressiez avec force mots choisis, l'expression de votre infinie gratitude. "Si je regarde mon visage, entends-je, je vois que vous lui faites dire plus que je ne saurais confier". "Vous m'avez fortifié dans le goût de me taire, parce que vous aimez mon silence", ajoutiez-vous. Fort heureusement, en la circonstance, vous vous êtes bien gardé de vous taire. Car monsieur, le cas échéant, nous aurions manqué, moi et mes semblables, une bien belle tirade épistolaire. "Sans l'image que sont les mots ?" souteniez-vous, tandis que je continuai à écouter vos mots, admirablement filés, qui je vous l'assure, n'avaient guère besoin de recourir à l'image. Même le silence des rescapés de l'Anabase, leur incapacité à exprimer l'horreur de la guerre, n'a pu constituer une entrave à l'éloquence de l'historien, rapporteur par procuration du tumulte des combats. Vous l'attestiez d'ailleurs vous même : Xénophon n'est-il point parvenu à relater à grands traits de vocables, le tintamarre des assauts de naguère ? Vous considériez malgré tout que "... la parole reste muette". Serait-ce son handicap, que de laisser en définitive "une grande solitude" et "...la mort sur les rives de la mer" ?

Toujours évoquant votre propre portrait, vous affirmiez, au bénéfice de l'art pictural, que "... le peintre a pu arrêter le fleuve des jours, et celui que déjà je ne suis plus reste devant moi, à me regarder mourir". Aussi miraculeux soit-il, monsieur, aucun tableau de maître ne saurait ternir le lustre de cette idée, et de bien d'autres encore, dévoilées par votre plume. Les toiles sont bien belles, je vous l'accorde. Néanmoins, en vous écoutant à travers mon ami, j'ai pensé que pour l'heure, c'est vous qui aviez la part belle. Voyez monsieur, je résiste à peine à la tentation de reproduire, au mot près, le contenu de votre dédicace : "Notre récit, disiez-vous encore, est comme la foi des simples, le bruit que font les vers est leur plus sûre musique, et leur dernier chant". Par ce constat tendrement fataliste, vous veniez d'ouvrir comme on ouvre un tiroir, le chapitre du temps qui passe et de la finitude ; triste croisée où se rejoignent écriture et peinture : "... je vois que ce qui nous contraint de peindre ou d'écrire, c'est le désir naïf d'arrêter le temps, pour recommencer la vie dans notre solitude". J'ai senti dès lors s'insinuer dans le tissu de vos mots, un accent d'amertume. De quoi nourrir votre méditation, assurément. Rien de tel, vous me l'accorderez, qu'un détour par la mort pour battre le fer de la pensée. Il faut conduire l'idée jusqu'à l'ultime seuil, et percevoir "la vanité de tout" : " Nous écrivons parce que nous savons que nous allons mourir, et pour nous justifier d'attendre la mort ". Dois-je vous prendre au mot, monsieur ? Et prendre vos écrits pour des succédanés au stérile attentisme ? Vous qui tracez des lettres quand le peintre figure, qui conjuguez les phrases à petits traits de plume, comme un peintre compose à grands traits de pinceau. Vous qui redoublez le monde en charriant l'image, qui charriez la vie... ne me dites pas monsieur, que l'art n'est qu'un remède, et la vie maladie ! De mon côté je vois, dans ce triste énoncé, une simple... affectation. S'agissait-il de contrebalancer une poussée d'orgueil pourtant bien contenue ? D'un soupir d'artisan désabusé ? D'un lieu commun ? D'une étincelle de lucidité ? C'est la dernière touche apportée par vos soins à votre lettre qui me donna la clé ; votre dernière phrase, si amicale, si chaleureuse, tellement humaine... A chaque relecture, c'est elle qui me retient, presque un exergue dans le texte, solitaire mais chargée de sens : " On dit la peste à Venise... " .

Vos propos ici rapportés, je les ai recueillis par la suite, quand j'ai enfin obtenu de mon ami, après maintes supplications, la garde du précieux ouvrage. Et j'ajouterai non sans gêne, que cette garde fut reconduite jusqu'à cet instant, et qu'elle se prolongera indéfiniment. N'est-ce pas de ma part, un parfaite illustration de l'adage en vogue parmi les plus fieffés des charlatans, le fameux " Ce qui est prêt, est *gracieusement* (sic) donné " ?

Adieu monsieur, et soyez bien.

Avec l'autorisation de la Revue de Téhéran : <http://www.teheran.ir/#gsc.tab=0>

ANNEXES
DU
HASARD



ANNEXE DU HASARD I

6 mai 2015

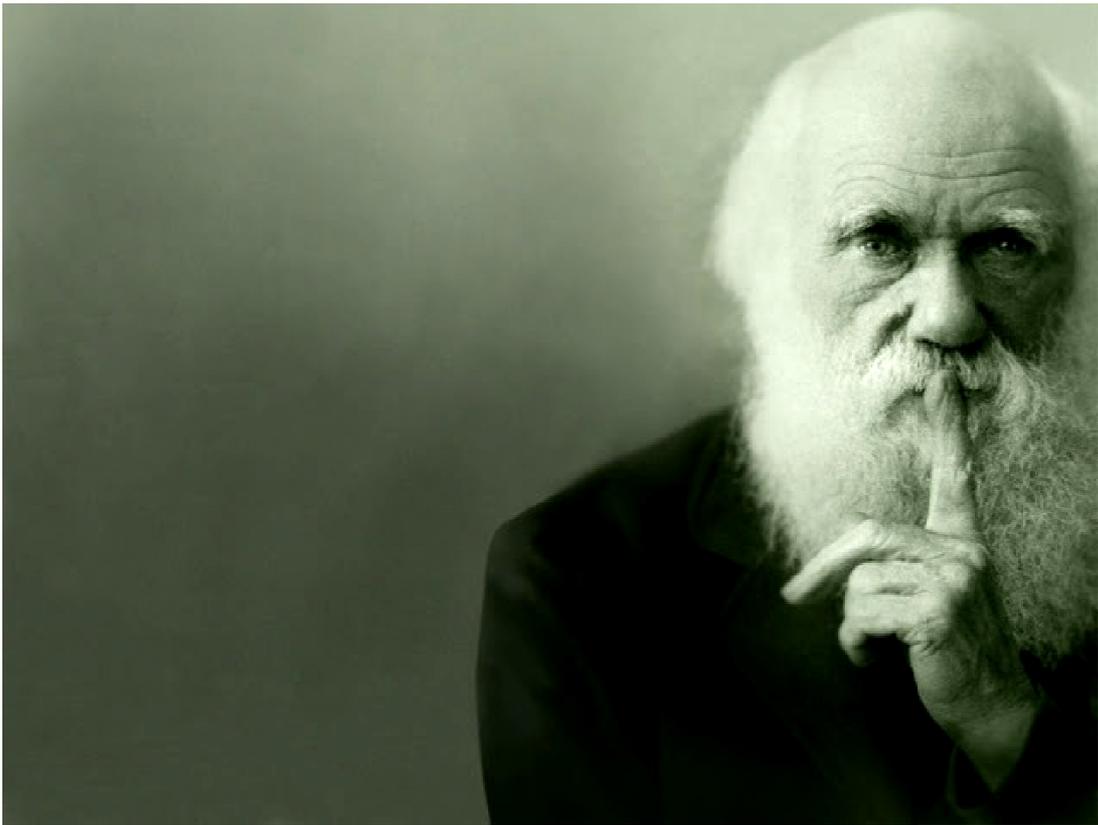
Orson Welles^{fff}



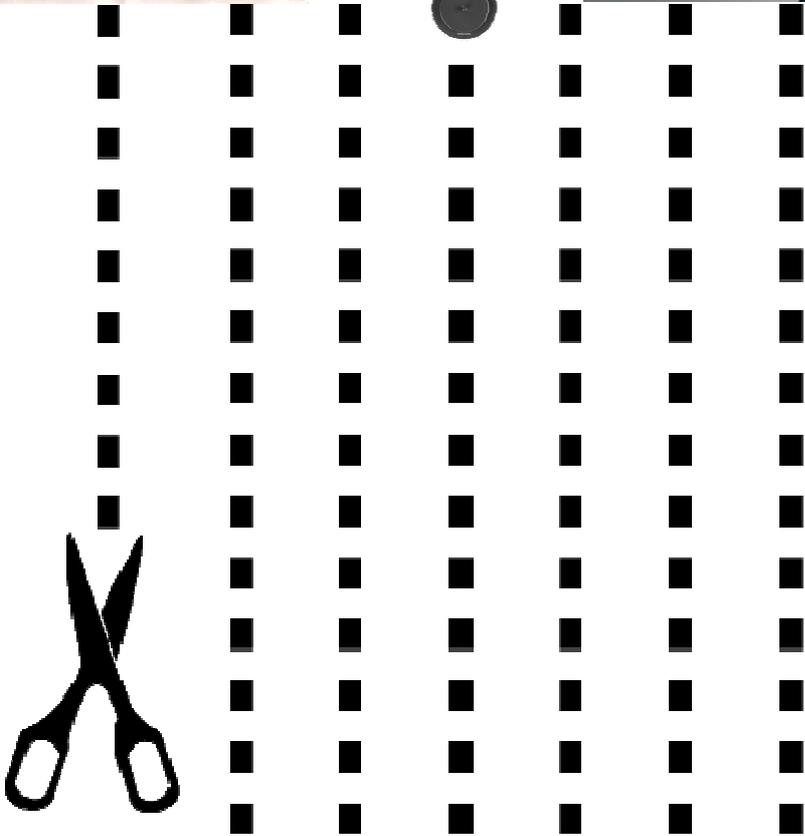
Orson Welles a 100 ans aujourd'hui.
Bonne nouvelle pour moi.
Mauvaise nouvelle pour les patrons de presse.
Mauvaise nouvelle pour la vérité.
Bonne nouvelle pour les mensonges.

Bon anniv, Orson

ANNEXE DU HASARD II



ANNEXE DU HASARD IV



POST-SCRIPTUM

Ce qui s'écrit à la sortie du labyrinthe après que les yeux ont retrouvé leur usage normal, c'est-à-dire être capables de regarder le soleil sans que les ailes s'enflamment.

Les labyrinthes ne sont pas sans issue ; démono-dédaliques, ils entraînent le Lecteur dans une sinueuse excursion dans laquelle il risque de se perdre en abandonnant ses repères dans la géométrie de l'espace. Il se doit alors, pour ne pas perdre la boussole, d'imaginer dans son calepin visuo-spatial, des sorties de secours idéalisées, empreintes illusoires du limaçon ou cochlée, vestibules et canaux semi-circulaires. Même sans un seul faux-pas, le Lecteur aguerri emprunte les couloirs, les vestibules, les gués et les ponts sans s'apercevoir – à aucun moment – qu'une issue s'est profilée par devers lui – dans sa pensée obscure –, sans un mot, sans une excuse, agissant comme un masque transparent et grimaçant, éclaboussé de l'en-dedans par un rire aux résonances malsaines et vulgarisées en écho. Mais rien n'est jamais perdu, le Lecteur peut, si cela s'avère nécessaire voire péremptoire, s'immiscer dans un mot, une phrase, un paragraphe, un chapitre, un livre par lesquels il pourra épancher son désir absolu d'émoi lettré. Est-ce le bon livre ? Est-ce le mauvais livre ? Ce livre est-il déjà – ou pas encore – écrit ? Cela est sans importance aucune. *Délire laborieux et appauvrissant que de composer de vastes livres, de développer en cinq cents pages une idée que l'on peut très bien exposer oralement en quelques minutes. Mieux vaut feindre que ces livres existent déjà, et en offrir un résumé, un commentaire.*¹¹⁵

Ainsi certains procèdent, ajoutant au labyrinthe une étoupe sacrifiant la liberté à l'étanchéité. Ce n'est pas un bateau qui mène vers la sortie du labyrinthe ; le bateau mène où l'ivresse se propage, dans un monde interlope qui ne doit sa survie qu'au naufrage et à la barque équipée de bras, de mains et de rames. Le labyrinthe mène nulle part, mais si la lucidité se profile et que la conscience est permanente, alors il fait ce cadeau à l'humain : il émerveille. *Néanmoins, l'homme reste un animal très particulier, car nous avons développé une différence dont l'expression est l'ensemble de notre culture, c'est-à-dire un monde renouvelable et tout aussi estimable que n'importe quelle autre expression du vivant. Ce n'est pas moi qui le dis, mais il est vrai que, proportionnellement à l'espace restreint qu'il occupe, c'est l'un des objets les plus complexes du vivant, et en raison de la combinatoire qu'il implique : 1 million de milliards de combinaisons. Il y a encore beaucoup d'opérations intellectuelles de haut niveau que les neurosciences n'ont pas décodées. L'une de ces opérations intellectuelles est une des grandes spécificités de l'être humain : le libre arbitre. Il implique que nous soyons capables d'imaginer des mondes contrefactuels, ces mondes que l'on crée dans son esprit pour réaliser un arbitrage entre deux possibles, prendre une décision. On peut le voir comme un détail, mais c'est dans ce détail que se logent à la fois l'imagination, la science, l'art, l'arborescence technologique, toutes les négociations intellectuelles avec le possible...et donc toute l'humanité.*¹¹⁶

Comme le souligne Hervé Schmidt, *les étranges affabulations de l'homme permettent d'entrevoir la possibilité d'une ombre créatrice, d'un chemin de traverse dans lequel se profile la seule clef possible de la liberté : la connaissance arrachée au néant, destinée à consolider nos représentations joyeuses et parfois visionnaires.*¹¹⁷

A.M. 2015

¹¹⁵ Jorge Luis Borges, prologue à *Fictions*, Gallimard, 1957 et 1965, pour la traduction française

¹¹⁶ Gérald Bronner, *Ne désespérons pas le futur*, in *Espèces* n° 17, septembre 2015

¹¹⁷ Hervé Schmidt, *Les conjugaisons de la vie*, Calmann-Lévy, 1927

INDEX

Merci à tous ces auteurs d'avoir accepté de se mettre à table en ma compagnie ; nos conversations – entre chèvre et choux, poire et dessert – furent âpres mais amicales :

Les pages indiquées entre parenthèses reportent à la présente édition.

- **Ambrosioni**, Julien, *A perte de vue*, Le Seuil, 2015 (page 70)
- **Arrabal**, Fernando, *Viva la muerte*, Christian Bourgois, 1971 (page 67)
- **Augustín**, Saint, *Confessions*, 394/401, (page 100)
- **Bataille**, Georges, *La littérature et le mal*, in *Kafka*, Editions Gallimard, 1957 (page 45)
- **Borges**, Luis, *Fictions, La Loterie à Babylone*, Editions Gallimard, 1957 et 1965 pour la traduction française (page 8), *Fictions, Tlön, Uqbar, Orbis, Tertius*, Editions Gallimard, 1957 et 1965 pour la traduction française, (page 58), *L'Aleph*, Editions Gallimard pour la traduction française, 1967, (page 96)
- **Brocardo**, Antonio, 1510, (page 98)
- **Bronner**, Gérald, *Ne désespérons pas le futur*, in *Espèces* n°17, septembre 2015, (page 136)
- **Carroll**, Lewis, *De l'autre côté du miroir*, Bibliothèque Marabout, 1978, (page 83)
- **Cervantes**, Miguel de, *Nouvelles exemplaires*, 1613, (page 60)
- **Chomsky**, Noam, *Le langage et la pensée*, Editions Payot, 1969 (page 54)
- **Cioran**, Emil, *La tentation d'exister*, Editions Gallimard, 1956, (pages 52-53)
- **Claro**, *Tous les diamants du ciel*, Actes Sud, 2012 (page 48)
- **Cortázar**, Julio, *Marelle*, Editions Gallimard, 1966 pour la traduction française (page 9), *Nouvelles, histoires et autres contes*, Quarto Gallimard, 2008 pour la traduction française (peut-être pages 56-57)
- **Clash**, Jean-François, *La comédie sociale*, Editions Retards, 2009 (pages 26-27)
- **Cunchillos**, Chomin, *Les voies de l'émergence*, Editions Belin, 2014, (pages 86-87)
- **Danielewsky** Mark Z., *House of leaves*, Pantheon Books New-York, 2000 (pages 16-17)
- **Darwin**, Charles, *L'Origine des espèces*, Flammarion, 1992 (page 81)
- **Eco**, Umberto, *La production des signes*, Librairie Générale Française, 1992 pour l'édition française (page 45), *De l'arbre au labyrinthe*, Editions Grasset et Fasquelle, 2010 pour la traduction française, (pages 71-72), *Préface à L'histoire du temps*, Kristen Lippincott, Larousse, 2000, (page 106)
- **Foucault**, Michel, *Des espaces autres*, 1967 (pages 40-41), *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966, (pages 61-62-63)
- **Genette**, Gérard, *Figures*, Editions du Seuil, 1966, (pages 59-60), *Palimpsestes*, Editions du Seuil, 1982, (pages 65-66-67-93)
- **Gould**, Stephen Jay, *Darwin et les grandes énigmes de la vie*, Editions du Seuil, 1997, (pages 78-79-80)
- **Hugo**, Victor, *Les contemplations*, 1856, (page 43)
- **Hume**, David, *Enquête sur l'entendement humain*, Flammarion, 2008, (page 99)
- **Hustvedt**, Siri, *Vivre, Penser, Regarder*, Actes Sud, 2013, (pages 41-42)
- **Kafka**, Franz, *La métamorphose, Rapport pour une académie*, Editions Gallimard, (page 10) Gallimard, 1939, (page 16), *Préparatifs de noces à la campagne*, 1908/1909, Imaginaire Gallimard, 1994, (page 96)
- **Keret**, Etgar, *Pipelines*, Actes Sud, 2008, (pages 24-25)
- **Klein**, Etienne, *Les tactiques de Chronos*, Editions Flammarion, 2003, (pages 100-101 et 105)
- **Lechevalier**, Bernard, *Le cerveau de Mozart*, Odile Jacob, 2003, (page 87)
- **Lecointre**, Guillaume, *Classification phylogénétique du vivant*, Belin, 2001 (page 65), *Les sciences face aux créationnismes*, Editions Quae, 2012 (pages 75-76-77)
- **Leroi-Gourhan**, André, *Le geste et la parole*, Albin Michel, 1964, 1965, (page 44)
- **Lesueur**, Dominique, *Brèves d'Argentine*, Les Belles Lettres, 1976 (page 21)
- **Mattéi**, Jean-François, *Institut Universitaire de France*, in *Averroès, l'intelligence de la pensée*, Flammarion 2008, (pages 97-98-99)
- **Michaud**, Angel, *Apostille 1 à La Base de signatures de virus a été mise à jour* Lad'AM Editions, 2010, (page 19), *Ma Mort*, Lad'AM Editions, 2015 (page 33), *Retour sur Purgatoire*, Lad'AM Editions, 2011 (pages 35, 52 et 57), *La Base de signatures de virus a été mise à jour*, Lad'AM Editions, 2009 (pages 35, 73-74 et 77), *Système 1, Apostille 3, Epidermique*, Lad'AM, Editions, 2010, (page 35), *Retour vers la Base*, Lad'AM Editions (pages 35 et 55), *La Base de données*, Lad'AM Editions, 2012, (pages 35, 57, 90 et 108), *Système 4 Satellite 7, Retour à Tlön*, Lad'AM Editions, 2016 (pages 59 et 69), *S4 Apos 1 Luca*, Lad'AM Editions, (page 67), *S4 Apos 2 Pierre Poivre*, Lad'AM Editions, 2016, *S4 Apos 3 Ida Gross*, Lad'AM Editions, 2017, *S4 Apos 4, Amath*, Lad'AM Editions, 2017, *S4 Apos 5 Florence*, Lad'AM Editions, 2017, *hex 8B fois la mise*, Lad'AM Editions, 2017 (page 72)
- **Mounin**, Georges, *Ferdinand de Saussure*, Editions Seghers, 1968 (page 49)
- **Nietzsche**, Friedrich, *Par delà bien et mal*, Flammarion, 2008, (page 101)
- **Onfray**, Michel, *Le réel n'a pas eu lieu*, Editions Autrement, 2014, (page 4)
- **Palma**, Emilio Marcos, *Estoy al Sur*, Cooperative Impresora y Distribuidaro, Buenos Aires, 2001 (page 36)
- **Perec**, Georges, *La Vie mode d'emploi*, Hachette, 1978, (page 50), *Penser/Classer*, Hachette, 1985, (page 63)
- **Pleux**, Didier, *Françoise Dolto la déraison pure*, Autrement, 2013 (page 93)
- **Saussure**, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, 1916 (page 49)
- **Schmidt**, Hervé, *Les conjugaisons de la vie*, Calmann-Lévy, 1927, (page 136)
- **Sepúlveda**, Luis, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, Editions Métalié, 1992 pour la traduction française, (page 2)
- **Solex**, Max von, *Pigments*, Editions Un Nuage, 2007, (pages 22-23)
- **Tort**, Patrick, *Darwin et la science de l'évolution*, Gallimard 2000, (pages 81-82)
- **Turinge**, Alain, *Invariances et symétries diachroniques en Persan*, Editions Payot, 1954, 1995 pour la traduction Française, (page 21)
- **Villani**, Cédric, *La pieuvre en son jardin*, Lad'AM Editions, 2011 (page 33)
- **Virgile**, *Enéide*, 29/19 avant notre ère (page 65)
- **Zougrana**, Jean, *Le philosophe masqué (Foucault)*, Le Portique 7, Philosophie et sciences (page 46)

Merci à tous les personnages de m'avoir prêté leurs figures ainsi que leurs vêtements et de m'avoir accompagné durant ce périple de Base 16.

Je tiens à présenter mes excuses au Lecteur. En effet, les personnages qu'il me semblait avoir créés se sont évadés au détour d'une page, d'un paragraphe, d'un mot ou d'une lettre. Ils ont vécu leur vie librement en femmes et hommes (et Sâr, mon poisson) libres, arborant sur leurs figures un sourire narquois. Ils n'ont eu d'autre entrave que la trame de l'histoire que je me suis appliqué à maîtriser.

REFERENCES CONTEXTUELLES ET BIBLIOGRAPHIQUES

- ^a p. 5 La représentation **hexadécimale** du temps divise la journée en seize heures hexadécimales par jour. Chaque heure hexadécimale contient 256 minutes hexadécimales et chaque minute hexadécimale 16 secondes hexadécimales. Le Méridien zéro degré hexadécimal, le Méridien du Gabon, passe au centre ville de Firenze.
- ^b p. 6 Voir du côté de chez **Balzac**.
- ^c p. 6 Au contraire des romanciers de son groupe, **Gustave Flaubert** n'a pas trop cherché l'épithète rare et n'a pas abusé des adjectifs. Contrairement à Angel Michaud.
- ^d p. 7 <http://www.nationalgeographic.fr/5871-limportance-du-hasard-dans-les-grandes-decouvertes-scientifiques/>
- ^e p. 8 Jorge Luis Borges, *Fictions, La loterie à Babylone*, Editions Gallimard, 1957 et 1965 pour la traduction française.
- ^f p. 9 **Julio Cortázar**, *Marelle*, Editions Gallimard, 1966 pour la traduction française.
- ^g p. 10 **Franz Kafka**, *La métamorphose, Rapport pour une académie*, Editions Gallimard, 1955
- ^h p. 11 Le portrait tout « craché » de **Christopher Lee**, disparu le 7 juin 2015. Une nouvelle loufoquerie d'AM ou bien s'agit-il d'un jumeau ?
- ⁱ p. 12 Cf. Annexe VI page 123
- ^j p. 12 *Incertae sedis* est une expression latine signifiant de « siège incertain »
- ^k p. 13 Cf. Annexe VIII page 125
- ^l p. 13
http://www.slate.com/articles/technology/future_tense/2012/12/mark_z_danielewski_s_the_fifty_year_sword_enhanced_e_book_will_change_kindle.html
- ^m p. 15 Nous n'avons retrouvé aucune trace de ce passage cité par AM, dans *L'âge d'homme* de **Michel Leiris**
- ⁿ **Mark Z. Danielewsky**, *House of Leaves*, Pantheon Books New York – pour la traduction française : Cf. Annexe II page 118
- ^o p. 18 Cette image est absolument sans rapport avec Base 16 mais vous pouvez la retrouver dans : Angel Michaud, Système 4 Apostille 1, *Luca*, Lad'AM Editions, 2016
- ^p p. 20 Il s'agit-là, volontaire ou non, d'une contrainte issue de l'OULIPO : la contrainte du prisonnier. Lipogramme d'un type particulier pour celui qui est tenté d'en faire usage - notamment Angel Michaud -, ce lipogramme interdit toutes les lettres qui « dépassent », c'est-à-dire b, d, f, g, h, j, k, l, p, q, t, y. Ne restent donc uniquement a, c, e, i, m, n, o, r, s, u, v, w, x z. La (petite) histoire renseigne de manière curieuse sur l'origine de ce lipogramme : un prisonnier désirant écrire une lettre ne dispose que d'un minuscule morceau de papier. Il évite donc d'utiliser les lettres à jambage. Comme vous pouvez l'imaginer, il n'est point aisé que de se confronter à cette contrainte.
- ^q p. 21 Encore un petit jeu d'AM : il s'agit-là de la très oulipienne « contrainte de Turing », contrainte utilisée dans le roman oulipien dont le titre est « Sphinx », absence de toute marque linguistique du genre qui permettrait d'assigner un sexe au personnage, au narrateur ou à l'énonciateur. <http://ouliipo.net/fr/contraintes/contrainte-de-turing> . Voici donc un nouvel objet dans la panoplie des contraintes Oulipiennes « La contraintes tirée par les cheveux ». A noter que c'est en 1995 que les Editions Payot ont réédité « Cours de linguistique générale » de Ferdinand de Saussure lequel a été également le fondateur du mouvement structuraliste donc du synchronisme en linguistique et proche de la psychanalyse ; psychanalyse qu'AM abhorre.
- ^r p. 47 **Greensky** – Travail personnel
- ^s p. 26 **Josef Schovanec**, *Je suis à l'Est*, Plon, 2012
- ^t p. 27 Angel Michaud a déjà abordé, sous des formes diverses, le concept d'intelligence et de l'autisme : « La Base de signature de virus », 2009 page 35, http://ladam.eu/la_base_de_signatures_de_virus_a_ete_mise_a_jour_427.htm Apostille 1 dans le Système 3 Mise à jour 2, http://ladam.eu/mises_a_jour_2_634.htm . Vous obtiendrez quelques informations complémentaires en lisant la note du professeur Georges Fawcett dans l'Annexe VII page 124
- ^u p. 34 Cf. Annexe IX Page 126
- ^v p. 39 Il s'agit là d'une contrainte oulipienne : un tautogramme. Pour plus d'informations Cf. Annexe X page 127
- ^w p. 44 AM nous a confié que, pas plus tard que la nuit dernière, il avait rêvé cette phrase : « La bible prétend qu'au commencement est le verbe, et je dis moi qu'à la fin il ne restera que l'image. »
- ^x p. 48 La contrainte ^p s'effondre et le travail de **Dominique Lesueur** est réduit à néant. Pour le compte, AM est *démasqué*.
- ^y p. 47 Source : <http://www.flowersway.com/var/user/O/i/141220100996BD.jpg>
- ^z p. 48 **Claro**, *Tous les diamants du ciel*, Actes Sud, 2012, page 202
- ^{aa} p. 50 **Georges Perec**, *La Vie mode d'emploi*, Hachette, 1978
- ^{bb} p. 52 Cf. Angel Michaud, *Retour sur Purgatoire*, page 5, Lad'AM Editions, 2011
- ^{cc} p. 53 **Cioran**, *La tentation d'exister*, Editions Gallimard, 1956
- ^{dd} p. 54 **Noam Chomsky**, *Le langage et la pensée*, Editions Payot, 1969
- ^{ee} p. 55 Cf. Annexe I (1 sur 1) page 117

- ^{ff} p. 56 L'**allométrie** a été créée en 1936 par Julien Huxley et Georges Teissier en tant que désignation conventionnelle, en biologie, des phénomènes de croissance différentielle d'organes, de tissus ou d'activité, dans la mesure où ces phénomènes de croissance sont régis par une loi de forme mathématique spécifiée.
- ^{gg} p. 56 Il y a deux paragraphes dans ce texte. L'un est de Julio Cortázar, *Nouvelles, histoires et autres contes*, Quarto Gallimard, 2008 pour la traduction française, page 406. L'un de ces deux paragraphes n'est pas de Julio Cortázar, il ne s'agit que d'un vulgaire pastiche peut-être rédigé par AM, en hommage à JC, lequel ? Cochez une des deux cases paragraphe 1 , paragraphe 2 . Réponse : quelque part dans Base 16. Merci de nous envoyer votre résultat à l'adresse suivante : la_base@sfr.fr. Le gagnant (sous contrôle de maître Faucon) se verra un remettre un aspirateur Hoover de 1954
- ^{hh} p. 58 Sans doute une allusion à *Le jeu de perles de verre*, d'**Hermann Hesse**, publié en 1943, qui lui valut le prix Nobel de littérature en 1946.
- ⁱⁱ p. 60 Pour qui a « fait » philologie en seconde langue, il est aisé de comprendre que nous sommes là en présence d'une fort mauvaise traduction. En effet, en ce tout début du XVIIe siècle, il n'est guère vraisemblable qu'une phrase commença par « Naturellement, » (deuxième paragraphe). Traduttore, traditore...
- ^{jj} p. 61 Clade : du grec clados (branche) est un groupe monophylétique d'organismes vivants ou ayant vécu comprenant un organisme particulier et la totalité de ses descendants
- ^{kk} p. 63 Le Mundaneum est ouvert au public depuis 1998. C'est un centre d'archives de la Fédération Wallonie-Bruxelles et un espace d'expositions temporaires, situé depuis 1992, à Mons, dans la province de Hainaut en Belgique (source Wikipédia)
- ^{ll} p. 65 Dans *Palimpseste*, **Gérard Genette** a interverti les quatrième et cinquième occurrences. Il écrit : *J'ai délibérément différé la mention du quatrième type de transtextualité parce que c'est lui et lui seul qui nous occupera directement ici*. Genette a précisé pour justifier cette « inversion » : *Le cinquième type (je sais) [...]* Clin d'œil donc de Michaud à Genette.
- ^{mmm} p. 72 Borges utilise cette écriture appliquée à « autodafé » dans *Fictions*, Pierre Ménerand, auteur du *Quichotte*, Editions Gallimard, 1957 et 1960 pour la traduction française.
- ⁿⁿ p. 73 Source : http://www.letemps.ch/Page/Uuid/115a705c-2393-11e2-b0ef-8c68a7e044bf/Nos_mutations_g%C3%A9n%C3%A9tiques_cartographi%C3%A9es
- ^{oo} p. 73 Source : <http://www.brainpickings.org/2013/05/10/charles-darwin-daily-routine/>
- ^{pp} p. 79 Et oui, cette image existe, vous pouvez la voir dans l'Annexe du hasard II page 133
- ^{qq} Source : <http://www.virtualmagie.com/ubbthreads/ubbthreads.php/ubb/printthread/Board/1/main/11712/type/thread>
- ^{rr} p. 82 <http://www.allez-vafc.com/histoire/collodion.htm>
- ^{ss} p. 84 Source : <http://www.lewiscarroll.org/>
- ^{tt} p. 85 http://www.lemonde.fr/sciences/article/2015/07/06/les-bogdanov-perdent-un-proces-contre-le-cnrs_4672748_1650684.html#EIGWzqKwTy4ZAYiQ.99
- ^{uu} p. 88 Montage **Raphèle de Lafilolie**, septembre 2015. Cette image n'a d'auteur que le singe lui-même... http://www.huffingtonpost.fr/2014/08/06/photo-singe-wikipedia-selfie_n_5655425.html
- ^{vv} p. 90 « S'exécuter de bonne grâce » revient à un suicide. « De mauvaise grâce », c'est un meurtre.
- ^{ww} p. 93 La préface de l'ouvrage de **Michel Foucault** *Les mots et les choses* commence ainsi : Cf. hex 0D pages 61-62. Pour AM, sans doute l'analyse de Foucault fait écho à cette phrase de Georges Perec, cité en exergue à *La Base de données* : Cf. hex 0E, page 63
Peut-être bien qu'AM rêve aussi de « classer » le monde, les savoirs, les idées, au travers de ses propres délires et incongruités.
- ^{xx} p. 95 source : <http://www.delphinevouters.com/>
- ^{yy} p. 97 Nième (osons !) allusion d'AM à **Pierre de Fermat**
- ^{zz} p. 98 Pour quiconque s'intéresserait au poète **Antonio Brocardo**, lire la réponse que fit Esfandiar Esfandi en décembre 2006 Annexe XII page 129
- ^{aaa} p. 102 Le 16 est numéro atomique du soufre.
- ^{bbb} p. 102 Le 16 est le numéro du département de la Charente.
- ^{ccc} p. 104 Cf. Angel Michaud, *139*, Système 3 Apostille 4, Lad'AM Editions, 2012, http://ladam.eu/139_610.htm
- ^{ddd} p. 113 Claro a fait l'objet d'un A.C.T.E. Cf. : http://ladam.eu/hommage_acte_n_52_616.htm
- ^{eee} p.120 Lire la suite : Angel Michaud, Système 4, Apostille 1, *Luca*, Lad'AM Editions, 2016
- ^{fff} p. 132 <http://www.thehistoryreader.com/contemporary-history/100-years-orson-welles/>
- ^{ggg} p. 134 https://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%A9rendipit%C3%A9#/media/File:Serendipity,_Omagh_-_geograph.org.uk_-_137933.jpg